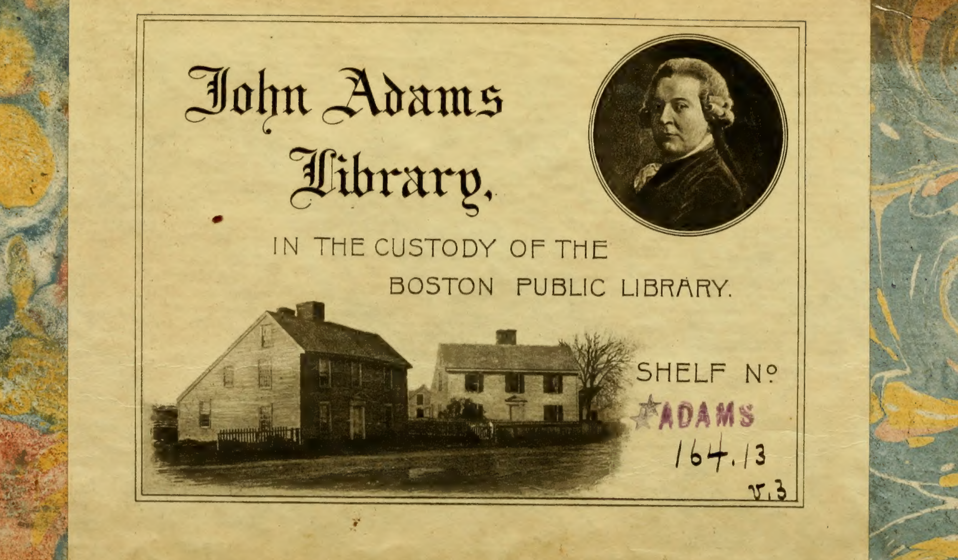







1-8

ŒUVRES
DE
LE GRAND,
COMÉDIEN DU ROI.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME III.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation & privilége du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce troisieme Volume.

PLUTUS,

COMÉDIE,

Représentée en 1720.

ACTEURS.

PLUTUS, *Dieu des richesses.*

LA PAUVRETÉ.

CRÉMILE, *Laboureur.*

MIRTIL, *fils de Crémile.*

PARONOME, *Délateur, amoureux de Crisis.*

ZÉNOPHON.

CARION, *Valet de Crémile.*

BIRRENES, *Savetier.*

CISTENES, *Pauvre Athénien.*

CRISIS, *Amante de Mirtil.*

PÉRINICE, *vieille, amoureuse de Mirtil.*

FILINE, *jeune fille d'Athenes.*

TROUPES DE LABOUREURS.

La Scene est auprès d'Athenes.



PLUTUS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

Que l'on est malheureux de se voir né sans bien,
Quand on a, Carion, un cœur comme le mien,
Un cœur franc, généreux, ennemi des bassesses!
Ah! que les Dieux ont mal partagé les richesses!

CARION.

A qui le dites-vous? Je m'en plains tous les jours:
J'ai beau les quereller, je pense qu'ils sont sourds;

Ou, s'ils ne le ſont pas, c'eſt par pure malice
Que ſous de beaux habits ils font briller le vice,
Et ſous de vieux haillons ſoupirer la vertu.
Par exemple, voyez comme je ſuis vêtu.
Mais que vous manque-t-il? La vieille Périnice
Vous fait braver du ſort la barbare injuſtice;
Depuis qu'elle vous aime, on la voit, chaque jour,
Par préſens ſur préſens ſignaler ſon amour:
Elle paye aſſez bien l'intérêt de ſon âge.
Le fils d'un Laboureur dans un tel équipage!
A-t-il lieu de ſe plaindre? Et moi, qui vous vaux bien,
Je ſuis couvert de bure & ne poſſede rien.

MIRTIL.

Tu n'es pas obligé, dans ta baſſe fortune,
De louer les défauts d'une vieille importune.

CARION.

Hé bien! cédez-la moi, ſi vous en êtes las;
Je louerai comme il faut ſes groteſques appas,
Et gagnerai fort bien mon argent auprès d'elle.

MIRTIL.

Ce qui m'afflige plus dans ma peine mortelle,
C'eſt de ſavoir Criſis, l'objet de tous mes vœux,
Réduite en un état encor plus malheureux:
Cependant Paronome en vain la ſollicite,
Lui, qui de ſes tréſors tire tout ſon mérite:
Inſenſible aux préſens qu'il offre chaque jour,
Elle préfere à tout les ſoins de mon amour:

Autant que je le puis, je soulage sa peine
Des dons que je reçois de l'objet de ma haine;
Mais, quelle extrémité! si, pour la secourir,
Je me vois tous les jours contraint de la trahir.

CARION.

Crémile, votre pere, a toujours l'espérance
Que les Dieux le mettront bien-tôt dans l'opulence:
C'est un grand Philosophe; &, quoique Laboureur,
Il en sait plus qu'un autre, & même qu'un Docteur:
Il se connoît à tout; &, par l'Astrologie,
Il a vu que bien-tôt il changeroit de vie:
Sur cette confiance, on le voit tous les jours
Du divin Apollon implorer le secours:
Au moment que je parle, il offre un sacrifice,
Comptant fort que ce Dieu lui deviendra propice.
Il a toute la nuit fait des songes heureux,
A rêvé qu'il buvoit d'un vin délicieux,
Que tous ses créanciers abandonnoient sa porte,
Qu'il étoit rajeuni, que sa femme étoit morte.

MIRTIL.

Croire aux songes! mon pere! il a trop de bon sens:
Ce foible n'appartient qu'à de petites gens.
Appliqué dès l'enfance à la Philosophie,
Il n'a jamais donné dans pareille folie.
Il en a fait une autre, hélas! pour mon malheur,
C'est d'avoir préféré l'état de Laboureur,
Aux emplois qu'il pouvoit exercer dans l'Attique.
Il eût tenu son rang dans notre République:

Né libre, il y pouvoit acquérir de grands biens;
Mais il en a toujours méprisé les moyens :
Son scrupule m'a mis dans l'état déplorable
Où je me vois réduit. Scrupule impitoyable !
Falloit-il ?... Mais Crisis s'avance vers ces lieux;
La crainte & la douleur sont peintes dans ses yeux.

SCENE II.

MIRTIL, CRISIS, CARION.

CRISIS.

Mirtil, vous me voyez encor toute troublée;
Du plus cruel revers je viens d'être accablée.
Ma mere me prétend forcer à vous trahir;
De ses biens Paronome a bien su l'éblouir :
Elle veut que demain les nœuds de l'hyménée
A tout ce que je hais joignent ma destinée,
Et qu'enfin je renonce au plaisir de vous voir.

MIRTIL.

Ah ! qu'entends-je ? Crisis, je suis au désespoir.

CRISIS.

J'ai long-tems combattu ses raisons, ses menaces ;
Mais, hélas ! regardant nos communes disgraces,
L'état où je vous vois & l'état où je suis,
Considérant sur-tout que d'éternels ennuis

Notre tendre union feroit bien-tôt fuivie,
L'un & l'autre privés des befoins de la vie ;
Je venois en ces lieux vous ôter tout efpoir,
Tout-à-fait réfolue à ne vous plus revoir:
Mais, hélas! je le vois, &, par votre préfence,
Mes réfolutions demeurent fans puiffance.

MIRTIL.

Auriez-vous pu former un fi cruel projet?
Non, Crifis, non; jamais il n'eût eu fon effet.
C'eft en vain qu'à me fuir vous feriez réfolue,
Sans ceffe votre Amant s'offrant à votre vue....

CRISIS.

Mais quel eft votre efpoir? Car, depuis tant de jours
Que vous nous affiftez par d'honnêtes fecours,
Vous devez à préfent être abymé de dettes.
On connoit vos moyens. Les dons que vous me faites
Ne peuvent provenir des gains d'un Laboureur.
Votre pere eft connu pour un homme d'honneur,
Mais c'eft-là tout fon bien.

CARION.

Il vit dans l'efpérance,
Et là-deffus fon fils a réglé fa dépenfe.

CRISIS.

Ah! Mirtil, que je crains un funefte avenir,
Si, malgré nos malheurs, l'Amour fait nous unir!

CARION.

Crifis parle fort jufte. Après tout, quand j'y penfe,
Que ferez-vous tous deux plongés dans l'indigence?
Des enfans indigens.....

MIRTIL.

L'Amour y pourvoira.

CARION.

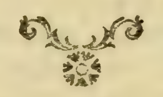
Oui, c'eſt bien dit, l'Amour! il les habillera!
Et de quoi, s'il vous plaît, s'il eſt tout nud lui-même?

MIRTIL.

Ah! ne m'accable point dans ma douleur extrême.
A poſſéder Criſis, je borne tout mon bien;
Que je ſois ſon époux, le reſte ne m'eſt rien.
Débarraſſés des ſoins, du fracas de la ville,
Enſemble nous vivrons dans ce ſéjour tranquile;
Éloignés des flatteurs, comme des envieux,
Nous mettrons notre ſort entre les mains des Dieux.

CRISIS.

J'embraſſe avec plaiſir cette innocente vie,
Que ne pourra troubler la crainte ni l'envie.
Je vais trouver ma mere, embraſſer ſes genoux,
Et tout tenter enfin pour être toute à vous.

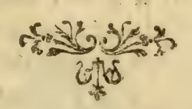


SCENE III.

MIRTIL, CARION.

CARION.

VOILA qui va fort bien. Mais notre vieille Amante
Fera le Diable à quatre. Ah! jeunesse imprudente!
Je veux que dans huit jours nous nous voyions sans pain.
L'Amour vous nourrira; mais je mourrai de faim.
J'en ressens par avance un excès de tristesse....
Mais voici votre pere.



SCENE IV.

PLUTUS, CRÉMILE, MIRTIL, CARION.

CRÉMILE.

ALÉGRESSE, alégresse.

CARION.

Comment Diable! le Dieu l'auroit-il écouté?

CRÉMILE.

Mon fils....

MIRTIL.

De quelle joie êtes-vous transporté?

CRÉMILE.

Nos malheurs vont finir, c'est moi qui t'en assure;
Par son divin Oracle Apollon me le jure.

CARION.

Vous savez qu'un Oracle est souvent ambigu;
Dites-nous promptement ce qu'il a répondu.

CRÉMILE.

Il faut auparavant vous dire mes demandes,
A quelle intention je faisois mes offrandes.
Ayant vu si souvent enrichir les méchans,
Et les gens vertueux la plupart indigens;

Je demandois au Dieu, si, pour faire fortune,
Il me falloit marcher dans la route commune;
Si je verrois changer mon malheureux état,
En devenant parjure, injuste, scélérat.
Non, m'a dit Apollon; fuis tout mauvais exemple,
Et songe seulement, en sortant de mon Temple,
A saisir le premier que tu rencontreras;
Ce sera par lui seul que tu t'enrichiras.
Je suis sortis; voilà la premiere personne
Qui s'est offerte à moi.

CARION.

Vous nous la donnez bonne!
Apollon, par ma foi, s'est bien moqué de vous.
Cet Aveugle pourroit....

MIRTIL.

Ah! Carion, tout doux,
Il faut l'interroger.

CARION.

Holà, ho! Monsieur l'homme?
Sans te faire prier, dis-nous comme on te nomme?

PLUTUS.

Que vous importe?

CARION.

Ah! ah! vous faites l'insolent!
Parbleu! nous le saurons tout-à-l'heure; autrement....

PLUTUS.

Hé! Meſſieurs, doucement, point tant de violence.
Je me nomme Plutus.

CARION.

Tu te moques, je penſe.

PLUTUS.

Non, c'eſt la vérité.

CRÉMILE

Qu'entends-je? quel bonheur!
Aurions-nous pu prévoir une telle faveur?
Mais d'où diantre ſors-tu dans un tel équipage?

CARION.

Il ſort apparemment de chez le vieux Harpage,
Cet avare vilain, l'opprobre des humains,
Qui, pour épargner l'eau, ne lavoit point ſes mains:
Voilà ce qui le rend & ſi ſale & ſi have.

PLUTUS.

Il m'a tenu long-tems enfermé dans ſa cave;
Mais depuis ſon trépas j'ai bien fait du chemin.
Son fils m'a déterré, qui m'a mené beau train;
Il m'a bien fait courir du brelan chez les Belles:
Je ne ſuis pas pourtant reſté long-tems chez elles;
Un Petit-Maître eſcroc de leurs mains m'a tiré,
Enſuite ſon valet de moi s'eſt emparé;
Mais du vol auſſi-tôt la Juſtice éclaircie,
Du frippon & de moi s'eſt prudemment ſaiſie;
Et, ſuivant la coutume en telle occaſion,
M'a ſerré dans ſon Greffe & le drôle en priſon.

C'eſt-là que j'ai repris une nouvelle craſſe ;
Ah ! le maudit ſéjour ! la Juſtice eſt tenace,
Elle ne lâche pas ſi-tôt ce qu'elle tient.
On ne ſort pas du Greffe ainſi que l'on y vient :
J'en ſuis ſortis pourtant ; mais on voit, à ma mine,
Qu'elle m'a fait paſſer un peu par l'étamine ;
Elle ne m'a laiſſé que la peau ſur les os.

CRÉMILE.

Tu ne ſouffriras pas avec nous tant de maux.

PLUTUS.

N'êtes-vous pas auſſi de ces gens de Finances,
Qui m'allez employer à de folles dépenſes ?

CRÉMILE.

Nous ſommes Laboureurs, qui connoiſſons ton prix ;
Nos pénibles travaux nous l'ont aſſez appris ;
D'ailleurs honnêtes gens.

PLUTUS.

Je n'en fais point de doute,
Puiſqu'en cet heureux jour Apollon vous écoute.

CRÉMILE.

Nous voulons faire plus. Pour déciller tes yeux,
Nous allons implorer la puiſſance des Dieux.

PLUTUS.

Que j'aurois de plaiſir de recouvrer la vue !
Je me garderois bien de faire de bévue.
Je fuirois Délateurs, Uſuriers, Partiſans,
Et je ne verrois plus que des honnêtes gens ;
Car je n'en ai point vu depuis long-tems.

CARION.

Sans doute

Que tu n'en as point vu, puiſque tu ne vois goutte ;
Et nous, qui voyons clair, c'eſt difficilement
Que nous pouvons en faire un vrai diſcernement.

CRÉMILE.

Allons trouver le Dieu qui répand la lumiere ;
Que ſon divin ſecours faſſe ouvrir ta paupiere.

PLUTUS.

Mais tous les autres Dieux en vont être jaloux.
De Jupiter ſur-tout je crains fort le courroux :
Le cruel autrefois me frappa de la foudre ;
A lui déplaire encor je ne puis me réſoudre ;
Je crains....

CRÉMILE.

Ta crainte eſt vaine, il faut la ſurmonter.
Tu peux, quand tu voudras, autant que Jupiter.

CARION.

Et même beaucoup plus.

PLUTUS.

Faites-le moi connoître.
Serois-je plus puiſſant que je ne croyois l'être ?

MIRTIL.

Jupiter régne au Ciel, tu régnes ici bas.

PLUTUS.

Montrez-moi donc comment ; car je ne le crois pas.

MIRTIL.

Les vœux qu'à Jupiter chaque jour on adreſſe,

'ont que toi pour objet. N'eſt-ce pas ta richeſſe
ui de tous les mortels allume les deſirs ?
t que l'on peut nommer la ſource des plaiſirs ?
our l'avoir, on employe & la force & la feinte.

CARION.

'out le monde ne peut aller juſqu'à Corinthe.
'où vient dit-on cela ? C'eſt que, dans ce Pays,
es plaiſirs amoureux y ſont à trop haut prix ;
es Dames, immolant les plaiſirs aux richeſſes,
'our les ſeuls Financiers réſervent leurs careſſes ;
t jamais, ſans Plutus, on n'y peut être admis.

CRÉMILE.

aiſſons-là le beau Sexe, & parlons des amis.
'eſt-ce pas tous les jours Plutus qui les achete ?

PLUTUS.

'achete des amis ? Ah ! la plaiſante emplette !
es vend-on cher ?

CARION.

Sans doute ; &, preuve de cela,
Les pauvres n'en ont point.

PLUTUS.

Vous m'en contez bien là !
Les riches en ont-ils ?

CARION.

Ma foi, pas davantage ;
Mais des flatteurs gagés en font le perſonnage.

CRÉMILE.

Enfin, pour revenir à ton juste pouvoir,
Chacun ne vaut qu'autant que tu le fais valoir.

MIRTIL.

C'est toi qui fais donner aux plus sots du mérite,
Et qui fais que Laïs aime le laid Thersite.

CRÉMILE.

Toi qui, sous la couleur d'un zele spécieux,
Divises si souvent les Prêtres de nos Dieux.

CARION.

Toi, qui fais qu'en ces lieux chacun se désennuie.
Et, sans toi, voudroit-on jouer la Comédie?

PLUTUS.

Se peut-il qu'aujourd'hui j'occupe tant de gens?
Je n'aurois jamais cru mes attributs si grands:
Mais vous me forceriez à la fin de vous croire.

CARION.

On se lasse de tout, d'ambition, de gloire,
Des vins les plus exquis, des plus savoureux mets,
De la plus belle femme, & de l'argent, jamais.

PLUTUS.

Je me rends; vous fixez mon ame irrésolue.
Allons, employons tout pour recouvrer la vue.
Jupiter de son foudre en vain voudra s'armer;

chant ce que je sais, il ne peut m'alarmer.
veux de mes conseils aider votre entreprise.
Temple d'Esculape il faut qu'on me conduise ;
ne refuse rien à son pere Apollon ;
us pourrez demander toute chose en son nom.

CRÉMILE.

us ferons ce qu'il faut, ne t'en mets point en peine.
i, mon fils, cependant va chercher dans la plaine
que tu trouveras de pauvres Laboureurs ;
'ils viennent de mon sort partager les douceurs.
serois peu sensible aux biens qu'un Dieu m'envoie,
mes chers compagnons n'en ressentoient la joie.



SCENE V.

PLUTUS, CRÉMILE, CARION.

PLUTUS.

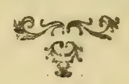
J'APPROUVE ton bon cœur. Ah! quel plaisir pour moi
De tomber dans les mains d'un homme tel que toi!

CARION.

Également, ma foi, notre ame en est ravie:
Nous, qui loin des plaisirs avons passé la vie,
Nous les goûterons mieux, en étant affamés,
Que ceux qui dès l'enfance y sont accoutumés.

CRÉMILE.

Ne perdons point de tems. Déja la nuit s'avance;
Au Temple d'Esculape allons en diligence.



SCENE VI.

LUTUS, LA PAUVRETÉ, CRÉMILE, CARION.

LA PAUVRETÉ.

ARRESTEZ, arrêtez, ô Mortels insensés !
›i ! de votre malheur vous vous réjouissez !

CARION.

:lle femme est-ce-là ?

CRÉMILE.

L'on connoît, à sa mine,
'elle ne quitte pas une bonne cuisine.
: me fait pitié ; ses regards languissans....

CARION.

i : mais pourquoi venir insulter les passans ?

LA PAUVRETÉ.

suis la Pauvreté.

CARION.

Le Diable vous emporte !
ırdez-vous d'approcher le pas de notre porte.

LA PAUVRETÉ.

Comment ! Hommes ingrats, après tous mes bienfaits !

CARION.

Ma foi, de votre part, je n'en reçus jamais.

LA PAUVRETÉ.

(*A Carion.*)
Et qui t'a donc donné cette ſanté robuſte ?
(*A Crémile.*)
A toi, cette franchiſe, & cette ame ſi juſte,
Que Plutus va corrompre au milieu des plaiſirs,
N'allumant dans vos cœurs que d'infames deſirs ?

CARION.

Vos beaux raiſonnemens ne me toucheront guere.
Vous m'avez, juſqu'ici, fait ſi mauvaiſe chere,
Que je ne veux plus faire ordinaire avec vous.

LA PAUVRETÉ.

As-tu lieu de t'en plaindre & d'en être en courroux ?
Ces jeûnes ſi fréquens, cette frugale chere,
C'eſt ce qui t'a donné cette taille légere,
Cette vivacité du corps & de l'eſprit.

CARION.

Et cette grande ſoif, & ce grand appétit,

LA PAUVRETÉ.

Eſt ce un mauvais préſent ?

CARION.

Non-dà, je le veux croire,
ſque l'on a de quoi bien manger & bien boire.

LA PAUVRETÉ.

ıſidere, inſenſé, les mignons de Plutus.
ont tous la plupart goutteux, peſans, ventrus;
n ne leur fait plaiſir, pour en vouloir trop prendre;
ı'ont point d'appétit, ne daignant pas l'attendre;
mangent pour le jour & pour le lendemain.

PLUTUS.

t bien : & tes mignons à toi meurent de faim :
ınt l'air pour couvert, & pour couche la terre;
paille eſt leur duvet, leur chevet une pierre :
eine le ſommeil a-t-il fermé leurs yeux,
il les enſevelit dans des ſonges affreux :
es noires vapeurs, qui la nuit les poſſédent,
triſtes ſoins du jour dès le matin ſuccédent;
ont à leur chevet à leur crier : debout.
event-ils : ces ſoins les pourſuivent par-tout;
vont de porte en porte expoſer leur miſere
es cœurs de rocher, qu'elle ne touche guere.
elle vie eſt-ce là?

LA PAUVRETÉ.

Celle des fainéans.
ne veux point parler de ces ſortes de gens;

Ils méritent leur ſort, ſe rendant inutiles.
Je vous parle de ceux qui, ſe rendant habiles,
Du travail de leurs mains fondent leur revenu,
Et, ſans manquer de rien, n'ont rien de ſuperflu.
Mais je t'en parle en vain. Il faut que je m'adreſſe
A ce vieillard connu par-tout par ſa ſageſſe,
Préſent, qu'en ſa miſere il a reçu de moi;
Pourra-t-il me quitter ſans chagrin ?

CRÉMILE.

Oui, ma foi.
La ſageſſe avec l'or eſt-elle incompatible ?
Les poſſéder enſemble, eſt-ce choſe impoſſible ?
Au contraire, Plutus me va faire exercer
Une ſageſſe utile; & je vais commencer
Par donner aux vertus leur juſte récompenſe;
Et je n'en avois pas avec toi la puiſſance.

CARION.

Mon Maître a bien raiſon; car, dans tous m
travaux,
Il ne m'a jamais pu payer ce que je vaux.

CRÉMILE.

Je promets déſormais.....

LA PAUVRETÉ.

Ah! malgré tes promeſſes,
Je te veux bien-tôt voir, ébloui des richeſſes,

omme tous tes pareils, devenir orgueilleux,
rogant, inhumain.

CRÉMILE.

M'en préservent les Dieux!

CARION.

adame Pauvreté, vous n'êtes qu'une bête;
vos discours ne font que nous rompre la tête:
etirez-vous d'ici, vous n'êtes bonne à rien,
u'à faire bien du mal.

LA PAUVRETÉ.

Je ne fais que du bien.
est moi qui vous nourrit, c'est moi qui vous habille.
suis mere des Arts, l'industrie est ma fille;
est elle qui bâtit ces superbes Palais;
ns moi, les Potentats se verroient sans sujets:
ar enfin, si chacun vivoit dans l'opulence,
tout le monde avoit du bien en abondance,
ui voudroit obéir? Qui voudroit travailler?

CARION.

h! pour le coup, finis, c'est assez babiller;
aisse-nous promptement aller à notre affaire,
t va-t-en, si tu veux, prôner ailleurs misere.

LA PAUVRETÉ.

Vous me rappellerez peut-être quelque jour.

CARION.

Va-t-en au Diable, va, fuis loin, fuis sans retour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL, TROUPE DE LABOUREURS.

MIRTIL.

ALLEZ, chers Compagnons, courez tous avec zele
orter à vos enfans cette bonne nouvelle.
lutus va déformais être de nos amis :
-tôt que nous aurons les biens qu'il a promis,
ous les partagerons ensemble comme freres,
omme nous avons fait autrefois nos miseres.



SCENE II.

MIRTIL *seul.*

MAIS nos gens tardent bien ; que veut dire
ceci ?
Cette lenteur commence à me mettre en ſouci.
Je ne vois Carion , ni Plutus , ni mon Pere ;
Au Temple ils ont paſſé toute la nuit entiere ,
Et nous voici bien-tôt à la moitié du jour :
Ils devroient, dès long-tems , être ici de retour.
Mais voici Carion.



SCENE III.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

HÉ bien ? votre priere.....

CARION.

Tout eſt fait ; & Plutus voit enfin la lumiere.

MIRTIL.

Il voit clair ! depuis quand ?

CARION.

Depuis hier au ſoir.

MIRTIL.

Et pourquoi donc ſi tard me le faire ſavoir ?

CARION.

C'eſt qu'à notre ſortie on mettoit trop d'obſtacle ;
D'ailleurs nous voulions voir la ſuite du miracle.
Si-tôt qu'il a vu clair, pour coups d'eſſais premiers,
Il a fait rendre gorge à quatre Sous-Fermiers,
Pour enrichir un Peintre & deux ſavans Poètes,
Un cadet de Paphos & deux ſages Griſettes,
Dont l'honneur pourchaſſé ne tenoit preſque à rien;
Un quart-d'heure plus tard, ç'en étoit fait.

MIRTIL.

Fort bien.

CARION.

Vraiment il promet bien de faire d'autres chofes;
Et dans peu l'on verra bien des métamorphofes:
S'il tient ce qu'il promet, bien-tôt les Officiers
Prêteront de l'argent peut-être aux Ufuriers.

MIRTIL.

S'il enrichit les gens qui font de la dépenfe,
C'eft le moyen de voir revenir l'abondance,
Et tous les Arts fleurir. Mais conte-moi comment
On a guéri ce Dieu de fon aveuglement,

CARION.

Au Temple, votre pere, entouré de guirlandes,
A peine a fur l'Autel préfenté fes offrandes,
Qu'un horrible ferpent, d'une énorme groffeur,
Eft venu nous remplir d'une fainte terreur:
Il approche, rempant d'un air grave & fuprême,
Qui découvre qu'il eft Efculape lui-même:
Il embraffe Plutus, & d'un doux fifflement
Lui fait, en Dieu civil, fon petit compliment;
Puis lui léchant les yeux de fa langue divine,
Les décille, les ouvre, enfin les illumine,
Et les rend dans l'inftant brillans..... comme le miens.
Le Temple retentit des voix des Citoyens.
A ce nouveau miracle un chacun s'intéreffe;
Nous entendons des cris de joie & de trifteffe;
Les vœux & les foupirs fe trouvent partagés;
Les bons font réjouis, les méchans affligés.

De divers mouvemens se sentant l'ame atteinte,
Le pauvre a de l'espoir, le riche de la crainte.
Mais nos flatteurs alors surpris, déconcertés,
Dans cet événement se trouvent déroutés;
Ils sont embarrassés où porter la louange,
Et leur fausse amitié craint de prendre le change:
Ils restent attentifs au milieu des clameurs,
Ne sachant où Plutus répandra ses faveurs.
Tout se déclare enfin; ce Dieu les détermine,
Des quatre Sous-Fermiers prononçant la ruine.
Les lâches, les ingrats, ne se souvenant plus
Des biens qu'ils en ont dit, & qu'ils en ont reçus,
Insultent à leur sort; &, courant aux Poëtes,
Vont encenser leurs noms de riches épithetes;
Du cadet de Paphos ils vantent la valeur,
Du Peintre le grand art, des Grisettes l'honneur.
Que vous dirai-je enfin? Ils font tout le contraire
De ce qu'une heure avant on leur avoit vu faire.



SCENE IV.

CRÉMILE, MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

MOn pere vient: qu'a-t-il ? il paroît inquiet.

CARION.

Il me semble pourtant qu'il n'en a pas sujet.

CRÉMILE.

Ah ! que je suis lassé de la foule importune
De ces amis nouveaux qu'enfante la fortune !
J'ai cru devenir sourd de tous leurs complimens ;
Ils m'ont estropié de leurs embrassemens.
Ceux qui me méprisoient au tems de ma misere,
Viennent m'offrir leur bien, quand je n'en ai que faire.
On me trouve à présent ce que je n'avois pas;
Les Auteurs, du bon goût ; les Belles, des appas :
Mais de tous ces flatteurs le soin est inutile,
Je sais qu'avec mon or je suis toujours Crémile.

MIRTIL.

Mais où Plutus est-il ?

CRÉMILE.

Sortant de ma maison,
Où ses mains ont versé des trésors à foison,
Dans Athenes il est allé faire sa ronde,

Et veut qu'ici pour lui j'écoute tout le monde.
Plaintes, remerciemens vont s'adresser à moi.

MIRTIL.

vous a chargé là d'un très-pénible emploi.

CRÉMILE.

Il faut que vous m'aidiez tous deux dans ces affaires,
Et que vous me donniez les avis nécessaires.....

MIRTIL.

Mon pere, permettez, en cet heureux moment,
Que Crisis prenne part à mon contentement:
Vous savez dès longtems l'amour que j'ai pour elle.

CRÉMILE.

Oui, mon fils; & j'approuve une flamme si belle:
Amenez-la chez moi; que Plutus, dans ce jour,
Par un heureux hymen couronne votre amour.

SCENE V.

CRÉMILE, MIRTIL, PÉRINICE, CARION.

CARION, *bas.*

AH! que vois-je? Voici votre vieille amoureuse.

MIRTIL, *bas.*

Fuyons.

CARION, *bas.*

Elle vous voit.

MIRTIL, *bas.*

O rencontre fâcheuſe!

PÉRINICE.

Je vous trouve à la fin, mon cher ; depuis deux jours
Je vous attends en vain avec tous les amours ;
Votre abſence m'a fait paſſer deux nuits entieres,
Sans pouvoir un moment abaiſſer les paupieres.
Ne me trouvez-vous pas changée ?

CARION.

Horriblement.
Vos cheveux ſont blanchis & furieuſement.
Ces deux nuits ſur vos traits ont fait bien du ravage.
Je crois que vous étiez belle en votre jeune âge.

PÉRINICE.

D'accord ; mais je n'avois que des attraits naiſſans ;
Ils ſe ſont bien formés.

CARION.

Ils en ont eu le tems.

PÉRINICE.

Vous ne me dites rien, Mirtil ?

MIRTIL.

Que puis-je dire ?
Hélas !

PÉRINICE.

Le pauvre enfant ! je penſe qu'il ſoupire ?
Mais ce ſoupir au moins part-il du fond du cœur ?

CARION.

Oui, je vous en réponds ; & c'eſt avec douleur
Qu'il ſe voit obligé, par une antipathie,
A renoncer à vous, & pour toute ſa vie.

PÉRINICE.

A renoncer à moi ! comment donc, effronté ! ...

MIRTIL.

Ne le querellez point, il dit la vérité.

PÉRINICE.

Il dit la vérité ! Le traître ! le parjure !
Approuver de ſang-froid une pareille injure !
L'aurois-je pu prévoir ? après m'avoir cent fois
Juré qu'il m'aimeroit autant que je vivrois.

CARION.

C'eſt qu'il ne croyoit pas, vous voyant ſurannée,
Que vous pourriez aller juſqu'au bout de l'année.
Sur votre âge il avoit hazardé ſes ſermens ;
Pourquoi vous aviſer de vivre ſi longtems ?
Que n'êtes-vous partie à la chûte des feuilles ?

PÉRINICE.

Amant ingrat, c'eſt donc ainſi que tu m'accueilles,

Après avoir placé mon espoir sur ton cœur,
Te l'avoir acheté de la plus vive ardeur,
T'avoir comblé de biens par-de-là ton attente?

CARION.

Ses assiduités en ont payé la rente.
Il veut vous rendre tout. Cherchez quelqu'autre
Amant:
Mais vous n'en touverez que difficilement;
Is ne se donneront qu'à haut prix.

PÉRINICE.

Ah! Crémile,
Dont je m'applaudissois de devenir la fille....

CRÉMILE.

Vous, ma fille! Hé! si donc! Malgré mes cheveux
gris,
Je crois qu'on me prendroit encor pour votre fils.
En mariant Mirtil, le bonheur que j'espere,
Est de voir ses enfans m'appeller leur grand pere;
Et votre âge ne peut me procurer ce bien.
Cessez de m'en parler, car il n'en sera rien.

PÉRINICE.

Comment! le pere aussi m'outrage & m'assassine!
Ah! j'atteste Vénus....

CARION.

Attestez Proserpine,
Aussi bien vous irez la voir dans peu de jours;
Et ne nous parlez plus de vos folles amours.
Songez à vous guérir d'une erreur ridicule.

CRÉMILE.

Mais ſur-tout vos préſens comme j'ai du ſcrupule,
Je veux qu'à s'acquitter mon fils ſoit diligent,
Et même qu'il vous rende au double votre argent.

PÉRINICE.

Qu'en ai-je affaire, hélas! quand je perds ce que j'aime?

CARION.

En moi, vous auriez pu prendre un autre lui-même.
J'étois à vendre hier: mais, ma foi, dans ce jour,
Je veux, me voyant riche, acheter à mon tour,
Et choiſir, qui plus eſt.

PÉRINICE.

Ils ſont fous, que je penſe.
D'où vous eſt donc venue à tous cette opulence?

CARION.

Et ne ſavez-vous pas que Plutus eſt à nous,
Et même qu'il voit clair? D'où, diable, venez-vous?

PÉRINICE.

Comment! Plutus voit clair? il eſt à vous?

CARION.

Sans doute.

PÉRINICE.

Et c'eſt donc pour cela qu'on me fait banqueroute?
Mais je conſerve encore un écrit de ta main,
Et je te ferai bien reconnoître ton ſeing.

Je vais faire aſſembler nos Juges équitables,
Le beaux ſexe toujours les trouva favorables;
Mais ſi Plutus, plus fort, ſait renverſer leurs Loix,
Je m'en vais l'aveugler une ſeconde fois.

SCENE VI.

CRÉMILE, MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

Je croyois d'aujourd'hui ne me défaire d'elle.
Courons en diligence où mon amour m'appelle.

CRÉMILE.

Allez, mon fils, allez, ne perdez point de tems;
Amenez-moi Criſis au plutôt, je l'attends.

SCENE VII.

CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

Toi, mon cher Carion, demeure avec ton Maître,
Aide-moi... Mais déjà je vois quelqu'un paroître.

SCENE VIII.

CRÉMILE, PARONOME, CARION.

PARONOME, *à part.*

COMMENT, morbleu ! Plutus se moque-t-il des gens ?
e ravir tout d'un coup quinze cent mille francs !

CRÉMILE, *bas.*

ırion, je me trompe, ou je connois cet homme.

CARION, *bas.*

le connois aussi, c'est le fier Paronome,
dis mon camarade, un esclave affranchi,
ıx dépens du public en deux ans enrichi :
: voilà bien puni, lui qui, dans l'opulence,
labouſſoit le peuple avec tant d'arrogance.

CRÉMILE, *bas.*

s-moi, n'étoit-il pas le rival de mon fils ?

CARION, *bas.*

ui, c'est lui qui vouloit nous enlever Crisis;
ui croyoit la tenter par de vaines promesses,
xposant à ses yeux l'éclat de ses richesses.

PARONOME, *à part.*

Dans l'état où je ſuis je ne me connois plus.
(*A Carion.*)
Hé! l'ami, ſais-tu point où loge ce Plutus?

CARION.

Il eſt bien Dieu pour vous & moi, Monſieur, je penſe.

PARONOME.

Oſes-tu bien répondre avec tant d'inſolence,
Et ſavoir qui je ſuis?

CRÉMILE.

Vous êtes un pied-plat,
Que Plutus a remis dans ſon premier état.

PARONOME.

Quoi! traiter de la ſorte un homme qui s'applique
A maintenir les loix de notre République!

CRÉMILE.

Parbleu! la République a bien beſoin de toi
Pour maintenir ſes loix! Quel étoit ton emploi?

PARONOME.

J'accuſois les méchans.

CRÉMILE.

Et t'oubliois toi-même.

PARONOME.

J'ai ruiné Cléon, Agathos, Blepſidème;
Leurs tréſors mal acquis n'ont été découverts
Que par moi, leur ami.

CRÉMILE.

Pour en avoir le tiers.

a connu ton cœur en les faiſant connoître.
ı trahiſon plaît, on déteſte le traître.
ſi dans ton malheur aucun ne te plaindra,
de ton déſeſpoir tout le monde rira.

PARONOME.

ɔi! me voir inſulter par gens de cette eſpece!

CRÉMILE.

ente, ſi tu peux, quelque tour de ſoupleſſe;
rche, pour t'enrichir, quelque nouvel emploi:
s Plutus voit trop clair pour retourner à toi.

CARION.

t maintenant chez nous qu'il vient de ſe répandre;
ıs n'avons déſormais qu'à nous baiſſer & prendre.

PARONOME.

ıment! Plutus auroit enrichi Carion!
l m'eſt doux de trouver dans mon affliction
ami ſi loyal, ſi généreux!

CARION.

Le traître!

PARONOME.

ouviens-tu du tems que, ſervant même Maître...

CARION.

quoi t'aviſes-tu de me le rappeller?
l'avois oublié.

PARONOME.

Loin de me conſoler,
n ami Carion me fait ici bravade,
, qui fut autrefois mon plus cher camarade!

CARION.

Je le fus, il eſt vrai ; mais m'as-tu reconnu,
Lorſque dans l'opulence on te vit parvenu ?
Tu m'as traité de fou ; tu m'as fermé ta porte.

PARONOME.

Je t'ai toujours aimé, dans le fond.

CARION.

Que m'importe
Si dans l'occaſion tu ne l'as pas fait voir ?
A préſent que Plutus a comblé mon eſpoir,
Suivant les mouvemens d'une ame intéreſſée,
Tu me viens rappeller notre amitié paſſée.
Attends à devenir auſſi riche que moi,
Ou bien que je devienne auſſi pauvre que toi.
Quoi que l'on puiſſe dire, & quoi que l'on affect
Trop d'inégalité rend l'amitié ſuſpecte.
Il faut, pour être ami, ſe voir égaux en bien,
Être riches tous deux, ou tous deux n'avoir rien.

PARONOME.

Et comment ſe prouver une amitié ſincere,
Si du ſecours de l'un l'aurre n'a point affaire ;
Ou ſi, tous deux réduits à la néceſſité,
L'ami, de ſon ami, ne peut être aſſiſté ?

CARION.

Il faut attendre alors un coup de la fortune,
Et dans l'occaſion ſe la rendre commune.

. tems qu'elle a ſur toi répandu ſes faveurs,
tu m'en avois fait partager les douceurs,
préſent qu'elle tourne & qu'elle t'abandonne,
te prodiguerois les biens qu'elle me donne:
ais ils ſont réſervés pour des cœurs moins ingrats,
ui du moins me plaignoient, ne me ſoulageant pas.
nſi que des bienfaits, des mépris on s'acquitte;
m'en bien acquitter ta perſonne m'excite;
n ai reçu de toi, ton cœur m'en accabla;
eſt une dette aiſée à payer; reçois-la.

PARONOME.

oi! m'entendre traiter ainſi par un eſclave,
voir qu'avec mépris à ſon tour il me brave!
en plus, perdre à jamais l'objet de mon amour,
ıe ma richeſſe alloit m'acquérir en ce jour!

CARION.

iſis ne craindra plus ta viſite importune,
ıand Mirtil a pour lui l'Amour & la Fortune.

PARONOME.

ı! je ſuis enragé. Mais j'ai bien moins d'ennui
mon propre malheur, que du bonheur d'autrui.
lons chercher Plutus; s'il ne veut pas m'entendre,
duit au déſeſpoir, je n'ai plus qu'à me pendre.

CARION.

e ſera le plus court.



SCENE IX.

CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

LAisse-le, Carion,
Et ne l'inſulte point dans ſon affliction.
Du traître cependant on connoit la malice,
Il pourroit contre nous ſeconder Périnice;
Mais, pour les prévenir, entrons dans le logis,
Et donnons ordre à tout pour l'hymen de mon fils.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRÉMILE, CARION.

CARION

A foi, c'eſt trop compter, prenons un peu d'haleine :
n'aurions pas fini de toute la ſemaine,
eons à dépenſer, le tems eſt précieux.
n'avons juſqu'ici contenté que nos yeux ;
e laſſe ; & la vue enfin ſe raſſaſie,
ıutres ſens encor ne ſont de la partie.

CRÉMILE.

ıs ne venant point, nous ne ſaurions quitter.

CARION.

il faudroit du moins un peu nous ajuſter.
uvrement vêtus, c'eſt en vain qu'on raiſonne ;
un tel équipage on n'impoſe à perſonne.
aſſe pour des ſots avec beaucoup d'eſprit ;
dis qu'un fat pour lui fait parler ſon habit.

SCENE II.

CRÉMILE, ZÉNOPHON, CARION.

ZÉNOPHON.

ENSEIGNEZ-MOI Plutus, que je lui rende grace
Par lui mon trifte fort vient de changer de face,
Il me vient d'enrichir.

CRÉMILE.

N'eft-ce pas Zénophon,
Dans toutes nos Cités connu pour un frippon?
Oui, c'eft lui. Quoi! Plutus t'a mis dans l'opulence
Et, loin de te punir, ce Dieu te récompenfe!

ZÉNOPHON.

Ne le condamnez point, il fait bien ce qu'il fait.

CARION.

N'es-tu pas un frippon?

ZÉNOPHON.

Je le fus en effet:
Mais Plutus a connu qu'à ma feule mifere
On devoit imputer tout ce qu'on m'a vu faire.

CARION.

Ne cherche point d'excufe.

ZÉNOPHON.

Ah! ſi vous m'écoutez,
ıs même vous pourrez approuver ſes bontés.
ıis arrivé nud ſur cette maſſe immenſe,
cent peuples divers tenoient en leur puiſſance.
;e où, ne connoiſſant ni les biens ni les maux,
ımme eſt fort au-deſſous des moindres animaux,
e le compte point; & je paſſe à cet âge
a raiſon des ſens ſait maîtriſer l'uſage.
que je l'eus atteint, je ſentis mon malheur:
ıs que chaque terre avoit ſon poſſeſſeur;
tous mes devanciers, ayant fait leur partage,
ırs ſeuls deſcendans laiſſoient leur héritage.
ıittai mon pays, en accuſant les Dieux
ı'avoir pas rendu tout égal en ces lieux.
ıs longtems errant ſur la terre & ſur l'onde,
ouvai même choſe aux quatre coins du monde.
t étoit occupé dans ce vaſte Univers.
montagnes, les bois, les plus affreux déſerts,
: être inhabités, ne manquoient point de maître;
t en vain qu'à mon tour j'aurois prétendu l'être:
:ncontrai partout de rigoureuſes loix,
des peres aux fils perpétuoient les droits.
faire? Il falloit vivre, ou mourir de miſere.
ırir, eſt un parti que l'on ne choiſit guere;
hoiſis donc celui d'aller contre les loix,
des gens au-deſſus dicterent autrefois;
pour y parvenir, j'uſai de l'induſtrie,

Que les gens ſcrupuleux appellent fourberie.
Je ſus duper les ſots, & leur ravir les biens.
Que leurs ayeux, peut-être, avoient ravis aux mie

CRÉMILE.

Fort bien! C'étoit donc là votre Philoſophie?
Elle eſt aſſez nouvelle.

CARION.

Et pourtant bien ſuivie.
Mais ſouvent on ſe trompe aux argumens qu'on fa
Et la concluſion mene droit au gibet.

CRÉMILE.

Il falloit demander, bien plutôt que de prendre.

ZÉNOPHON.

A la pitié des gens j'aurois eu beau m'attendre.

CRÉMILE.

Il falloit travailler, exercer tes talens.
Il eſt tant d'arts divers, de métiers différens.

ZÉNOPHON.

Exercer mes talens? Eſt-ce donc ſans finance
Que votre République en donne la licence?
Ma foi, l'on a beau dire, on ne fait rien de rien,
Qu'à ce ſubtil métier que je faiſois ſi bien:
On l'exerce ſans frais, ſoi-même on s'autoriſe.

CARION.

Oui, l'on n'a pas beſoin d'acheter de maîtriſe.
Il en coûte pourtant des craintes, des remords,
Et l'eſprit fait courir de grands riſques au corps;

tte profeſſion, ſans ceſſe pourſuivie....

CRÉMILE.

l'honneur, que l'on doit chérir plus que la vie,
comptois-tu pour rien?

CARION.

Il le laiſſoit à part,
nt, pour en avoir, auſſi venu trop tard:
a ſes devanciers en avoient fait partage;
'a pas envié beaucoup cet héritage.

CRÉMILE.

is ces biens, dont Plutus vient de vous enrichir,
uelqu'un à préſent venoit vous les ravir,
mment le pourriez-vous ſupporter?

ZÉNOPHON.

Je confeſſe
e j'en reſſentirois une extrême triſteſſe;
1 mourrois de douleur.

CRÉMILE.

Et pourquoi donc, méchant,
re aux autres un mal que tu conçois ſi grand?
:, dans les mouvemens où l'amour-propre entraîne,
plaiſir d'acquérir n'égale pas la peine
e l'on a quand on perd.

ZÉNOPHON.

D'accord. Mais confeſſons
'il faut avoir du bien pour goûter vos raiſons.
intenant, que je ſuis poſſeſſeur d'une ſomme
ec laquelle il eſt aiſé d'être honnête homme,

Je vais l'être, & montrer que la néceſſité
A tout ce que j'ai fait m'a juſqu'ici porté.
Bien plus, je vais aider de toute ma puiſſance
Ceux que je connoîtrai dans l'extrême indigence;
Sachant que le beſoin ne connoît point de loi,
Je veux les empêcher de faire comme moi;
Et, d'une indigne vie effaçant la mémoire,
Je prétends que Plutus en ait toute la gloire:
En m'arrachant au vice, il en a beaucoup plus
Que s'il récompenſoit les plus rares vertus.

SCENE III.

CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

SELON ſes intérêts toujours on argumente.
Cet homme, ayant des biens par-delà ſon attente,
Va trouver déſormais des raiſons pour prouver
La juſtice des loix à les lui conſerver.
Mais que nous veut cet autre?



SCENE

SCENE IV.

CRÉMILE, CARION, BIRRENES.

CARION.

HÉ! c'eſt Maître Birennes,
gaillard Savetier ſi connu dans Athenes.

CRÉMILE.

l'ai vu juſqu'ici, content d'un petit gain,
mbarraſſer fort peu des ſoins du lendemain.
.is qu'a-t-il aujourd'hui? je penſe qu'il ſoupire.

BIRRENES.

las! mes chers amis, il n'eſt plus tems de rire;
voilà riche enfin, adieu tous mes plaiſirs.

CRÉMILE.

oi! l'or, qui des mortels fait les plus chers deſirs,
ı pas rempli les tiens! qu'eſt-ce qui t'inquiete?

BIRRENES.

uce tranquilité, que mon cœur vous regrette!

CARION.

ſſe de lamenter, & dis-nous tes chagrins.

BIRRENES.

puis que j'ai du bien, à toute heure je crains.

Mon tréſor a déja changé dix fois de place ;
Je l'avois cette nuit caché dans ma paillaſſe,
Les chardons ſont plus doux que ce duvet maudit ;
Je n'ai jamais couché dans un ſi mauvais lit.
Au moindre bruit, j'ai cru qu'on enfonçoit ma porte;
Que, pour m'aſſaſſiner, on entroit à main forte.
Ah! que Plutus m'a fait un préſent dangereux !
Lorſque je n'avois rien, j'étois bien plus heureux.
Sans prendre d'intérêt à votre République,
Tous les matins, tranquille, aſſis dans ma boutique,
Le tire-pied en main, auſſi gai qu'un Pinſon,
Je ſifflois ma Linotte, ou chantois ma chanſon.
A mon petit travail bornant ma deſtinée,
Je m'enivrois le ſoir du gain de ma journée ;
Et, me couchant ſans peur, me levois ſans chagrin.
Mais, depuis que Plutus a changé mon deſtin,
Des ſoucis inconnus me dévorent ſans ceſſe ;
Ses faveurs ont changé mes plaiſirs en triſteſſe,
Les tréſors m'ont ravi celui de la ſanté :
Je n'ai mangé, ni bu, ni dormi, ni chanté,
Depuis hier je rêve, & je me déſeſpere :
Mon argent m'importune, & je ne ſais qu'en faire.
Je voudrois dépenſer, garder, prêter, donner ;
Et je tremble toujours à me déterminer.
Mille projets divers me roulent dans la tête,
Et je vois à la fin que je ſuis une bête.
Le garder, c'eſt me rendre eſclave malheureux:
Le dépenſer, me mettre en bute aux envieux:

e prêter, c'eſt me faire un ennemi ſans doute:
e donner, un ingrat. Ma foi, je n'y vois goute.
vaut mieux que Plutus le reprenne à l'inſtant.
ans mon premier état je vivrai plus content.

CRÉMILE.

s-tu perdu l'eſprit de tenir ce langage?
'eſt que du bien encor tu ne ſais pas l'uſage:
our connoître ſon prix, commence à t'en ſervir;
uéris-toi de la peur de te le voir ravir:
onge à le dépenſer, ſans t'en rendre l'eſclave.

CARION.

e vins délicieux remplis d'abord ta cave.

BIRRENES.

ort bien! vous me prenez par mon foible déja.

CARION.

chete des habits.

BIRRENES.

Pourquoi donc? Celui-là
ſt encore tout neuf.

CARION.

Fais habiller ta femme.

BIRRENES.

e n'ai garde. La peſte! Elle feroit la Dame;
t quelqu'un en pourroit devenir amoureux.

CARION.

eſſant de déplorer ſon état malheureux,
ous vivriez enſemble en union parfaite.
u ſais, quand une femme a ce qu'elle ſouhaite,

Quelle est toujours docile & ne gronde jamais.

BIRRENES.

Le tout est de pouvoir contenter ses souhaits.

CARION.

Elle ne feroit plus du moins le diable à quatre.

BIRRENES.

Oui; mais je n'aurai plus le plaisir de la battre,
Non plus qu'elle celui de toujours quereller:
Nous nous ennuirions trop, à vous en bien parler.

CARION.

Comment! avec ta femme user de bastonnade?

BIRRENES.

Si j'y manquois un jour, elle feroit malade;
C'est la paix du ménage.

CRÉMILE.

Ah! que nous dis-tu là?
Je ne te croyois pas capable de cela.
Maintenant que Plutus t'a donné des richesses,
Il faut changer tes coups en de tendres caresses.

BIRRENES.

Je garderai ses dons, puisque vous le voulez;
Mais changer ma maniere, en vain vous m'en parlez.
Ton conseil, Carion, est le meilleur à croire.
Acheter bien du vin, & tout mon saoul en boire.
Allons, vaille que vaille, enivrons-nous toujours;
Contre tous mes chagrins c'est un puissant secours.
Pour accorder Plutus à ma façon de vivre,
Bacchus m'inspirera quel conseil je dois suivre.

SCENE V.

CRÉMILE, CARION.

CARION.

CEt homme parle juste ; & je sais bien des gens
ui ne raisonnent pas avec tant de bon sens.

SCENE VI.

RÉMILE, CARION, CISTENES.

CRÉMILE.

VOici quelqu'un encor. Quoi ! c'est vous, cher Cistenes,
u'on a vu jusqu'ici le plus pauvre d'Athenes!
lutus a-t-il sur vous répandu ses bienfaits ?
n'aura pas eu peine à combler vos souhaits,
uisque, s'il m'en souvient, vous n'aviez d'autre envie,
ue d'avoir seulement les besoins de la vie.
ans un petit réduit vivre commodément,
'est à quoi vous borniez votre contentement.
Iais je ne vous vois pas une ame assez contente,
our croire que Plutus ait rempli votre attente.

CISTENES.

l a fait plus, il m'a donné cent mille francs.

CRÉMILE.

Hé bien ! voilà de quoi marier vos enfans,
Acheter ou bâtir une maison commode,
Vous donner des habits, des meubles à la mode,
Et vivre heureusement le reste de vos jours.

CISTENES.

Hélas !

CRÉMILE.

Comment, hélas ! vous vous plaindrez toujours!
De votre affliction que faut-il que je croie ?

CISTENES.

Comment puis-je goûter une parfaite joie,
Si, lorsque je reçois ce présent de Plutus,
Il donne à mon voisin un million & plus ?

CARION.

En voici bien d'un autre !

CRÉMILE.

O Ciel ! quelle foiblesse !
Quoi ! c'est de-là que vient votre sombre tristesse ?
Ah ! craignez que Plutus, en vous voyant ingrat,
Bien-tôt ne vous remette en votre triste état.
Au lieu de lui marquer votre reconnoissance,
De vous avoir tiré d'une affreuse indigence....

CISTENES.

Je ne suis point ingrat de ses soins obligeans:
Mais enfin sa faveur s'étend sur trop de gens;
Et ma reconnoissance, en ce cas dégagée,
Ainsi que ses bienfaits, doit être partagée.
Il l'auroit toute entiere, ainsi que tous mes vœux,

S'il me retiroit ſeul d'un état malheureux.
Mais, quand à Philémon je vois par préférence
Qu'il donne un million, quelle reconnoiſſance
Lui dois-je témoigner d'avoir cent mille francs ?
Philémon, comme moi, n'a pas nombre d'enfans ;
C'étoit aſſez pour lui d'avoir le néceſſaire ;
D'une ſi grande ſomme il n'avoit point affaire ;
Qu'en fera-t-il ? A quoi va-t-il la dépenſer ?

CRÉMILE.

Et de quoi votre eſprit va-t-il s'embarraſſer ?
Peut-être mieux que vous il en va faire uſage.

CISTENES.

Méritoit-il d'avoir tant de biens en partage ?
O Ciel ! quelle injuſtice !

CRÉMILE.

Et le méritez-vous,
Quand du bonheur d'autrui vous vous montrez jaloux ?
Songez que vous êtiez dans l'extrême miſere,
Que mille y ſont encore, & qui, ſans vous déplaire,
Valent autant que vous. Si vous vous obſtinez
A lever vos regards ſur les plus fortunés,
Si vous vous attachez à leur porter envie,
Toujours dans les ſouhaits vous paſſerez la vie ;
Vous vous plaindrez toujours. Ciſtenes, croyez-moi,
Il faut, pour vivre heureux, voir au-deſſous de ſoi.

CISTENES.

Un million ! ô Ciel ! ſi j'avois cette ſomme,
Je l'emploierois bien mieux que ne fera cet homme.

Ah! que j'acheterois de terres, de Palais!
Que j'aurois de bijoux, de chevaux, de valets!
Je braverois Damon, Clidamas, Théopilles;
Aux premiers de l'État je marierois mes filles.

CARION.

Et vous vous plaindriez peut-être, avec cela,
De ne pouvoir aller encore par-delà.

CRÉMILE.

C'eſt ainſi que toujours l'homme eſt inſatiable,
Et que dans l'abondance il ſe rend miſérable.

SCENE VII.

PLUTUS *en habit brillant*, CRÉMILE, CARION, CISTENES.

CRÉMILE.

MAIS j'apperçois Plutus.

PLUTUS *clair-voyant, à Ciſtenes.*

Je viens de t'écouter,
Et veux ſur tes deſirs enfin te contenter.
Va, ceſſe d'envier le bonheur de perſonne;
Tu veux un million, hé bien! je te le donne.

CISTENES.

Ah! que ſur vos Autels je vais brûler d'encens,
Grand Dieu! rien n'eſt égal au plaiſir que je ſens.

CARION.

Les Dieux veulent ſouvent que l'on les importune.
Il n'eſt que les honteux qui perdent leur fortune.

PLUTUS.

Dans la prochaine rue, au ſortir de ces lieux,
Le million d'abord va s'offrir à tes yeux.

CISTENES.

Que de graces, Plutus, n'ai-je point à vous rendre!

CRÉMILE.

Vous voilà plus content que vous n'oſiez prétendre.
Allez, vivez heureux; & n'oubliez jamais
Les faveurs de Plutus & ſes rares bienfaits.

CISTENES.

Un million vaut bien la peine qu'on y penſe.
Mon bonheur aujourd'hui paſſe mon eſpérance.
Cependant, entre nous, je ſerois plus heureux,
Si, comme il le pouvoit, il m'en eût donné deux.



SCENE VIII.

PLUTUS, CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

VOILA comme jamais l'homme ne se contente.
S'il en avoit eu deux, il en voudroit quarante.

CARION.

Il n'est pas seul : on voit bien des gens aujourd'hui,
Au milieu des trésors se plaindre comme lui;
Ils n'ont jamais assez : par d'indignes foiblesses
Sans cesse tourmentés de la soif des richesses,
Si j'avois, disent-ils, saisi l'heureux instant,
Au lieu d'un million j'aurois deux fois autant;
Sans cesse regrettant cet instant favorable,
Ils sont plus affligés que le plus misérable;
Et contre la fortune on les voit s'indigner,
Comptant avoir perdu ce qu'ils n'ont pu gagner.

PLUTUS.

Ils ne comptent pour rien d'avoir la préférence
Sur tant d'autres qu'on voit implorer ma puissance;
Car je suis assiégé de mille & mille gens.
J'ai, depuis ce matin, respiré tant d'encens,
Qu'entre nous, foi de Dieu, j'en ai mal à la tête.
Je ne me suis trouvé jamais à telle fête.

epuis que je vois clair, que mes yeux ſont laſſés
e lire les placets qui me ſont adreſſés !
e ne ſont que Sonnets ; ce ne ſont qu'Épigrammes,
croſtiches, Rondeaux, Madrigaux, Anagrammes.
'un va faire ſa cour à tous mes Favoris,
'autre cherche l'appui d'un Dieu de mes amis :
elui-ci, me croyant ſenſible à la tendreſſe,
mploye auprès de moi ſa Femme ou ſa Maitreſſe ;
et autre, dont l'orgueil n'avoit jamais fléchi,
'a juſqu'à la baſſeſſe afin d'être enrichi.
omment répondre à tout ? Ma foi, j'oſe vous dire
ue, tout Dieu que je ſuis, je n'y ſaurois ſuffire.

CARION.

l faudroit être Diable.

SCENE IX.

LUTUS, CRÉMILE, CARION, FILINE.

PLUTUS.

On vient. Dans un moment
Je ramene en ces lieux Criſis & ſon Amant.
(*A Carion.*)
Vous, ſachez ce que veut cette petite fille.
(*Il ſort.*)

SCENE X.

CRÉMILE, CARION, FILINE.

CARION, *bas.*

ELle a l'air éveillé, je la trouve gentille.
Voyons ſi c'eſt à nous....

FILINE.

Plutus eſt-il ici ?

CARION.

Il y viendra bien-tôt; mais toujours nous voici,
C'eſt-à-peu près de même,& vous pouvez nous dire..

FILINE.

Je ne puis vous parler & m'empêcher de rire.
Vous ſavez... Non, jamais rien ne fut plus plaiſant.
Le bien que mon pere a, n'étant pas ſuffiſant
Pour pouvoir à la fois marier ſes deux filles,
Il vouloit, comme on fait dans bien d'autres familles,
Donner tout à l'aînée afin de la pourvoir :
Je voyois mille Amans, du matin juſqu'au ſoir,
S'empreſſer à lui plaire, à lui conter fleurette.
Comment! tout pour l'aînée,& rien pour la cadette!
(Diſois-je en ſoupirant.) Plutus, ſecourez-moi,
Et, pour me marier, envoyez-moi de quoi.
C'étoit tous les matins ma priere ordinaire ;

nfin j'ai tant prié, qu'il a fait mon affaire.

CARION.

e qu'il vous a donné monte donc assez haut
our avoir un époux ?

FILINE.

Et quatre, s'il le faut.
ue Plutus à propos me tire d'esclavage !
'en étoit fait, s'il eût différé davantage,
u Temple de Pallas on alloit me cloîtrer;
algré ma répugnance, il y falloit entrer.
u Temple de Pallas ! jugez quelle disgrace ?
c'eût été celui de Vénus, encor passe.

CARION.

ui, vous avez raison, le service est plus doux.

FILINE.

nfin, quoi qu'il en soit, j'aime mieux un époux;
t je viens pour cela.

CRÉMILE.

La chose est difficile.
ous n'êtes pas encor dans un âge nubile.

FILINE.

t c'est pourquoi je viens m'adresser à Plutus,
our obtenir de lui quatre ou cinq ans de plus.

CRÉMILE.

'ela ne se peut pas, donnez-vous patience.

FILINE.

)n disoit que Plutus avoit tant de puissance.

CARION.

Il rajeunit les vieux, il embellit les laids;
Il donne de l'esprit à qui n'en eut jamais;
Aux plus disgraciés il donne l'art de plaire:
Mais ce que vous voulez, c'est au Tems à le faire;
Vous parler autrement, ce seroit vous tromper.

FILINE.

Et ne pourroit-t-il pas du moins m'émanciper?

CARION.

C'est à faire à l'Amour; il a seul l'avantage
De pouvoir vous donner une dispense d'âge.

FILINE.

Que je suis malheureuse! attendre encor cinq ans!
Mais je puis d'ici-là m'assurer des Amans;
Car ils sont tant courus, dans le tems où nous sommes,
Que je crains qu'il ne vienne une disette d'hommes.

CARION.

Vous pouvez prendre date en cette occasion,
Et vous en assurer avec précaution.

FILINE.

Avec précaution? Comment faut-il s'y prendre?

CARION.

Par certains airs penchés, un regard doux & tendre,
Une mine enjouée, un sourire amoureux,
Quelques petits soupirs à demi langoureux,
Qui fassent présumer que, quand vous aurez l'âge,
Vous en vaudrez une autre, & même davantage.

FILINE.

ı ne faut que cela pour enchaîner les cœurs,
suis Grecque, & j'en sais plus que tous les Docteurs.

CARION.

us savez minauder & jouer des prunelles?

FILINE.

on miroir, s'il parloit, vous en diroit de belles;
.r je n'ai jusqu'ici minaudé qu'avec lui,
tout pour badiner. Mais sachant aujourd'hui
ı'on peut mettre à profit un pareil badinage,
ı! je vous promets bien d'en faire un bon usage.
roissez, soupirans, jeunes, vieux, beaux & laids,
roissez; je vous tiens déja dans mes filets.
vous, qui d'amoureux traînez troupe nombreuse,
andes filles, venez me traiter de morveuse;
:s yeux vous feront voir, lançant leurs premiers coups,
ıe j'irai dans la suite encor plus loin que vous.

CARION.

ı le juge aisément.

FILINE, *à Carion.*

Voyez ce regard tendre,
e soupir, ce sourire: hé bien! sais-je l'entendre?

CARION.

h! vous m'attendrissez, ma foi, j'en tiens déja.

FILINE.

é! fi donc; ce n'est rien encore que cela.

CARION.

Je n'ai jamais vu d'yeux perçans comme les vôtres.

FILINE.

Allez, avec le tems, ils en feront bien d'autres.
Je vais, pour commencer, à ma sœur, dans ce jour,
Enlever tous les cœurs qui grossissoient sa cour;
Et, par-là, faire voir à toutes les aînées,
Que l'amour n'attend pas le nombre des années.

CRÉMILE.

Fort bien.

SCENE XI.

PLUTUS, CRÉMILE, MIRTIL CRISIS, CARION.

CRÉMILE.

MAis Plutus vient; il amene mon fils;
Et la jeune beauté dont son cœur est épris.

CRISIS.

Nous venons rendre grace au grand Dieu d richesses,
D'avoir sur deux Amans répandu ses largesses.

MIRTIL.

Quelle reconnoissance ègalera jamais
L'excès de ses faveurs, le prix de ses bienfaits?

PLUTUS.

Jamais l'Amour & moi, quoi que l'on ait pu faire,
Ne nous sommes unis d'une amitié sincere;

u'ici ſon pouvoir a ſu braver le mien,
ai ſouvent auſſi diminué le ſien ;
; nous nous accordons aujourd'hui pour vôus
plaire :
ıns, ne craignez plus d'avoir le ſort contraire ;
s pouvez dans l'hymen le braver en ce jour,
nd vous avez pour vous & Plutus & l'Amour.
ıice à préſent, de mes bienfaits comblée,
oir perdu Mirtil ſe trouve conſolée ;
aronome, à qui j'ai rendu tout ſon bien,
e cœur de Criſis auſſi ne prétend rien.
l'on ne parle ici que de réjouiſſance.
ːeux Athéniens, vivez dans l'abondance.
plus ardens ſouhaits, les plus doux de mes
vœux,
de voir aujourd'hui tous les Mortels heureux.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

DUO. N°. I.

SANS le ſecours de la Finance,
L'Amour languit dans les ſouhaits :
Si Plutus ne dore ſes traits,
Ils ſont ſouvent ſans puiſſance.
Inſenſibles Beautés triompha-t-on jamais
De vos fiers attraits,
Sans le ſecours de la Finance.

AIR. N°. II.

Lorſque l'Hymen avec l'Amour
Prend des actions ſur la place,
Elles montent le premier jour,
Et le ſecond changent de face.
L'hymen, à ce marché nouveau,
Ne trouve pas longtems ſon compte :
Tandis qu'il garde le Bureau,
Souvent l'Amour ailleurs eſcompte.

Nota. *Ce Divertiſſement, qui n'eſt point dans éditions des Œuvres de le Grand, ſe trouve dans Recueil manuſcrit des Divertiſſemens de la Comé Françoiſe.*

FIN.

LE BALLET
DES
XXIV HEURES,

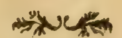
AMBIGU-COMIQUE,

Représenté devant SA MAJESTÉ, à Chantilly, le 5 Novembre 1722;

Par l'Académie Royale de Musique & les Comédiens François & Italiens.

PRÉFACE.

E Ballet a été ordonné, inventé, com-
é, appris & repréſenté en moins de trois
aines ; &, quoique l'exécution dépendît
plus de deux cents perſonnes de différens
ns, elle a été des plus régulieres. Cette
ce d'*Ambigu-Comique* a fort réjoui le Roi
oute ſa Cour ; & c'eſt ſur-tout ce qu'avoit
ommandé à l'Auteur le Prince Magnifique
a donné ce Divertiſſement à SA MAJESTÉ.



ACTEURS

DU PROLOGUE.

MARS,	le S[r] THEVENAR
LA PAIX,	M[le] ANTIER.
MINERVE,	M[lle] MISNIER
UN PLAISIR,	le S[r] TRIBOU.
UN CORYPHÉE,	le S[r] DUN.

TROUPE DE JEUX, ET DE PLAISIR DE DRYADES, DE SYLVAINS ET DE NYMPHES DES EAUX.

LES SIEURS,	MESDEMOISELLES,
MANCIENNE.	ANTIER, *cadette.*
DUCHESNE.	JULIE.
RENIER.	DU COUDRAY.
GRENET.	CATIN.
DESHAYES.	SOURIS, *cadette.*
LE MYRE, *l'aîné.*	MILON.
LE MYRE, *le cadet.*	
CORBIE.	



PROLOGUE.

Théâtre repréſente le lieu le plus agréable de CHANTILLY.

UN CORYPHÉE.

N°. I.

DRYADES & Sylvains, ſortez de vos Forêts;
Nymphes des Eaux, quittez le ſein de l'Onde,
Venez; à ces auguſtes traits
Connoiſſez le Maître du Monde.

a d'un jeune Dieu le port & les attraits.
Que de majeſté! que de graces!
Son regard enchaîne les cœurs:
Doux Plaiſirs, volez, ſur ſes traces;
e ſon nouvel Empire annoncez les douceurs.

TROUPE DE PLAISIRS, DE SYLVAINS, DE DRYADES ET DE NYMPHES DES EAUX.

UN PLAISIR.

Nº. II.

On en goûte déjà les heureuſes prémices ;
La Paix, la douce Paix, y fait regner les Jeux :
De ſon Peuple il eſt les délices ;
Quel regne ſera plus heureux ?

LE CORYPHÉE.

Nº. III.

Fortunés Habitans de ces belles retraites,
Célébrez ce jour glorieux ;
Il honore à jamais ces lieux.
Par vos chants, & ſur vos Muſettes,
Rendez-lui de vos cœurs l'hommage précieux ;
Cet hommage eſt aux Rois ce qu'eſt l'encens aux Dieux.

CHŒUR DE SYLVAINS ET DE DRYADES.

Fortunés Habitans, &c.

MARS.

Nº. IV.

Hé quoi ! ſans m'appeller, on fait ici des Fêtes?
Mars a-t-il pu le ſoupçonner ?
Dans les jeux de LOUIS, ainſi qu'en ſes conquêtes
Je dois ſeul ordonner.

Taiſe:

Taisez-vous, timides musettes,
Vous amollissez mes Concerts;
Éclatez, bruyantes trompettes,
De vos sons remplissez les Airs.

N°. V.

Venez, brillez de tous vos charmes,
›nneurs, Gloire promise aux célebres exploits;
Non, non, ce n'est qu'au bruit des armes
A frapper l'oreille des Rois.

ais que prétend la Paix? Faut-il qu'elle ravisse...

LA PAIX.

N°. VI.

Fille du Ciel, mere de la Justice,
Je la suis aussi des Plaisirs;
: leurs doux chants que l'écho retentisse;
ıelque gloire que Mars aux Héros garantisse,
dois être toujours l'objet de leurs desirs.

Fille du Ciel, mere de la Justice,
Je la suis aussi des Plaisirs.

N°. VII.

Que toujours ces heureux climats,
Des Jeux, des Ris soient les asyles;
Que, toujours à ma voix dociles,
Ils y répandent leurs appas.

MINERVE.

N°. VIII.

Fuyez, Mars, fuyez loin de la tranquile France;
De ce Héros naiſſant reſpectez les États.
Les Vertus, les Talens ont guidé ſon enfance:
Si des voiſins jaloux irritent ſa puiſſance,
Un laurier à la main la Gloire le devance;
Vous ſerez trop heureux de marcher ſur ſes pas.

CHŒUR DE JEUX, DE RIS ET DE PLAISIRS, &c

Fortunés Habitans, &c.

LE CORYPHÉE.

Pour les plaiſirs d'un Roi, dont les vertus aimables
Nous aſſurent des jours heureux,
Pendant le tems qu'il daigne accorder à nos Jeux
HEURES, partagez-vous en momens agréables.

Fin du Prologue.

LE
BALLET
DES
XXIV HEURES.

BALLET.

Ce Ballet est divisé en quatre Parties.

PREMIERE PARTIE, LA NUIT.
SECONDE PARTIE, LA MATINÉE.
TROISIEME PARTIE, L'APRÈS-DINÉ.
QUATRIEME PARTIE, LA SOIRÉE.

Le Prologue est de Monsieur D. L. F.

L'idée du Ballet, les Paroles qui se chantent & les diverses petites Comédies & Scenes détachées qui se représentent par les Comédiens François & Italiens, sont du Sieur LE GRAND, *Comédien du Roi.*

La Musique est de la composition du Sieur AUBERT, *Intendant de la Musique de* S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC.

Les Entrées sont du Sieur BLONDY.

LE BALLET
DES
XXIV HEURES,
AMBIGU-COMIQUE.

Le Théâtre représente la ville de Paris.

PREMIERE PARTIE.

LA NUIT.

La Nuit paroît sur son Char. Minuit sonne ; on entend un carillon de toutes les cloches de Paris.

L'HEURE DE MINUIT. No. I.

AU doux son
De mon carillon,
Lorsque tout sommeille,
L'Amour se réveille
Au doux son
De mon carillon.
Je n'endors que l'Amant barbon ;
Le jeune a la puce à l'oreille,
Au doux son
De mon carillon.

PREMIERE ENTRÉE.

SIX HEURES DE LA NUIT,

Tenant une cloche d'une main & un marteau de l'autre, ſonnent à pluſieurs repriſes.

MESDEMOISELLES

CORAIL,	LE MAIRE,
LA FERRIERE,	DE LASTRE,
DUVAL,	DE REY.

SECONDE ENTRÉE.

DES CHAUVES-SOURIS.

Le petit JAVILLIER,
Mademoiſelle PETIT.

ARLEQUIN vient pour donner une Sérénade à ſa Maitreſſe.



SCENES
DES
COMÉDIES.

ACTEURS.

LA NUIT,	Pantalon.
Monsieur RONDIN, *Marchand*,	Le S[r] la Thorilliere.
Madame RONDIN, *sa Femme*,	M[lle] Du Fresne.
COURTAUT, le S[r] de la Thorilliere, fils,	*Garçons de Boutique.*
DE LAUNE, le S[r] Fontenay,	*Garçons de Boutique.*
ARLEQUIN,	
TRIVELIN.	



SCENES DES COMÉDIES.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *chante & adresse ces paroles à la Nuit.*

DÉESSE des Chauves-souris,
Redoublez vos voiles sombres ;
Par le secours de vos ombres :
La Nuit tous chats sont gris.

(Après qu'il a chanté, il parle.)

C'est ce qui me fait espérer que ma Maitresse me pourra prendre, dans l'obscurité, pour Narcisse, ou pour l'Amour même. Mais voici Trivelin.



SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Hé bien ! m'amenes-tu des Muſiciens pour ma Sérénade ? Leur as-tu dit que je voulois qu'ils me chantaſſent quelque choſe de bouffon ?

TRIVELIN.

Ils ſeront ici dans un moment : mais je t'avertis qu'ils veulent être payés d'avance.

ARLEQUIN.

Ils ſont bien impertinens ! Cela rompt toutes les meſures que j'avois priſes.

TRIVELIN.

Et quelles meſures ?

ARLEQUIN.

De ne leur rien donner.

TRIVELIN.

Et pourquoi ne leur rien donner ?

ARLEQUIN.

Parce que je n'ai rien.

TRIVELIN.

Hé bien ! mon ami, quand on n'a rien, il ne faut pas être amoureux, & encore moins ſe mêler de vouloir donner des Sérénades.

ARLEQUIN.

Mon cher Trivelin, prends pitié de mon amour, & donne-moi un bon conseil pour trouver de l'argent.

TRIVELIN.

Oh! ma foi, conseille-toi toi-même. Adieu.

ARLEQUIN.

Hé! attends un moment, je me vais conseiller. *A part.*) Oui; non: fort bien; fort mal: sçait; nenni.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

ARLEQUIN.

C'est que le Conseil est partagé.

TRIVELIN.

Dépêche-toi donc de conclure.

ARLEQUIN.

M'y voilà.

TRIVELIN.

Hé bien! qu'est-ce que tu as enfin délibéré?

ARLEQUIN.

Je vais te le dire; mais au moins je te prie de garder le secret.

TRIVELIN.

Ne crains rien; & dis-moi seulement ce que ton Conseil a imaginé pour trouver de l'argent.

ARLEQUIN.

De t'en emprunter.

TRIVELIN.

Ton Conſeil eſt fort bon; mais les fonds me manquent.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

TRIVELIN.

Empruntes-en au premier venu.

ARLEQUIN.

Emprunter de l'argent au premier venu, à deux heures après minuit !

TRIVELIN.

Hé ! mais c'eſt le moyen de ne pas être refuſé. J'entrevois une eſpece de Bourgeois qui pourroit faire ton affaire.

ARLEQUIN.

Ne t'éloigne pas; quand il nous verra deux, cela l'engagera à faire les choſes de meilleure grace.



SCENE III.

M. RONDIN *ivre*, ARLEQUIN, TRIVELIN.

M. RONDIN,

Arbleu! je ne connois plus rien à Paris. C'est se moquer que de fermer le Pont-Neuf à l'heure qu'il est; j'ai eu beau faire du bruit à la grille, personne n'a voulu m'ouvrir, & j'ai été obligé de retourner sur mes pas pour prendre le grand tour.

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Bon! il est ivre, voilà bien ton affaire.

M. RONDIN.

Je n'ai jamais tant vu bâtir que l'on fait à présent; il m'a fallu venir jusqu'ici toujours en sautant, & j'ai pensé vingt fois me casser le cou.

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Il a pris apparemment l'ombre des lanternes pour des poutres. Allons, parle-lui donc?

ARLEQUIN, *bas.*

Comment s'y prend-on pour emprunter de l'argent à un homme que l'on ne connoit point?

TRIVELIN, *bas.*

On voit bien que tu n'es pas un Cadet de la Garonne. Il faut lui parler honnêtement.

ARLEQUIN, *bas.*

Bien honnêtement ?

TRIVELIN, *bas.*

Oui.

ARLEQUIN, *donnant un coup de ſa batte ſur l'épaule de Rondin.*

Qui va là ?

M. RONDIN.

Chriſtophe Rondin, Marchand Drapier de la rue ſaint Honoré, à l'enſeigne de la Prudence.

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur Rondin, je ſuis votre ſerviteur.

M. RONDIN.

Ah ! ah ! eſt-ce toi, Courtaut ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur.

M. RONDIN.

Où eſt de Laune ?

TRIVELIN.

Me voici, Monſieur. (*bas à Arlequin.*) Courtaut ! de Laune ! il nous prend pour ſes garçons de boutique apparemment.

M. RONDIN.

Pourquoi n'avez-vous point de lumiere, vous autres ?

TRIVELIN.

Monſieur, elle s'eſt uſée en vous attendant.

M. RONDIN.

Ma femme eſt-elle couchée ?

ARLEQUIN.

Oh ! il y a long-tems.

M. RONDIN.

Qu'on me donne une ſiege.

TRIVELIN.

Allons, Courtaut, un ſiege à Monſieur.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Un ſiege dans la rue ?

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Ne vois-tu pas, ſot que tu es, qu'il croit être
ns ſa chambre ? Profitons de l'occaſion.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Oui ; mais où lui trouver un ſiege ?

TRIVELIN.

J'en vais ſervir.

(*Trivelin ſe met à terre.*)

ARLEQUIN.

Allons, Monſieur, aſſeyez-vous.

(*Il l'aſſied ſur le dos de Trivelin.*)

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Morbleu ! il peſe comme tous les diables.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Laiſſe-moi faire, je vais bien-tôt le rendre plus
ger.

M. RONDIN, *assis sur Trivelin.*

Parbleu ! mes amis, c'est un grand plaisir de boire, quand on ne s'en sent pas.

TRIVELIN.

Oui ; & je crois que vous ne vous souvenez pas seulement d'avoir bu.

M. RONDIN.

Qu'on me donne mon bonnet de nuit.

ARLEQUIN, *lui ôte son chapeau & sa perruque & lui met son petit chapeau sur la tête.*

Le voilà.

M. RONDIN, *en étendant sa main, rencontre le visage de Trivelin.*

Qu'est-ce que tu fais donc-là sous ma chaise ?

TRIVELIN.

Je cherche votre pot-de-chambre.

M. RONDIN.

Je n'en ai que faire. Allons, qu'on me deshabille promptement, que je me couche.

ARLEQUIN, *lui fouillant dans sa poche.*

Cela sera bien-tôt fait.

(*Arlequin lui ôte son manteau, & le met à terre ; il lui ôte son habit, & le met sur son corps, ayant quitté le sien.*)

M. RONDIN.

Que fais-tu donc là ?

ARLEQUIN.

Je vuide vos poches, Monsieur, suivant la libération de mon Conseil.

M. RONDIN.

Prends garde à ma montre.

ARLEQUIN, *mettant la montre dans sa poche.*

Elle est en sureté.

M. RONDIN *se leve.*

Qu'on me donne ma robe-de chambre.

ARLEQUIN, *lui mettant son habit d'Arlequin.*

La voilà, Monsieur.

M. RONDIN.

Hé! que diable, elle est bien courte! c'est le nteau de lit de Madame Rondin. Allons, qu'on couche maintenant.

TRIVELIN.

Mais il faut du moins vous déshabiller.

M. RONDIN.

Non, non, je veux me lever demain, du matin; n'aime pas à garder le lit, moi.

TRIVELIN.

Tout comme il vous plaira; vous n'avez qu'à is coucher.

rlequin & Trivelin le couchent au milieu de la rue.)

M. RONDIN, *couché.*

Qui diable a fait mon lit aujourd'hui? il est bien

ARLEQUIN.

Le matelas a pourtant été bien battu.

TRIVELIN.

Ce qu'il y a de bon, c'eſt que les puces ne vous incommoderont pas.

M. RONDIN.

Il me ſemble que je ſens bien du vent.

ARLEQUIN.

On va vous tirer les rideaux.

(Contrefaiſant le bruit que font les rideaux.)

Cric, cric, cric.

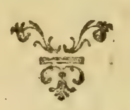
TRIVELIN, *de l'autre côté.*

Cric, cric, cric. Ho çà, Monſieur, vous voil bien couché ; nous vous ſouhaitons une bonne nui

(Trivelin met le manteau de Monſieur Rondin ſur ſes épaules, & l'emporre.)

ARLEQUIN, *bas.*

Allons trouver nos Muſiciens : nous avons mai tenant de quoi payer la Sérénade.



SCENE IV.

M. RONDIN *seul.*

U'ON ne manque pas de m'éveiller à cinq
es.

SCENE V.

RONDIN *couché*, Madame RONDIN,
COURTAUT, DE LAUNE.

Madame RONDIN.

y a long-tems qu'il me semble entendre la
de mon mari, me serois-je trompée? Qu'en
-vous, de Laune?

DE LAUNE.

crois l'avoir entendue aussi. J'ai envie d'aller
evant de lui.

Madame RONDIN.

crois que vous ne ferez pas mal.

DE LAUNE, *tombant par-dessu M. Rondin.*

Ouf! Que diantre ai-je là rencontré?

Madame RONDIN.

Que vois-je? c'eſt mon mari lui-même.

M. RONDIN.

Allons, Madame Rondin, venez vous couch

Madame RONDIN.

Je ne me trompe point. Hé! d'où venez dans un tel équipage? Venez-vous de courir le rême-prenant? Qu'avez-vous fait de vos habi

M. RONDIN.

Demandez à Courtaut & à de Laune; ce eux qui m'ont déshabillé.

DE LAUNE.

Vous vous moquez, Monſieur; nous ne avons point vu depuis hier matin.

Madame RONDIN.

Ah! mon mari eſt volé.

M. RONDIN.

Moi volé! je me ſuis couché de trop bonne h pour cela.

Madame RONDIN.

Miſéricorde! il eſt ivre mort; à peine pe parler.

M. RONDIN.

i ivre! vous en avez menti, Madame Ron- c'eſt une pituite qui m'eſt tombée dans la .

Madame RONDIN.

! malheureuſe que je ſuis! Relevons-le au plus mes enfans, & le mettons dans ſon lit. Il pprendra demain la mauvaiſe rencontre qu'il aire.

SCENE VI.

LEQUIN, TRIVELIN,
les Acteurs de la Scene précédente,

DE LAUNE.

H! Madame, voilà des drôles qui paſſent, nt, je crois, les habits de Monſieur ſur le

Madame RONDIN.

tôt courez après. Au voleur, au voleur; au au guet.

DE LAUNE.

! frippons, nous vous tenons.

TRIVELIN.

Prenez garde à ce que vous faites, Meſſieu
nous ne ſommes pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Nous ne ſommes que des gens à bonnes f
tunes, qui venons donner une Sérénade.

Madame RONDIN.

Mais vous avez cependant l'habit de mon m
& ſon manteau.

ARLEQUIN.

Paix, taiſez-vous, c'eſt pour n'être pas reconn

DE LAUNE.

Oh! parbleu, Meſſieurs, vous les rendrez.

ARLEQUIN, TRIVELIN, Mad
RONDIN & *ſes* GARÇONS
tous enſemble.

Au guet, au guet; au voleur, au voleur.



SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LA NUIT.

LA NUIT, *sur son Char.*

QUel diable de charivari est-ce que tout ceci ? i sont les insolens qui osent ainsi troubler le repos ne si belle nuit ?

TRIVELIN.

Ah ! Madame la Nuit ! vous êtes la Déesse des rrons ! prêtez-nous votre secours.

LA NUIT.

Si je descends là-bas, je t'apprendrai...

(Elle dégringole de son Char.)

ARLEQUIN.

Parbleu ! Madame la Nuit a pensé se casser le u.

LA NUIT.

Que le diable vous emporte ! vous m'avez réillée en sursaut. Voilà mes chevaux partis ; il idra que je m'en retourne à pied, comme une inguette qui vient de souper en ville.

ARLEQUIN.

:tendez, Madame, je vais vous reconduire.

TOUS ENSEMBLE.

Au guet, au guet; au voleur, au voleur.

(*Arlequin se débarrasse de leurs mains, & l* *chasse tous à coups de batte.*)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

BON: nous en voilà défaits. Commençons no Sérénade.



TROISIEME ENTRÉE.

'OLICHINELLE, Le Sieur DUMOULIN *second.*
·RLEQUIN, Le Sieur DUMOULIN *trois.*

TRIO.

RLEQUIN, Le Sieur MANCIENNE.
OLICHINELLE, Le Sieur TRIBOU.
CARAMOUCHE, Le Sieur DUN.

TRIOMPHEZ, charmante Brune;
Vos yeux friands
Sont plus plus brillans,
Que la Nuit ſans clair de Lune.

SCARAMOUCHE.

A la Déeſſe des hiboux
On ne voudra plus rendre hommage;
Et les plus amoureux matoux,
Dans leur tendre langage,
Ne diront qu'à vous
Miaous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Miaous, miaous, miaous.

QUATRIEME ENTRÉE.

Des Oublieux, qui se retiroient, rencontrent des Crieurs d'eau-de-vie. Après s'être fait des présens réciproques de leurs marchandises, ils se réjouissent de leur rencontre. Pendant qu'ils dansent, un Suisse mange leurs oublies & boit leur eau-de-vie : ils s'en apperçoivent & courent reprendre leurs corbillons & leurs paniers, & sont chassés par le Suisse.

OUBLIEUX.

Les Sieurs JAVILLIERS ET MELION.

VENDEURS D'EAU-DE-VIE.

Les Sieurs DUVAL ET MALTERE.

CINQUIEME ENTRÉE.

LE SUISSE ivre avant le jour, qui finit la premiere Partie.

UN SUISSE.

Le Sieur ANTHONY.



SECONDE PARTIE.

LA MATINÉE.

L'AURORE *paroît ſur ſon Char.*

Mademoiſelle DUPRÉ.

LA Nuit a fait place à l'Aurore.
Le Soleil qui me ſuit, vient embellir ces lieux;
A ſon divin aſpect mille fleurs vont éclore,
Que tout l'Univers adore
Le plus puiſſant des Dieux.



PREMIERE ENTRÉE,

D'ARTISANS & Gens de toutes ſortes de Métiers, qui s'aſſemblent pour travailler dès le point du jour.

CHŒUR D'ARTISANS *qui chantent en travaillant.*

BRAVES Guerriers,
Travaillez pour la gloire:
Nous n'envions point vos lauriers:
Dans nos métiers
Nous ne travaillons que pour boire.

ARTISANS.

Les Sieurs MANCIENNE, DUCHESNE, RENIER, TRIBOU, GRENET, DESHAYES, DUN, LEMIRE *l'aîné*, LEMIRE *cadet*, CORBIE.

FEMMES D'ARTISANS.

Meſdemoiſelles MINIER, ANTIER *cadette* JULIE, DUCOUDRAI, CATIN, SOURIS *cadette*, MILON.

SECONDE ENTRÉE,

DE MARÉCHAUX.

Le Sieur DUMOULIN *quatrieme*, ſeul.

Les Sieurs BLONDI ET MARCEL.

TROISIEME ENTRÉE,

DEUX SAVETIERS,

Les Sieurs DUVAL ET MALTERE.

DEUX SAVETIERES,

Meſdemoiſelles LA FERRIERE ET DELASTRE.

ENFANS DE SAVETIERS,

Le petit JAVILIER ET Mademoiſelle PETIT.

QUATRIEME ENTRÉE,

UN MARINIER,

Le Sieur LAVAL.

UNE MARINIERE.

Mademoiſelle CORAIL.

CINQUIEME ENTRÉE.

UN BOULANGER.
Le Sieur MILON.

UNE BOULANGERE.
Mademoiselle REY.

UN SAVETIER chante en travaillant dans sa Boutique, & fait siffler sa Linotte.

LE SAVETIER.
Le Sieur MANCIENNE.

SI-tôt que le coq chante,
Je chante aussi.
Du tems passé je n'ai point de souci,
De l'avenir point d'épouvante:
Le seul présent me contente,
J'en jouis.
Quand le chagrin me tourmente,
Je le fuis;
Quand le plaisir se présente,
Je le suis.



SIXIEME ENTRÉE.

TOUS LES ARTISANS ENSEMBLE.

LE POINT DU JOUR,

Mademoiselle ANTIER.

ASTRE naiſſant, brillez, commencez votre cours,
Embraſez tous les cœurs de vos feux adorables ;
Brillez, puiſſiez-vous toujours
Répandre en ces climats vos rayons favorables.
Brillez, puiſſiez-vous toujours
Nous donner de beaux jours.



LE LEVER
DU SOLEIL.

SEPTIEME ENTRÉE,
DES HEURES DU JOUR.



L'HEURE
DE
L'AUDIENCE,
SCENES COMIQUES.



ACTEURS.

LE JUGE, Le Sieur de la Thorilliere.

LES CONSEILLERS, les Sieurs le Grand, Dangeville, la Thorilliere *le fils*, Pantalon, le Docteur, Scapin, Mario, Paquetti.

L'ACCUSÉ, Arlequin.

UN EXEMPT, Le Sieur Fontenay.

AMBOISE, *Berger sorcier, ami d'*ARLEQUIN, Le Sieur Moligni.

TRIVELIN.

L'HEURE DE L'AUDIENCE, SCENES COMIQUES.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, AMBOISE.

TRIVELIN.

COMME le tems coule! Il eſt déja dix heures
u Soleil, c'eſt juſtement l'heure de l'Audience; &
'on va, comme je te l'ai dit, juger inceſſamment
Arlequin, ton ancien camarade, que le Guet a
urrêté cette nuit.

AMBOISE.

La Juſtice eſt bien preſſée: Et quel crime a-t-il
lonc commis?

TRIVELIN.

Hélas! ce n'eſt qu'une bagatelle. Il a trouvé cette
nuit une bourſe & une montre dans la poche d'un

E vj

Marchand ; & il a levé un manteau & un habit ſur le corps dudit Marchand, au lieu de le lever dans ſa boutique.

AMBOISE.

Voilà une belle affaire ! ce n'eſt tout au plus qu'une mépriſe.

TRIVELIN.

Cependant on parle de le pendre pour cela.

AMBOISE.

Voilà un plaiſant crime !

TRIVELIN.

Encore ne l'a-t'il commis qu'à demi ; j'étois de moitié, mais j'ai eu l'adreſſe de me ſauver.

AMBOISE.

A quelque prix que ce ſoit, j'eſpere tirer Arlequin de ce mauvais pas.

TRIVELIN.

Ah ! mon cher Amboiſe, je ſais que rien ne t'eſt impoſſible, & que tu es le plus fameux Enchanteur & le plus redoutable Sorcier de tous les Bergers d'alentour. Mais il faut te hâter ; car les Juges s'aſſemblent ici dans le moment.

AMBOISE.

Hé ! qui ſont ces Juges ?

TRIVELIN.

Oh ! les plus ſérieux, les plus ſéveres & les plus rébarbatifs dont on ait encore entendu parler.

AMBOISE.

Laiſſe-moi faire, je les rendrai bientôt gogue-

ils. Je vais commencer par enchanter la Salle d'Audience.

TRIVELIN.

Et que produira cet enchantement?

AMBOISE.

Personne n'y pourra demeurer, qu'il ne lui prenne momens en momens des demangeaiſons de anter.

TRIVELIN.

Cela ſera aſſez nouveau, d'entendre juger un ocès criminel en muſique.

AMBOISE.

Ce n'eſt pas tout. Quand la Sentence ſera prononcée, je viendrai avec ma muſette enchantée, i fait plus de bruit que trente inſtrumens à la s, & qui produira ſur eux un effet aſſez bouffon. eſt vrai que ceux qui auront la tête plus forte que autres céderont plus tard aux charmes de ma uſette; mais, ils auront beau faire, aucun n'y ourra réſiſter.

TRIVELIN.

Je les entends; jette promptement ton ſort.

AMBOISE, *après avoir fait quelques tours de ſa baguette.*

Voilà qui eſt fait. Éloignons-nous un moment, & tâchons d'avertir Arlequin qu'il ne s'inquiete de rien.

SCENE II.

LE JUGE, CINQ CONSEILLERS parlans, trois autres CONSEILLERS.

(Ils entrent & prennent leurs places.)

LE JUGE.

MESSIEURS, nous avons ici une affaire très délicate à juger, & qui ne demandoit pas moins que des Juges vénérables comme nous. On vous a suffisamment rapporté l'affaire ; & , si vous le souhaitez, tout de nouveau on vous la rapportera.

UN CONSEILLER *chante.*

Tout comme il vous plaira ,
Larira ,
Tout comme il vous plaira.

LE JUGE.

Est-ce que vous extravaguez ?

II. CONSEILLER *chante.*

Allons gai , d'un air gai :
Allons gai , d'un air gai.

LE JUGE.

Que veut dire ceci ?

III. CONSEILLER *chante.*

la façon de Barbari, mon ami.

LE JUGE.

ela eſt nouveau.

IV. CONSEILLER *chante.*

Oh, oh, oh, tourlouribo.
Oh, oh, oh, tourlouribo.

LE JUGE.

ela ne s'eſt jamais vu.

V. CONSEILLER *chante.*

anturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

LE JUGE.

h! aſſurément, vous vous êtes tous enivrés à la ette. Comment! eſt-ce que c'eſt ici le procès de E, I, O, U? Qu'on faſſe entrer l'Accuſé; -là n'aura pas envie de dire des chanſons.



SCENE III.

LES JUGES *assemblés*, ARLEQUIN

ARLEQUIN *entre en chantant.*

ALLONS, allons, allons à la Guinguette, allons

LE JUGE.

Ah! ah! en voici bien d'un autre! Quoi! malheureux, tu chantes; & tu seras peut-être pendu dans un quart d'heure!

ARLEQUIN.

Quand je serai pendu, je ne chanterai plus.

LE JUGE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Mais, Messieurs, qui êtes-vous donc?

LE JUGE.

Nous sommes tes Juges.

ARLEQUIN.

Ma foi! je vous ai cru des Comédiens.

LE JUGE.

Comment! insolent, prendre des Juges vénérables comme nous pour des Comédiens?

ARLEQUIN.

vous demande pardon, Monſeigneur; je
is vous avoir vu jouer à la Comédie le rôle de
cat Patelin.

LE JUGE.

mment! tu continues tes bouffonneries!

ARLEQUIN.

! bouffon vous-même; je crois que nous n'a-
rien à nous reprocher.

LE JUGE.

te trouve plaiſant.

ARLEQUIN.

bleu! dans votre genre vous êtes auſſi plaiſant
ıoi.

LE JUGE.

ons au fait. Réponds. N'as-tu pas volé cette
a montre, la bourſe, le manteau, & l'habit
Marchand?

ARLEQUIN.

! Monſeigneur, ce Marchand-là eſt un ivrogne;
les a donnés, & je les ai rendus de même
gens.

LE JUGE.

les a rendus, parce que le Guet te les a repris.

ARLEQUIN.

bien! il faut donc faire pendre le Guet.

LE JUGE.

Allons, Meſſieurs, aux opinions.

CHOEUR DES CONSEILLERS

Nos avis ſe trouvent d'accord,
Et chacun de nous opine à la mort.

LE JUGE.

Que le diable vous emporte avec votre chie de muſique ! vous me ferez à la fin perdre ma vité : mais ſilence, je vais prononcer. (*Il tou il crache, & fait un prélude pour chanter.*) He hem, hem, que veut dire ceci ? je me ſens diſpoſitions à chanter .... Réſiſtons à ce chan » Sentence de mort en faveur de .... mais, ma je n'y peux plus tenir, le chant me gagne, & je c que je ſerai contraint de prononcer la Sentenc bémol. Tâchons cependant de ne pas donner c ce ridicule.

(*En prononçant la Sentence, de tems-en-tems, prend des envies de chanter, auxquelles il réſiſte juſq dernier vers qu'il eſt contraint de dire en muſique.*)

SENTENCE.

» Pour réparation des faits
» Mentionnés dans le Procès,

» Notre Tribunal favorable,
» Voulant faire grace au coupable,
» L'a condamné, tout d'une voix....
» D'être pendu pour la premiere fois.

ARLEQUIN.

ſi j'y retourne, vous m'enverrez aux Galeres.

LE JUGE.

t à toi à être plus ſage à l'avenir.

SCENE IV.

EXEMPT, LES JUGES, MBOISE, ARLEQUIN.

UN EXEMPT.

H ! Meſſieurs, nous vous amenons ici un r qui ſe vante d'avoir jetté le ſort qui vous a ait chanter.

LE JUGE.

! quelle inſolence ! il faut qu'il ſoit auſſi .

I. CONSEILLER.

ſt mon avis.

II. CONSEILLER.

ſt auſſi le mien.

III. CONSEILLER.

J'opine du bonnet.

ARLEQUIN, *sur la Sellette, à Ambo*

Ah ! mon cher ami, que je vous ai d'obligati de vouloir bien me tenir compagnie ! Je se mort de chagrin d'avoir été pendu tout seul.

AMBOISE, *bas à Arlequin.*

Ne te mets pas en peine, nous ne le seron l'un ni l'autre, & je vais leur servir un plat de r métier.

LE JUGE.

Allons, que l'on prépare tout pour leur plice.

AMBOISE.

Hé ! Messieurs, doucement ; accordez-moi moins, avant de mourir, la consolation de j encore une fois de ma chere Musette.

LE JUGE.

On te l'accorde.

AMBOISE, *à Arlequin.*

Ah ! voilà ce que je souhaitois. Laisse-moi fa je vais bien les réjouir.

(*Il joue de sa Musette un air lugubre.*)

ARLEQUIN.

Hé que diable ! tu disois que tu les allois réjo & ta Musette les endort comme la plus belle cau

AMBOISE.

nne-toi patience.

ntinue de jouer de ſa Muſette, & joue un air plus gai. Deux Conſeillers ſe levent, & ſe mettent à danſer, enſuite deux autres, à la fin tous enſemble, juſqu'au Juge, qui ne peut réſiſter au charme de la Muſette, qui va toujours par gradation. Ils ſe prennent tous par les mains, & danſent en rond; Arlequin, au milieu, danſe auſſi, & à la fin les chaſſe tous avec ſa batte. Ce qui finit la ſeconde Partie.)



TROISIEME PART[IE]

L'APRÈS-DINÉ.

L'HEURE DE MIDI,

Mademoiſelle JULIE.

AMANS contens,
Soyez conſtans ;
Ne changez jamais de demeure
Êtes-vous bien : tenez-vous-y ;
Et n'allez point chercher midi
A quatorze heures.



PREMIERE ENTRÉE.

CUISINIERS ET DE PATISSIERS.

LES SIEURS

'ILLIER, DUVAL,
HAYES, MALTERE,
RET, LAMOTHE.

LA BONNE CHERE,

Le Sieur THEVENART.

QUAND midi ſonne,
es Gaſcons ne ſont pas au lit:
Son carillon leur donne
De l'appétit.
A l'odeur de la cuiſine,
s vont piquer les bons repas;
Et leur deviſe n'eſt pas:
Qui dort, dine.

L'HEURE DU JEU.

Mademoiſelle MISNIER.

Autour d'une table ronde
Je raſſemble ſans choix

Le Prince & le Bourgeois ;
Quand l'un me rit, l'autre me gronde :
On ne peut pas, tout-à-la fois,
Contenter tout le monde.

L'HEURE DE LA COMÉDI

Les Comédiens François représentent une pe Comédie, qui a pour titre : LES PANIERS, *d l'action commence à cinq heures.*



LE

ES PANIERS,

COMÉDIE.

ACTEURS.

MADAME DE PRÉFANÉ, Mlle Dubreuil.

ISABELLE, *sa niece*, Mlle Dangeville.

VALERE, *Amant d'Isabelle*, Le Sr Dufresne.

SOTTINOT, *amoureux d'Isabelle*, Le Sr Dangeville

DORINETTE, *filleule de Madame de Prefané*, Mlle le Grand

MERLIN, *Valet de Valere*, Le Sr de Moligny

GUILLAUME, *Portier de Madame de Préfané*, Le Sr le Grand

PIQUEROSSE, *Cocher de Madame de Préfané*, Le Sr de Fontenay

Mesdames { VERTUGADIN, Mlle Dufresn
FRICFRAC, Mlle la Mott

Marchandes de Paniers

FRISEMOUCHE, } *Laquais de Madan*
LA FAMINE, } *de Préfané.*



LES PANIERS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, MERLIN.

VALERE.

ENFIN nous voilà donc dans la maiſon où tient l'aimable Iſabelle renfermée. Que veut ceci ? nous ne trouvons perſonne à qui pouvoir ler.

MERLIN.

l eſt pourtant déja cinq heures, & c'eſt aujour ui jour de Concert.

VALERE.

e ne vois aucuns préparatifs pour cela.

MERLIN.

Bon ! des préparatifs ! Savez-vous de quoi ſont compoſés les Concerts qui ſe donnent ici toutes les ſemaines ? D'un violon ou d'une flûte, avec une baſſe de viole, & une voix ou deux ; on n'y chante le plus ſouvent que des Vaudevilles : Madame de Préſané a pourtant la folie d'y inviter des perſonnes du premier rang.

VALERE.

Je lui paſſerois toutes ſes extravagances, ſi elle ne traitoit pas ſa niece ſi cruellement.

MERLIN.

Elle a ſes raiſons ; elle voudroit la contraindre, par ſes mauvais traitemens, à retourner pour toujours dans ſon Couvent, afin de jouir des grands biens dont elle doit lui rendre compte.

VALERE.

Je veux, à quelque prix que ce ſoit, tirer Iſabelle des mains de cette vieille folle.

MERLIN.

Il n'eſt qu'un moyen ; c'eſt de feindre de l'aimer comme nous l'avons concerté.

VALERE.

Mais cette femme, quelque ridicule qu'on me la peigne, pourra-t-elle jamais s'imaginer qu'un homme de mon âge puiſſe être ſi éperdument amoureux d'elle ? Oh ! je n'aurai jamais le front de lui vanter ſa beauté. Je louerai, ſi l'on veut, ſon eſprit, ſes belles manieres, ſa magnificence.....

MERLIN.

Sa magnificence! oh! parbleu, c'eſt pour le coup qu'elle pourroit s'apperçevoir que vous vous moquez d'elle. Vous n'avez donc jamais vu l'Equipage de Madame de Préſané ?

VALERE.

Non.

MERLIN.

Oh ! il faut vous en faire le détail. Son Carroſſe eſt une eſpece de brouette, & ſon Cocher eſt un vrai Fiacre ; elle a deux galopins pour Laquais, qui ne font pas trente ans à eux deux ; mais, en revanche, ſes deux chevaux en font bien ſoixante.

VALERE.

Fort bien !

MERLIN.

Un ſoir, il lui arriva une plaiſante aventure. Ses galopins lui avoient donné ſon congé ; &, étant obligée de rendre une viſite, & ne pouvant trouver de domeſtiques, elle habilla, en leur place, deux bottes de foin qu'elle fit lier derriere ſon Carroſſe.

VALERE.

Quel conte !

MERLIN.

Ce n'eſt point un conte, c'eſt la vérité ; & l'on ne ſe ſeroit jamais apperçu de la ſupercherie, ſi elle n'avoit ſur le champ intenté un procès à un Charretier, dont les chevaux avoient mangé un de ſes Laquais.

VALERE.

Et n'a-t-elle point de femme auprès d'elle ?

MERLIN.

Elle n'a que sa filleule, âgée de douze ou treiz ans, qui lui sert de femme-de-chambre, parc qu'aucune fille raisonnable ne veut entrer à son se vice ; elle change presque tous les jours de dome tiques, & ne les habille que tous les trois ans.

VALERE.

Je ne lui croyois point tout ce ridicule.

MERLIN.

Elle en a plus qu'on ne sauroit se l'imagine elle ne parle jamais d'elle-même qu'en se faisant révérence, & veut que ses gens ne lui parlent qu la troisieme personne ; chaque fois qu'ils y mai quent, ils sont à l'amende d'une certaine somm ainsi, plus on reste à son service, & plus on l redoit en la quittant.

VALERE.

Voilà une belle maniere de payer des gages ! Ma j'entends du bruit, & quelqu'un vient à nous.

SCENE II.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

MERLIN.

C'Est cette petite fille dont je vous parlois, la lleule de Madame de Préfané.

DORINETTE.

)emandez-vous ici quelqu'un, Meſſieurs?

VALERE.

Ma belle enfant, nous venons pour voir Madame e Préfané.

DORINETTE.

Elle n'eſt pas au logis, Meſſieurs. Eſt-ce quel-ue choſe qu'on lui puiſſe dire? J'ai l'honneur d'être ι femme-de-chambre.

MERLIN.

Monſieur n'a qu'une bagatelle à lui déclarer.

DORINETTE.

Et quoi encore?

MERLIN

Qu'il eſt paſſionnément amoureux d'elle.

DORINETTE *rit.*

Ah, ah, ah.

VALERE.

Vous riez! Eſt-ce que cela n'eſt pas poſſible?

DORINETTE.

Non. Madame pourroit aiſément ſe le perſuader,

car elle s'imagine qu'on ne ſauroit la voir ſan. l'aimer : mais, pour moi, je n'en crois rien.

MERLIN.

Et Pourquoi ?

DORINETTE.

Parce qu'elle n'eſt pas aimable. Allons, allons avouez moi la dette : je ſuis bonne Princeſſe ; il y quelqu'autre choſe qui vous amene ici.

VALERE, *bas à Merlin.*

Merlin, lui avouerons-nous ?

MERLIN, *bas.*

Pourquoi non, puiſqu'elle eſt ſi bonne Princeſſe?

DORINETTE.

Hé bien ! qu'eſt-ce ? vous ne dites plus rien ; quoi rêvez-vous ?

VALERE.

Je ſonge qu'il n'y a que dix louis dans ma bourſe & que je voudrois qu'il y en eût davantage.

DORINETTE.

On pourra vous faire crédit du reſte.

MERLIN.

La petite fripponne entend à demi-mot.

VALERE.

Si vous vouliez bien l'accepter ?

DORINETTE.

Oui-dà : j'ai toujours entendu dire qu'il ne falloi jamais refuſer ſon étrenne. Mais je me ferois conſ cience de recevoir votre argent pour vous ſervir au

près de Madame de Préfané ; & je vous le rends, si
ce n'eft pas fa niece Ifabelle à qui vous en voulez.

VALERE.

C'eft elle-même que j'adore.

DORINETTE.

Et vous connoît-elle ?

VALERE.

Je ne fais fi elle me reconnoîtroit ; elle ne m'a
vu qu'une feule fois avec ma fœur.

DORINETTE.

Quoi ! feriez-vous ce Valere dont elle m'a fi fouvent parlé, le frere de fa bonne amie ?

VALERE.

C'eft moi-même.

DORINETTE.

Vous arrivez bien à propos ; car, un jour plus
tard, un autre Amant vous en privoit pour toujours.

VALERE.

Un autre Amant ?

DORINETTE.

Oui, un Benêt d'Avocat, qui, depuis huit jours,
lui fait des fignes de fa fenêtre ; il avoit réfolu de
l'enlever aujourd'hui.

MERLIN.

De l'enlever ? la pefte !

VALERE.

Et l'aime-t-elle ?

DORINETTE.

Pas trop ; cependant elle auroit consenti à tout, pour se tirer de l'esclavage où elle est. Mais j'entends quelqu'un ; c'est justement lui, cachez-vous, qu'il ne vous voye : je l'aurai bien-tôt renvoyé.

SCENE III.

DORINETTE, *seule.*

MAIS, avant que de le congédier, tâchons d'en tirer quelques plumes.

SCENE IV.

SOTTINOT, DORINETTE.

DORINETTE.

AH ! c'est vous, Monsieur Sottinot ; que venez vous donc faire ici à présent ? Madame va rentrer, je vous en avertis ; &, si elle vous trouvoit dans sa maison seul avec moi, je serois perdue.

SOTTINOT.

Je n'ai qu'un mot à te dire, ma chere Dorinette.

j'ai trouvé la meilleure invention du monde pour enlever Iſabelle.

DORINETTE.

Et comment?

SOTTINOT.

Madame Vertugadin, ſa marchande de Paniers, ſe charge de cette affaire; je l'ai gagnée à force d'argent.

DORINETTE.

Et comment prétend-t-elle faire?

SOTTINOT.

Ne t'en mets pas en peine; ſonge ſeulement à avertir Iſabelle.

DORINETTE.

C'eſt ce que j'ai bien de la peine à vous promettre.

SOTTINOT.

Pourquoi?

DORINETTE.

C'eſt que je ſuis payée pour ſervir un autre que vous.

SOTTINOT.

Mais tu ſais que je t'ai payé le premier, & que tu me dois....

DORINETTE.

Oh! ce que je vous dois eſt une vieille dette, cela s'oublie aiſément; je viens de toucher de l'argent frais.

SOTTINOT.

Oh ! parbleu, je n'en ferai pas la dupe; en voilà encore du plus frais.

DORINETTE.

Voilà ce qui s'appelle entendre ses intérêts.

SOTTINOT.

Oh dame ! je ne suis pas un niais.

DORINETTE.

La peste !

SOTTINOT.

Et, dis-moi, mon Rival est-il plus beau que moi, plus gracieux ?

DORINETTE.

Ah ! que nenni. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, ou environ.

SOTTINOT.

Quelque jeune sot sans expérience? Je m'imagine cela.

DORINETTE.

Oui, & même fort timide.

SOTTINOT.

Fi ! cela ne vaut rien. Je suis entreprenant, moi. A-t-il de l'esprit ?

DORINETTE.

Je ne sais pas; il parle fort peu.

SOTTINOT.

Ah ! pour moi, je parle toujours; &, quand je devrois dire une sottise, je ne saurois me taire auprès des femmes; je les éblouis de mon caquet

DORINETTE.

C'est l'entendre.

SOTTINOT.

Oh! pour cela, je compte fort sur mon esprit; il
vient de tems en tems de petits dictons les plus
s du monde.

DORINETTE.

Je ne m'étois pas encore apperçue de cela.

SOTTINOT

C'est que tu-es encore trop jeune pour t'y con-
tre; mais ordinairement je ne dis pas un mot,
ceux à qui je parle ne me rient au nez.

DORINETTE.

Vous réjouirez donc bien Isabelle?

SOTTINOT.

Je l'espere. Mais je vais trouver Madame Ver-
adin, qui m'attend. Adieu; tu auras bientôt de
nouvelles.



SCENE V.

VALERE, MERLIN, DORINETT

VALERE.

Nous avons tout entendu. Quel peut être deſſein ?

DORINETTE.

Je ne ſais.

MERLIN.

Je penſe le deviner ; & je le préviendrai ſur parole. Nous avons auſſi une Marchande de niers dans notre manche, Madame Fricfrac vais lui donner les ordres néceſſaires pour ce qu projette.

DORINETTE.

Mais ne quittez pas toujours votre premiere ic & revenez ici, quand ma Maîtreſſe ſera de retc faites-en bien le paſſionné ; j'avertirai Iſabelle prendre pour elle toutes les proteſtations d'am que vous ferez à ſa tante.

MERLIN.

Laiſſe-nous faire, je ſeconderai Monſieur. M je vais auparavant trouver Madame Fricfrac.

SCÊNE VI.

DORINETTE, *seule.*

IL me paroît que c'eſt un aſſez bon métier que ...ui d'intrigante ; je ne m'étonne pas ſi tant d'hon... ...es gens s'en mêlent.

SCENE VII.

...ORINETTE, GUILLAUME.

DORINETTE, *à part.*

MAIS voici le valet du Fermier de notre ...re de Préſané, que Madame a fait venir pour ...der ſa maiſon. (*Haut.*) Ah ! c'eſt vous ...illaume.

GUILLAUME.

...ui. Madame m'a mandé de venir à Paris, pour ... mettre à la porte, & je viens ſavoir pourquoi ... me chaſſe.

DORINETTE.

...h ! que vous êtes ſot, Maître Guillaume ! Quand

Madame parle de vous mettre à la porte, c'e qu'elle veut vous faire ſon Portier.

GUILLAUME.

Ah! bon pour cela.

DORINETTE.

Auras-tu bien aſſez d'eſprit pour être Portier?

GUILLAUME.

Aſſez d'eſprit pour être Portier? morgué! j'en ſeulement plus qu'il n'en faut pour être Suiſſe.

DORINETTE.

Mais il y a bien autre choſe; c'eſt qu'avec M dame, depuis un tems, il faut parler un langa poli, auquel tu auras peut-être bien de la peine t'accoutumer.

GUILLAUME.

Comment! eſt-ce qu'elle a changé de langue, qu'elle ne parle pas toujours comme à l'ordinair

DORINETTE.

Ah! que nenni.

GUILLAUME.

Morgué! les femmes de Paris ſont bien cha geantes; il y avoit trois ans que je n'y étois ven & je n'y ai quaſiment rien reconnu; je ne parle p des viſages, car ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on change comme on veut; mais, morgué! celles q étoient blondes, ſont devenues brunes; celles q avoient de grands cheveux, n'ont plus que des têt de barbet; celles qui avoient des clochers ſur leu

és, font racourcies d'un pied & demi ; & celles
étoient menues comme des fuseaux, sont à pré-
é groffes comme des tours.

DORINETTE.

Que veux-tu ? il faut fuivre la mode.

GUILLAUME.

Qu'eft-ce que c'eft encore que ces petits coquelu-
ns de toutes les couleurs, qu'elles mettent fur
s têtes & qui font paroître les jeunes vieilles ?

DORINETTE.

Ce font des bagnolets.

GUILLAUME.

Cela eft drôle. Mais revenons à notre affaire.
eft-ce que c'eft que ce langage dont vous me
lez ?

DORINETTE.

C'eft du françois ; mais c'eft qu'il fe parle d'une
niere toute nouvelle.

GUILLAUME.

Morgué ! expliquez-vous.

DORINETTE.

Je crois que j'aurai bien de la peine à te faire
nprendre cela. Sais-tu ce que c'eft qu'une pre-
ere, une feconde & une troifieme perfonne ?

GUILLAUME.

Parguenne ! j'entends cela, comme un & deux
it trois.

DORINETTE.

La premiere perſonne c'eſt moi, la ſeconde c toi, la troiſieme c'eſt un autre.

GUILLAUME.

Et qu'eſt-il cet autre ?

DORINETTE.

Pierre, ou Jacques.

GUILLAUME.

Ah ! j'entends; Pierre ou Jacques, vous & m cela ne fait que trois.

DORINETTE.

Pour m'expliquer plus clairement, c'eſt qu'il faut jamais parler aux gens en face.

GUILLAUME.

Il faut donc leur tourner le dos ?

DORINETTE.

Ce n'eſt pas cela. Il faut leur parler comme n'y étoient pas : je vais t'en donner un exemple Madame t'appelle....

GUILLAUME.

Ah ! j'entends; je ferai comme ſi je n'y étois p

DORINETTE.

Hé non ! butord : tu viendras, & tu ne lui d pas ; que voulez-vous, Madame ? mais : que v Madame ?

GUILLAUME.

Ce ſera donc à vous que je demanderai cela ?

DORINETTE.

Hé non ! à elle-même.

GUILLAUME.

: lui demanderai à elle-même, que veut Ma-
e? hé! morgué, il n'y a pas de raiſon à cela.

DORINETTE.

'eſt le langage d'à préſent, à ce que dit Mada-
on a beau lui repréſenter que cette maniere de
er ne regarde que les perſonnes du premier
, elle veut que l'on s'en ſerve à ſon égard, &
tout ſes gens.

GUILLAUME.

llons, tout coup vaille, à la bonne heure, on
en baillera comme il lui plaira.

DORINETTE,

'u comprends donc bien ce que je te veux dire?

GUILLAUME.

)h! qu'ouï. Madame veut-elle ceci? Madame
t-elle cela? Que veut Madame?

DORINETTE.

:ort bien. Mais voici Madame, & je n'ai point
endu ſon Carroſſe; éloigne-toi; je te préſenterai
nd il en ſera tems.



SCENE VIII.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETT, FRISEMOUCHE, LA FAMINE *portant la queue de Madame de Préfané.*

Madame DE PRÉFANÉ.

EN vérité, cela eſt bien cruel, qu'il faille qu'u perſonne comme moi s'en revienne à pied, ay équipage.

DORINETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé à Madame ?

Madame DE PRÉFANÉ.

J'étois allée, comme tu ſais, lever des éto pour habiller mon monde.

DORINETTE.

Oui, chez les Marchands Privilégiés ſuivans Cour.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je n'ai jamais été ſi houſpillée ; celui-ci me tir d'un côté, celui-là d'un autre. Nous avons qu'il faut à Madame. Madame n'a-t-elle beſoin rien du nôtre. Ah ! les incommodes gens avec le civilités ridicules !

DORINETTE.

É bien? Madame a-t-elle fait emplette à la fin?

Madame DE PRÉFANÉ.

h! pour cela j'ai des habits magnifiques, & qui e aroiſſent pas ſeulement avoir été retournés.

DORINETTE.

t de quoi ſe plaint donc Madame?

Madame DE PRÉFANÉ.

uand je ſuis allée pour retrouver mon Carroſſe i e l'avois laiſſé, il n'y étoit plus, & je ſuis re- e ıe à pied, comme tu vois.

DORINETTE.

ela eſt chagrinant.

SCENE IX.

dame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, IQUEROSSE, LES DEUX LAQUAIS.

Madame DE PRÉFANÉ.

É bien! Piqueroſſe, où étiez-vous donc rré? Eſt-ce que mes chevaux ont pris le mors- -dents?

PIQUEROSSE.

Hélas! les pauvres chevaux de Madame ſont

trop pacifiques pour cela; bien loin d'avoir envie de courir, ils ne demandent le plus souvent qu'à se coucher.

Madame DE PRÉFANÉ.

Pourquoi n'êtes-vous donc pas resté où je vous avois placé ?

PIQUEROSSE.

J'y étois bien aussi; mais quatre Messieurs m'ont pris pour un Fiacre, & m'ont fait marcher de force.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment! prendre mon équipage pour un Fiacre! n'en pouvoient-ils pas bien voir la différence?

PIQUEROSSE.

La différence !

DORINETTE.

Sans doute; le Carrosse de Madame n'a point de Numero.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ils auront bien fatigué mes chevaux ?

PIQUEROSSE.

Au contraire, ce sont les chevaux de Madame qui les ont fatigués, & de telle sorte, qu'ils ont mieux aimé aller à pied, malgré la pluie; ils sont descendus du Carrosse en jurant & pestant, & donnant cent fois au Diable l'équipage & ceux à qui il appartenoit.

Madame DE PRÉFANÉ.

suis au désespoir de cette aventure. Mais que s-vous donc-là, vous autres ?

Laquais mangent des pommes & des noix dans sa queue, & s'en essuient la bouche.)

FRISEMOUCHE.

ous dînons, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

omment ! vous dînez ! En vérité je vous le con-, de faire servir ma queue de nappe!

LAFAMINE.

est plus de cinq heures, & nous n'avions pas re mangé d'aujourd'hui.

DORINETTE.

es coquins-là ne sauroient comprendre que, nd on ne dîne point, on en soupe mieux.

Madame DE PRÉFANÉ.

h! je vois bien qu'il faudra que je fasse bientôt on neuve. Cocher, allez donner du son & de à vos chevaux, pour les rafraîchir.

PIQUEROSSE, *en s'en allant.*

ui, car ils sont diablement échauffés.



SCENE X.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETT
LES DEUX LAQUAIS.

Madame DE PRÉFANÉ.

FRISEMOUCHE, allez au plus vîte chez ma M chande de Paniers, qu'elle m'en apporte de tou façons, & ſur-tout de la derniere mode. Et vous Famine, allez attendre mes ordres dans l'a chambre.

SCENE XI.

GUILLAUME, Madame DE PRÉFAN DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

QUE veut-on?

DORINETTE.

C'eſt le Portier que Madame a fait venir de Terre.

Madame DE PRÉFANÉ.

Hé bien! Maître Guillaume, aurez-vous a d'intellige

ntelligence pour garder ma porte, pour conoître ceux à qui il faut l'ouvrir & ceux à qui il udra la fermer ?

GUILLAUME.

Oui, la porte de Madame peut s'assurer qu'elle ra toujours ouverte ou fermée, selon les ordres que onsieur Guillaume en recevra de Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment donc! où Guillaume a-t-il appris en peu de tems le langage de la Cour ?

DORINETTE.

Madame, je lui ai déja donné quelques leçons.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je vous recommande, au moins, de ne laisser jaais entrer qui que ce soit, sans me venir demander ıparavant : Madame est-elle visible ? & de ne laisr sortir personne, sans ma permission, sur-tout ma iece; je vous la consigne, entendez-vous?

GUILLAUME.

La consignation de Madame est toute entendue ır la seconde personne de Monsieur Guillaume ; la vaut fait.

Madame DE PRÉFANÉ.

Allez donc prendre votre poste, & commencer exercer votre charge.

SCENE XII.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETT

Madame DE PRÉFANÉ.

ET vous, Dorinette, allez ouvrir à Isabel
& dites-lui qu'elle se rende ici.

SCENE XIII.

Madame DE PRÉFANÉ, *seule*

MALGRÉ ma précaution, je crains fort
quelque godelureau ne trouve l'occasion de lui
ler en particulier, & ne lui fasse ouvrir les y
sur les grands biens dont elle est héritiere, &
j'ai joui jusqu'à présent.



SCENE XIV.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE.

ISABELLE.

HÉ bien! Madame, avez-vous résolu de me tenir ngtems dans l'état où je suis?

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment donc! dans quel état? que vous mane-t-il? N'êtes-vous pas logée, nourrie & vêtue mme moi-même? & y a-t-il mode nouvelle dont ne vous fasse aussi-tôt part?

ISABELLE.

Hé! que m'importe d'être habillée à la mode, si rsonne ne le voit?

Madame DE PRÉFANÉ.

Vous vous plaisez à vous-même; n'est-ce pas assez?

ISABELLE.

Non, Madame: je vous avoue que je voudrois n plaire à quelqu'autre.

Madame DE PRÉFANÉ.

Hé bien! vous me plaisez à moi.

ISABELLE.

Oh! je suis bien sûre que non: si je vous plaisois, us ne chercheriez qu'à me plaire de même.

SCENE XV.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

On demande à voir Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Qui ?

GUILLAUME.

Un Laqnais, qui vient de la part de ſon Maîtı

Madame DE PRÉFANÉ.

Et quel eſt ſon Maître ?

GUILLAUME.

Il dit que c'eſt un beau Cavalier, dont le cœu embarraſſé de la beauté des attraits des yeu Madame ; je ne ſais, morgué ! comme il m'a fa tout cela,

Madame DE PRÉFANÉ.

Faites entrer.



SCENE XVI.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

C'Est apparemment ce jeune homme qui me l'autre jour tant de mines à l'Opéra.

SCENE XVII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, MERLIN.

Madame DE PRÉFANÉ.

APprochez, mon enfant.

MERLIN.

Ah Ciel !

Madame DE PRÉFANÉ.

Qu'eſt-ce ?

MERLIN.

Ah ! Madame, laiſſez-moi reſpirer ; vos appas m'étouffent. Je ne m'étonne pas s'ils font extrava-

guer mon Maître, puisque moi, chétif mortel, d
premier aspect, ils m'ont pensé faire évanouir.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment, mon ami ! tu me trouves donc d
ton goût ?

MERLIN.

Je me donne au diable, Madame, si ma raiso
me laissoit aller la bride sur le cou, je crois, Die
me le pardonne, que je serois capable de vous man
quer de respect, & de vous faire une déclaratic
amoureuse. Cela mériteroit cent coups d'étriviere
je le sais; mais j'aimerois mieux les souffrir que c
me taire.

Madame DE PRÉFANÉ.

J'admire comment l'Amour étend son empi
jusques sur la moindre créature. Et quel est tc
Maître, mon ami ?

MERLIN.

On le nomme le Chevalier Valere, Madame.

ISABELLE, *à part.*

Valere ! Qu'entends-je ?

MERLIN.

C'est le plus joli homme de France; & vous alle
avoir bien des rivales, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et d'où lui est venu cet amour pour moi ?

MERLIN.

Pour vous avoir vue une seule fois, Madam

vus vous promeniez aux Tuileries, où tout le
monde s'assembloit autour de vous pour vous ad-
mirer; il traversa la foule, & fut curieux d'ad-
mirer comme les autres: mais, hélas! il fut bien
payé de sa curiosité. Depuis ce moment, votre nom
est tellement gravé dans son cœur, qu'il est de-
venu le refrain de tout ce qu'il dit; il place par-
tout sa charmante Madame de Préfané, il la com-
pare à tout. Ce diamant brille comme Madame de
Préfané; ces tableaux ont le coloris de Madame
de Préfané; si Madame de Préfané étoit là; si Ma-
dame de Préfané étoit ici; hé! Palefrenier, donne
de l'avoine à Madame de Préfané; dis-je, à mes
chevaux.

DORINETTE.

Voilà des distractions qui font bien de l'honneur
à Madame!

Madame DE PRÉFANÉ.

Elles marquent un cœur vraiment épris.



SCENE XVIII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, MERLIN, GUILLAUME.

GUILLAUME.

MONSIEUR Valere demande Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Valere ? qu'il entre.

SCENE XIX.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE DORINETTE, MERLIN.

Madame DE PRÉFANÉ.

ET vîte, Dorinette, de la poudre, du rouge des mouches, & en quantité.

(*Elle se met des mouches, du rouge & de la poudre en confusion.*)

MERLIN, *l'arrêtant.*

Eh ! doucement, Madame; ayez pitié de mon Maître : n'augmentez pas tant vos attraits. Sur-tout, ôtez cette grande mouche assassine qui le fera expirer à vos pieds.

SCENE XX.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, VALERE, DORINETTE, MERLIN.

ISABELLE, *bas.*

AH! que vois-je, Dorinette? c'eſt le même dont je t'ai ſi ſouvent parlé.

DORINETTE, *bas à Iſabelle.*

N'en témoignez rien; prenez pour vous tout ce qu'il dira à votre Tante.

VALERE.

Quelle témérité à moi, Madame, pour vous avoir vue une ſeule fois, d'oſer vous aimer! Je fais plus, je me préſente devant vous pour vous en faire l'aveu: mais, Madame, pardonnez cette hardieſſe à l'excès de mon amour; il m'étoit impoſſible de vivre plus long-tems dans l'état cruel où vos regards m'ont réduit.

Madame DE PRÉFANÉ.

Une pareille déclaration ne m'eſt pas nouvelle; & c'eſt aſſez le ſtyle ordinaire de ceux que mes regards ont une fois bleſſés.

VALERE.

Ah! je me ſuis attendu auſſi à avoir bien des-

rivaux à combattre, & bien des difficultés à surmonter.

Madame DE PRÉFANÉ.

On tâchera de vous les applanir.

VALERE.

Quoi! je pourrois espérer de posséder un jour une aussi charmante personne? Merlin, que dis-tu de ses yeux?

MERLIN.

Ah! Monsieur, ne m'en parlez pas; ils m'en ont déja donné pour mon compte.

VALERE.

Ce teint?

MERLIN.

C'est une peinture.

VALERE.

Ne trouves-tu pas dans toute la personne de Madame un éclat & un lustre?...

MERLIN.

Que voulez-vous dire avec votre lustre? elle en a plus de douze.

VALERE.

Vous ne me dites rien, adorable personne?

Madame DE PRÉFANÉ, *soupirant.*

Hélas!

ISABELLE.

Je crois, Monsieur, que ma Tante est fort sensible à l'ardeur que vous lui témoignez, & qu'une personne de votre mérite....

Madame DE PRÉFANÉ.

De quoi vous mêlez-vous ? Je vous trouve fort plaisante de venir ici interrompre mes soupirs.

ISABELLE.

Je croyois vous faire plaisir d'expliquer à Monsieur vos sentimens.

Madame DE PRÉFANÉ

Et qui vous les a dits ?

ISABELLE.

J'en juge par moi-même : & si Monsieur m'aimoit...

Madame DE PRÉFANÉ.

Taisez-vous.

MERLIN.

Madame a raison ; & ce n'est pas à une novice comme vous à vouloir lui apprendre à faire l'amour. Passez de ce côté, & laissez-les seuls ; les amans aiment le tête-à-tête.

VALERE

Non, non ; je suis bien-aise que tout le monde soit témoin de mes transports amoureux.

Madame DE PRÉFANÉ.

Mais il me semble que vous regardez ma Niece avec bien de l'attention ; vous me dites les choses du monde les plus passionnées, & à peine vos regards tombent-ils sur moi.

MERLIN.

Ce sont ces distractions ordinaires, dont je vous parlois toute-à-l'heure, & dont votre présence devroit pourtant le guerir.

Madame DE PRÉFANÉ.

L'abſence de ma Niece l'en guérira mieux (*à Iſabelle.*) Rentrez dans votre chambre.

MERLIN.

Oh ! pour le coup, Madame, c'eſt ce que Monſieur ne ſouffrira pas; il vaut mieux qu'il remett ſa viſite à une autre fois, que de déranger riei ici. (*Bas, à Valere.*) Croyez-moi, ſortons.

Madame DE PRÉFANÉ, *à Iſabelle.*

Hé bien ! voulez-vous rentrer dans votre chambre ?

MERLIN.

Non, Madame; mon Maître ſait trop biei vivre. (*Bas à Valere.*) Madame Fricfrac nous attend

VALERE.

Sortons, puiſqu'il le faut ; une autrefois j prendrai mieux mon tems.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ah ! Valere, que faites vous ? demeurez.

MERLIN.

Non, Madame, il ſortira : vos yeux ont aſſe verſé de poiſon dans ſon cœur pour aujourd'hui pour peu que la doſe fût augmentée, il en creveroi & moi auſſi. Adieu, Madame.

SCENE XXI.

[M]adame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

AH! impertinente! c'eſt vous qui êtes cauſe de [cet] éloignement.

ISABELLE.

Moi, Madame?

Madame DE PRÉFANÉ.

[J]e vous trouve bien hardie d'oſer lever les yeux [sur] mes conquêtes. Oh! vous retournerez dans le [co]uvent, & dès demain.

ISABELLE.

Mais, Madame, pourquoi vous obſtinez-vous [tan]t à vouloir que je ſois Religieuſe, lorſque vous [ête]s dans le deſſein de vous marier pour la ſeconde [foi]s?

Madame DE PRÉFANÉ.

C'eſt que je veux congédier le nombre des ſoupi[ran]s qui m'accablent, & leur fermer toute entrée à [la] fleurette.

ISABELLE.

Si c'eſt-là votre intention, Madame, un Cou[ve]nt vous conviendroit mieux qu'à moi.

Madame DE PRÉFANÉ.

Vous êtes aujourd'hui bien raiſonneuſe.

DORINETTE.

C'eſt ce qu'il me ſemble.

SCENE XXII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

ON demande ſi la vue de Madame eſt viſib[le].

Madame DE PRÉFANÉ.

Et qui ?

GUILLAUME.

Une Marchande de mannequins.

DORINETTE.

De mannequins ! tu veux dire de Paniers ?

GUILLAUME.

Eh ! paniers & mannequins, n'eſt-ce pas la mê[me] choſe ?

Madame DE PRÉFANÉ.

Faites entrer.

SCENE XXIII.

ame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, ORINETTE, Madame FRICFRAC, ALERE ET MERLIN *cachés us des paniers.*

Madame DE PRÉFANÉ.

H ! ah ! que vois-je ? Ce n'eſt pas-là ma Mar-de ordinaire.

Madame FRICFRAC.

n'ai pas cet honneur, Madame ; mais j'eſpere quand mes Paniers auront eu une fois l'avan- de vous ſervir, vous ne voudrez pas en uſer res.

Madame DE PRÉFANÉ.

qui vous a envoyée ici ?

Madame FRICFRAC.

ne Comteſſe de vos amies, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

a Comteſſe de Pincemaille apparemment ? Ah ! une connoiſſeuſe en Paniers ; je lui ſuis bien gée. Comment vous appellez-vous ?

Madame FRICFRAC.

a Veuve Fricfrac, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je me sers ordinairement de Madame Vertug
mais, si vos Paniers me plaisent mieux que les
je vous préférerai à elle.

Madame FRICFRAC.

S'ils vous plairont mieux, Madame ? la V
gadin se fournit chez moi: je suis la bonne fai
au moins; vous les aurez de la premiere mai

Madame DE PRÉFANÉ.

Voyons-les.

Madame FRICFRAC.

En voilà trois de la derniere mode, &
marché; dix francs la piece.

Madame DE PRÉFANÉ.

Dix francs la piece ? je les prends tous
Passez dans mon cabinet, je vais vous comp
l'argent. Dorinette, venez m'aider à essayer
ces Paniers.

Madame FRICFRAC.

Madame, je crois que celui-ci ira à merveil
l'habit que vous avez.

Madame DE PRÉFANÉ.

Tandis que je vais l'essayer, Isabelle, vo
ces deux celui qui vous ira le mieux: je ne ve
acheter, que je ne vous en fasse part, comm
voyez.



SCENE XXIV.

ISABELLE, VALERE ET MERLIN *cachés sous des Paniers.*

ISABELLE.

H! malheureuse Isabelle, où te vois-tu réduite? l possible que Valere ne trouvera pas le en de me tirer de l'esclavage où je suis? Mais ons un de ces Paniers, pour complaire à ma e.

(*Valere sort d'un des Paniers.*)

ISABELLE.

1 Ciel!

VALERE.

e craignez rien, charmante Isabelle, & parnez-moi ce que l'amour me fait entreprendre; ens vous enlever de votre prison.

ISABELLE.

h! laissez-moi revenir de ma frayeur, avant de vous parler.

VALERE.

ourrez-vous consentir, Madame, que je vous re de la tyrannie où l'on vous fait languir desi long-tems?

ISABELLE.

h! ne faites point d'éclat dans cette maison,

VALERE.

Ce n'eſt pas mon deſſein ; & je ne veux vous faire ſortir que par ſtratagême, pourvu que vou conſentiez.

ISABELLE.

A quoi ne conſentirois-je pas, pour m'arrac à la cruelle perſécution de ma Tante? Mais la voi, cachez-vous au plus vîte.

(Valere rentre ſous le Panier.)

SCENE XXV.

Madame DE PRÉFANÉ *avec un pa du dernier ridicule*, ISABELL, DORINETTE, Madame FRICFRA, VALERE ET MERLIN *ca ſous des Paniers.*

Madame DE PRÉFANÉ.

HÉ bien! ma Niece, comment me trouvez-vo?

ISABELLE.

Madame, je ne ſais pas les modes.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ce Panier me doit aller à merveille. Avez- eſſayé le vôtre?

ISABELLE.

on pas encore, Madame; mais je crois que i-ci (*montrant le Panier où est Valere.*) me con-droit assez: il y aura pourtant quelque petite monie à y faire auparavant.

Madame FRICFRAC.

h! je comprends aisément ce qu'il y manque; aurai bientôt accommodé tout cela.

SCENE XXVI.

ILLAUME, Madame DE PRÉFANÉ, SABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC, VALERE T MERLIN *cachés sous des paniers.*

GUILLAUME.

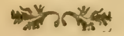
ORGUÉ! je crois qu'il pleut ici des Paniers; à encore une Marchande qui en apporte.

DORINETTE.

h! tout est perdu.

Madame DE PRÉFANÉ.

C'est Madame Vertugadin apparemment. Faites rer.



SCENE XXVII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELL
DORINETTE, Madame FRICFRA
VALERE ET MERLIN cac
sous des paniers.

DORINETTE.

SI Madame m'en vouloit croire, elle la r
verroit pour être venue trop-tard.

Madame DE PRÉFANÉ.

La vue ne nous en coûtera rien.

SCENE XXVIII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELI
DORINETTE, Madame FRICFRA
Madame VERTUGADIN; VALEI
MERLIN ET SOTTINOT ca
sous des paniers.

Madame VERTUGADIN.

COMMENT donc, Madame! j'apprends en
vant que vous m'avez changée!

Madame DE PRÉFANÉ.

J'en ſuis fâchée, Madame Vertugadin; mais, ès tout, vous êtes trop chere.

Madame VERTUGADIN.

La bonne marchandiſe ne ſe peut trop vendre, dame. Eſt-ce-là un des Paniers de Madame icfrac?

Madame FRICFRAC.

Oui; qu'en voulez-vous dire? cela ne va-t-il pas merveille à Madame?

Madame VERTUGADIN.

Oui; Madame a de l'air d'une porteuſe d'eau; n prends la compagnie à témoin.

DORINETTE.

Elle a plutôt de l'air d'une Dame Gigogne; mais eſt la grande mode à préſent.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et toi, Guillaume, qu'en dis-tu?

GUILLAUME.

Hé! mais je trouve cela fort bien, excepté que adame reſſemble comme celà à un pain-de-ſucre.

Madame VERTUGADIN.

Madame, eſſayez un des miens, je vous prie.

Madame DE PRÉFANÉ.

Où ſont-ils?

Madame VERTUGADIN.

Les voilà rangés ſur la droite: regardez; d'un ſeul coup-d'œil vous en voyez la différence.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ils me paroissent assez galamment faits ; vous ne savez pas que Madame me donne les à dix francs piece.

Madame VERTUGADIN.

Ah ! s'il ne tient qu'à cela, je vous les donn au même prix ; je suis autant en état de pe qu'une autre.

ISABELLE.

Oh ! pour moi j'aime mieux les Paniers de dame Fricfrac que les vôtres.

Madame DE PRÉFANÉ.

Hé bien ! accommodez-vous.

Madame FRICFRAC.

Tandis que Madame va essayer ceux de Mad Vertugadin, passez dans cette autre chambre vais vous essayer les miens.

(Madame Fricfrac sort avec Isabelle, & empo Panier où est Valere, & un autre où il n'y a rien.)



SCENE XXIX.

›TTINOT, MERLIN, *chacun fous un panier.*

SOTTINOT, *fortant la tête de fon Panier.*

*Q*UELLE fantaifie à Ifabelle de choifir plutôt les iers de cette autre Marchande, que ceux de dame Vertugadin ! Je crains bien de m'être ›arqué ici mal-à-propos.

MERLIN, *fortant la tête de fon Panier.*

Bon foir, Camarade Panier.

SOTTINOT.

Ah ! que vois-je ? je fuis trahi.

MERLIN.

Vous êtes bien impertinent, Monfieur le manne-n, d'aller fur nos brifées!

SOTTINOT.

Comment donc! fur vos brifées ! C'eft moi qui ai uvé cette invention, & vous me l'avez dérobée.

MERLIN.

Ma foi, Monfieur l'Avocat, vous êtes pris pour pe ; & dans ce moment, Valere, mon Maître, leve Ifabelle.

SOTTINOT.

Hé! morbleu, cela ne sera pas; & j'aime m[ieux] que tout soit découvert, que de souffrir qu'on n'[en]leve ma Maitresse à ma barbe.

MERLIN.

Nous ne craignons plus rien, & l'affaire est faite.

SOTTINOT.

Ah! traître, il faut que je m'en venge sur

MERLIN.

Doucement, Monsieur l'Avocat; avec moi perdrez votre cause.

(*Ils se battent.*)

SOTTINOT.

Ah! morbleu, mon rabat est déchiré.



SCE

SCENE XXX.

adame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, Madame VERTUGADIN, SOTTINOT, MERLIN.

Madame DE PRÉFANÉ.

MISÉRICORDE! qu'eſt-ce que c'eſt que tout ceci?

DORINETTE.

Ce ſont les Paniers de Madame Fricfrac qui ont is querelle contre ceux de Madame Vertugadin.

Madame DE PRÉFANÉ.

u ſecours, au ſecours! Guillaume, Guillaume!



SCENE XXXI.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE
Madame VERTUGADIN,
GUILLAUME, SOTTINOT,
MERLIN.

GUILLAUME.

COMMENT, morgué! voilà deux Paniers qui s battent ici, tandis que les deux autres de là-b se careſſent, & s'en vont gais comme des pi ſons.

Madame DE PRÉFANÉ.

Que veux-tu dire?

GUILLAUME.

Je veux dire que les deux paniers que cette Ma chande remportoit, n'ont pas plutôt été hors de porte, qu'ils ſe ſont mis à courir comme tous l diables; ils ſont montés dans un Carroſſe qui l attendoit; & puis, fouette, Cocher.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ah! malheureux! ce ſera ma Niece qu'on au enlevée; ne te l'avois-je pas conſignée?

GUILLAUME.

Oui; mais vous ne m'aviez pas conſigné d paniers.

Madame DE PRÉFANÉ.

Allons, un Commiſſaire. (*Guillaume ſor*

SCENE XXXII.

ladame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, Madame VERTUGADIN, SOTTINOT, MERLIN.

MERLIN.

NE vous alarmez point, Madame : Valere, on Maître, eſt un galant homme, il en uſera bien ec vous, & vous laiſſera jouir en paix des biens Iſabelle.

SOTTINOT.

Madame, ſi vous voulez, j'entreprendrai cette faire, & la pourſuivrai en mon nom.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je n'ai que faire de vos pourſuites dans le tems e je connois que vous étiez ici pour le même deſ-n. Je vois que mon plus court eſt de gagner l'a-itié de ce Valere ; j'aime mieux lui donner ma iece que de plaider.

DORINETTE.

Ma foi, Madame ne ſauroit mieux faire.

MERLIN.

Pour le coup, Monſieur l'Avocat, vous voilà t comme un panier.

SOTTINOT.

Cela eſt vrai.

SCENE XXXIII *& derniere.*

GUILLAUME, Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE,

GUILLAUME.

VOILA des Menétriers qui viennent pour commencer le Concert de Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Qu'ils entrent, & qu'ils commencent au plutôt. La Musique pourra ſeule diſſiper le chagrin que m'a donné ce coup, dont je ſuis encore toute étourdie.

(On entend un aſſemblage d'inſtrumens concertés ridiculement.)



DIVERTISSEMENT.

DEUX MARCHANDES DE MODES CHANTENT ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode
Chacun s'accommode ;
Le fou l'introduit,
Le fage la fuit.

I. MARCHANDE.

Le Vertugadin, ridicule
Dans nos jeunes ans,
Se porte à préfent fans fcrupule,
Comme au bon vieux tems.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode
Chacun s'accommode ;
Le fou l'introduit,
Le fage la fuit.

II. MARCHANDE.

Parures antiques,
Qui de nos critiques
Sentîtes les traits,
Vous pourrez déformais
Encor dans nos boutiques
Etaler vos attraits.

ENSEMBLE.

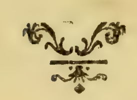
Il faut qu'à la mode, &c.

I. MARCHANDE.

Tous les affiquets
Et Colifichets
Qu'aujourd'hui l'on admire
A la Foire, au Palais,
Dans deux jours feront rire,
Et de la satyre
Seront les objets.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode, &c.



VAUDEVILLE.

N°. II.

JE ne ferai point d'autre Amant,
Que Tircis n'ait d'autre Maitreſſe ;
Mais je ſuivrai ſon changement,
S'il trahit jamais ma tendreſſe.
Qu'il en aime deux à la fois,
Je ne ferai pas incommode ;
Pour un amant j'en prendrai trois ;
Il faut ſuivre la mode.

Iris, coëffée en chien barbet,
Ceſſera bientôt de me plaire ;
Quand elle met ſon Bagnolet,
Elle reſſemble à ſa grand'mere.
Lorſqu'en Amant ſenſé je veux
Blâmer cette étrange methode,
Elle répond, faiſant des nœuds,
Il faut ſuivre la mode.

Depuis un tems le Magiſtrat
Met, d'une galante maniere,
En pretintaille ſon rabat,
Son caſtor à la cavaliere.

Nos Juges, jusques aux barbons,
Ne veulent point sentir le Code ;
Et nous disent, pour leurs raisons:
Il faut suivre la mode.

La vieille Aminte, au teint usé,
A fait récrépir son visage ;
A l'ombre d'un tignon frisé,
Elle croit nous cacher son âge.
Cette folle, avec son Panier,
A l'air du Colosse de Rhode ;
Et dit, pour se justifier:
Il faut suivre la mode.

Autrefois, de ses blonds cheveux
Célimene faisoit parure ;
Mais, à présent, elle est bien mieux,
Ayant mis bas sa chevelure.
De cent mille brimborions
Sa tête aujourd'hui s'accommode ;
Peut-on se passer de pompons ?
Il faut suivre la mode.

GUILLAUME.

De Manant, me voilà Portier ;
Si de même toujours j'avance,
Je serai bientôt Financier:
Morgué, que je ferai bombance!

Au fond d'un biau Carrosse assis,
Je serai comme une Pagode ;
J'oublierai mes meilleurs amis :
Il faut suivre la mode.

Un Procureur, notre voisin,
Jaloux de sa femme à la rage,
Se voyoit sans bois & sans vin,
Et tout manquoit dans son ménage.
A la fin, réduit aux abois,
Il s'est rendu mari commode ;
Il a du vin, il a du bois ;
Il faut suivre la mode.



SECONDE ENTRÉE.

THALIE,

Mademoiſelle PREVOST.

TROISIEME ENTRÉE.

Des PETITS-*MAISTRES* & *des* CLERCS D: PROCUREURS *ſifflent* THALIE & *la contraignent d'abandonner la Scene.*



QUATRIEME ENTRÉE.

es Siffleurs se réjouissent d'avoir troublé le Spectacle.

PETITS-MAISTRES,

Les Sieurs Marcel, Laval & Dupré.

CLERCS DE PROCUREURS,

Les Sieurs Dumoulin *l'aîné*, Mion, Dumirail.

CINQUIEME ENTRÉE.

Les Siffleurs sont chassés par les Saillies Heureuses & les Folies Agréables, qui ramenent Thalie sur la Scene.

FOLIES AGRÉABLES,

Iesdemoiselles Duval, de Rey, la Ferriere, de Lastre, Tibert & Roland.



QUATRIEME PARTIE

LA SOIRÉE.

LA MUSE ITALIENNE,

Le Sieur THEVENART.

JE vous amene ici la Troupe Italienne ;
Elle veut, à ſon tour,
Paroître ſur la Scene
Dans ce charmant ſéjour.
Muſe Françoiſe, ſans ombrage,
Souffrez-moi, dans ce jour,
Parler votre langage ;
Et que chacun de nous partage
La gloire d'amuſer une ſi belle Cour.
On aime en tout le changement.
Aux chagrins le mêlange
Apporte du ſoulagement :
Et le plaiſir devient tourment
A qui jamais n'en change.

Les Comédiens Italiens repréſentent une petite Coméd[ie] Françoiſe, qui a pour titre : LES BROUILLERIES ou L[E] RENDEZ-VOUS NOCTURNE, dont l'action commence [à] l'entrée de la nuit.

LES

BROUILLERIES,

OU

LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE;

COMÉDIE.

ACTEURS.

PANTALON, *Oncle de Lélio.*

LÉLIO, *Neveu de Pantalon, Amant de Silvia.*

COURTAUDIN, *Pere de Silvia.*

SILVIA, *Fille de Courtaudin.*

SPINETTE, *Suivante de Silvia.*

ARLEQUIN, *Valet de Lélio.*

SCAPIN, *autre Valet de Lélio.*

TRIVELIN, *Valet de Pantalon.*

JASMIN, *Laquais de Courtaudin.*





LES

BROUILLERIES,

OU

RENDEZ-VOUS NOCTURNE;

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

JE viens d'entendre ſonner ſix heures, & l'on ne voit déja plus goutte. Pantalon, notre Maître, ſera bientôt ici pour conclure le mariage de ſon neveu Lélio avec Silvia, fille de Monſieur Courdin le Greffier : ſi ce mariage ſe fait, le maraud Scapin, qui a conduit cette intrigue, va épouſer en même tems Spinette que nous aimons, & nous

allons la perdre pour jamais : il faut, mon
Arlequin, empêcher cela. Voyons qui réussir
mieux de nous deux: travaillons, chacun de n
côté, à rompre le mariage de Lélio, pour ron
celui de Scapin; &, quand nous ne ferons plus
nous deux à disputer Spinette, nous tâcheron
nous accommoder.

ARLEQUIN.

Nous la tirerons à la courte-paille.

TRIVELIN.

Pour moi j'entreprends déja de brouiller Pant
& Monsieur Courtaudin ensemble.

ARLEQUIN.

Et moi, Lélio & Silvia.

TRIVELIN.

Va donc employer tous les moyens d'y réussi

SCENE II.

TRIVELIN, *seul.*

VOici déja Pantalon; commençons.



SCENE III.

ANTALON, TRIVELIN; UN LAQUAIS, *portant un flambeau.*

PANTALON.

HÉ bien! Trivelin, as-tu vu Monſieur Courdin?

TRIVELIN.

Non, Monſieur.

PANTALON.

Comment! tu ne l'as pas encore préparé à ma nue?

TRIVELIN.

Non; & je vous attends ici, pour vous préparer votre ſortie.

PANTALON.

Que veux-tu dire?

TRIVELIN.

Que Monſieur Courtaudin veut vous duper, & 'il n'eſt pas ſi riche que vous penſez.

PANTALON.

Comment donc! & tous ſes parens dont il a hé-é depuis peu?

TRIVELIN.

Tous ſes parens ſont morts fort gueux.

PANTALON.

Cela n'eſt pas croyable. Par exemple, ce Pr[o]cureur ?

TRIVELIN.

Il étoit honnête-homme.

PANTALON.

Ce Médecin ?

TRIVELIN.

Il ne prenoit de l'argent que de ceux qu'il g[ué]riſſoit.

PANTALON.

Ce Notaire ?

TRIVELIN.

Il ne ſignoit jamais que ſon nom.

PANTALON.

Ce gros Commis ?

TRIVELIN.

Il ſe contentoit de ſes appointemens.

PANTALON.

L'Intendant de ce jeune Seigneur ?

TRIVELIN.

Son Maître a encore de quoi vivre.

PANTALON.

Et ce Marchand ?

TRIVELIN.

Il eſt mort ſans faire banqueroute.

PANTALON.

Allons, je n'en veux pas ſavoir davantage je vais défendre à mon Neveu de jamais reme[ttre] le pied dans cette maiſon.

SCENE IV.

TRIVELIN, *seul.*

CELA ne commence pas mal ; continuons.

SCENE V.

TRIVELIN, SPINETTE *un flambeau à la main qu'elle met sur son guéridon.*

TRIVELIN, *bas.*

On : voici Spinette, qui donne tout-à-propos mes filets. (*haut.*) Bon soir, belle étoile che-e qui me guide sans cesse.

SPINETTE.

on soir, bon soir. Où est Pantalon ? Que dit o ? Que fait Scapin ?

TRIVELIN.

oujours Scapin, cruelle ! ah ! si mon amour.....

SPINETTE.

h ! ne viens point m'étourdir de ton amour, je uis pas déja de trop bonne humeur.

TRIVELIN *soupire.*

Ouf.

SPINETTE.

Quoi ! tu soupires encore ? je vais te plante à

TRIVELIN.

Ce n'est pas mon amour qui me fait soup présent ; c'est celui de Lélio.

SPINETTE.

Comment ?

TRIVELIN.

Pantalon, son Oncle, ne veut plus qu'il é Silvia ; & il vient de lui défendre de jamais le pied ici.

SPINETTE.

Et pourquoi ?

TRIVELIN.

Parce qu'il a fait réflexion que tout le mo moqueroit de lui, s'il souffroit que son Neveu sât la fille d'un Greffier.

SPINETTE.

Peste soit du vieux fou ! Voilà une réflexio impertinente.

TRIVELIN.

Quoi qu'il en soit, Lélio ne verra plus Silvi par conséquent, Scapin ne verra plus Spine

SPINETTE.

Ah ! Silvia en mourra de déplaisir.

TRIVELIN.

Et je crois Lélio déja mort.

SPINETTE.

ur moi, j'en ai le cœur si serré, qu'à peine e respirer.

TRIVELIN.

moi j'en creve dans mes panneaux.

SPINETTE.

! je n'en puis plus.

TRIVELIN.

ons, courage, ma chere Spinette; tâche de iouir, cela te soulagera.

SPINETTE.

te pauvre enfant, qui s'attendoit à se voir à la seule personne qu'elle ait aimée jusqu'à it!

TRIVELIN.

malheureux Amant, qui va perdre pour ; une Maitresse si chérie! Hier encore, si tu ouviens, il lui prenoit les mains, & les baisoit drement.

(*Il baise les mains de Spinette.*)

SPINETTE.

as!

TRIVELIN, *se jettant à ses genoux.*

e jettoit à ses genoux, & les embrassoit avec l'ardeur.

SPINETTE, *s'attendrissant.*

! cela me fend le cœur.

TRIVELIN, *se relevant.*

s se relevant avec transport, & marquant

dans son geste plus d'amour que de retenue, ne se connoissoit plus, & sa témérité....

(*Il veut l'embrasser.*)

SPINETTE.

Lui attira un soufflet.

TRIVELIN.

Celui-là n'étoit point de mon histoire.

SPINETTE.

Mets-le en apostille.

TRIVELIN.

Ah! cruelle!

SCENE VI.

M. COURTAUDIN, SILVI[E], SPINETTE, TRIVELI[N], JASMIN *avec un flambeau à la m[ain] qu'il met sur une table ou sur un guérido[n]*

SPINETTE.

TAIS-TOI, & apprends à mon Maître toute[s] belles nouvelles.

M. COURTAUDIN.

Ah! te voilà, Trivelin? Hé bien! le bon-ho[mme] Pantalon se rendra-t-il ici pour souper, comm[e il] me l'a promis?

TRIVELIN.

h! Monsieur Courtaudin, depuis un moment on-homme Pantalon est devenu le plus mé-t diable qu'on puisse trouver parmi tous les -hommes.

M. COURTAUDIN.

u'est-ce que cela veut dire?

SPINETTE.

ela veut dire que ce vieux fou a changé de sen-nt, sur les réflexions qu'il a faites que son Neveu t déshonoré d'épouser la fille d'un Greffier.

M. COURTAUDIN.

omment, morbleu! je le veux voir l'épée à la i.

TRIVELIN *rit.*

a, ah, ah. Un Greffier l'épée à la main!

M. COURTAUDIN.

ous êtes bien impertinent de rire, mon ami; z-vous que je suis au poil & à la plume? Mé-r un Greffier! Je suis dans une telle colere, que me connois pas.

SILVIA.

on Pere, ne vous fâchez point; Lélio ne peut nais de l'extravagance de son Oncle.

M. COURTAUDIN.

me moque de cela; & je ne veux de ma vie ndre parler ni de l'un ni de l'autre, que pour venger. Je vais, de ce pas, contremander la & le Bal que j'avois fait préparer pour ce soir, envoyer le Notaire.

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN.

SILVIA.

AH ! mon cher Trivelin, cours, je te p[
dire à Lélio que, pour tant de difficultés, [
se rebute pas ; qu'il soit toujours sûr de mon cœu[
que, bien loin d'obéir à son Oncle, il vienne t[
à-l'heure me parler ; entends-tu ?

TRIVELIN.

Oui, Mademoiselle. (*à part.*) Allons bien p[
instruire Arlequin de ce que j'ai déja fait, & l'[
ner ici jouer son rôle à son tour.



SCE[

SCENE VIII.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

AH! je ſuis au déſeſpoir!

SPINETTE.

Je ne ſuis pas moins déſeſpérée que vous; car, ſi ous n'épouſez point Lélio, il n'y a plus de Scapin our moi.

SILVIA.

Quel contretems!

SPINETTE.

Oh! il faut abſolument que le Diable s'en mêle.

SILVIA.

Mais crois-tu que Lélio obéiſſe tranquilement à n Oncle?

SPINETTE.

Hélas! que fait-on? Il a tant de ménagemens garder avec cet homme-là, qu'il ne faut répondre : rien.

SILVIA.

Quoi! je ne le reverrois plus?

SPINETTE.

J'en tremble.

SCENE IX.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

SPINETTE.

MAis nous allons savoir à quoi nous en ten voici Trivelin de retour, & même Arlequin.

SILVIA.

Hé bien, Trivelin?

TRIVELIN.

Je viens de rencontrer Lélio, & l'ai voulu ame ici, comme vous le souhaitez.

SILVIA.

Hé bien?

TRIVELIN.

Il n'a jamais voulu y venir.

SILVIA.

Qu'entends-je?

SPINETTE.

Et qu'a-t-il dit pour ses raisons?

TRIVELIN.

Qu'il ne vouloit pas perdre les bonnes grace son Oncle, pour vos beaux yeux; qu'il trouve assez d'autres femmes, sans vous; & que vous viez qu'à prendre votre parti, comme il al prendre le sien.

SILVIA.

O Ciel ! eſt-il poſſible ?

TRIVELIN.

Demandez à Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

SPINETTE.

Et que dit Scapin à tout cela ?

ARLEQUIN.

Ah! vraiment c'eſt bien pis. Non content d'ap-ouver ſon Maître : va, Arlequin, m'a-t-il dit ; je bandonne cette guenon de Spinette, fais-en mme des choux de ton jardin; je te céde tous les oits que j'avois ſur elle.

SPINETTE.

Ah! le double chien ! allons, Madame, ſoutenons onneur de notre ſexe, & mépriſons qui nous ípriſe. Je ne ſonge déja plus à Scapin.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit cela.

SILVIA.

Ah ! Spinette, il me faudra plus de tems pour blier Lélio. Rentrons dans ma chambre, que j'y eure en liberté la perte d'un Amant ſi chéri.



SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN, *riant.*

AH, ah, ah. Tout cela eſt drôle. Ma foi, c'e un plaiſir de mentir, quand on a affaire à des per ſonnes auſſi crédules.

SCENE XI.

LÉLIO, TRIVELIN, ARLEQUIN.

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

MAIS voici Lélio; je te laiſſe avec lui: em ploie tout pour l'empêcher de ſe juſtifier ſur ce q nous venons de dire à Silvia; s'il lui parle, to eſt perdu.

ARLEQUIN, *bas.*

Laiſſe-moi faire.



SCENE XII.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO, *à part.*

MON Oncle vient de me défendre de jamais arler à Silvia ; mais cette défenfe m'a donné des îles pour me rendre ici.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! c'eſt vous, Monſieur : que venez-vous lonc chercher dans cette maiſon ?

LÉLIO.

J'y viens aſſurer Silvia que, malgré les ordres de non Oncle, je l'aimerai toujours.

ARLEQUIN.

Et votre Oncle ne vous a-t-il pas dit la raiſon u'il avoit de vous défendre de la voir ?

LÉLIO.

Non ; il ne m'a point voulu donner d'explication à-deſſus.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il a découvert que Silvia avoit un autre Amant.

LÉLIO.

Bon ! quel conte ! Je devois l'épouſer ce ſoir.

ARLEQUIN.

Il n'importe ; moi qui vous parle, j'ai vu.

LÉLIO.

Et qu'as-tu vû ?

ARLEQUIN, *lui montrant la porte de la chambre de Silvia.*

Ce que je vois encore; une espece de Petit-Maîtı dont est-elle amoureuse à la folie; ne le voyez-voı pas ?

LÉLIO.

Où ?

ARLEQUIN.

Et là, à l'entrée de la porte de sa chambre.

LÉLIO.

Moi? non, je ne vois rien.

ARLEQUIN.

Vous avez donc la berlue. Il y a un quart-d'heu qu'il fait le pied de grue, en attendant que le pe rentre dans son cabinet.

LÉLIO.

Parbleu ! je ne vois rien; & je ne saurois croi ce que tu me dis.

ARLEQUIN.

Pour vous convaincre, je vais entrer dans chambre pour l'obliger à se retirer.



SCENE XIII.

LÉLIO, *seul.*

E ne puis croire ce qu'il vient de me dire.

SCENE XIV.

ARLEQUIN, LÉLIO.

(Arlequin paroît, vêtu en Petit-Maître d'un côté, & Arlequin de l'autre ; de sorte que Lélio ne le voit que côté où il paroît en Petit-Maître ; il traverse ainsi le éâtre.)

LÉLIO.

MAIS que vois-je ? Il n'est que trop vrai.



SCENE XV.

LÉLIO, *seul.*

AH! perfide Silvia! O Ciel! Qui l'auroit jamai pû croire?

SCENE XVI.

LÉLIO, ARLEQUIN *revenan en Arlequin.*

ARLEQUIN.

HÉ bien, Monsieur, l'avez-vous vu?

LÉLIO.

Hélas! que trop pour mon malheur. Mais je voudrois bien lui parler.

ARLEQUIN.

Hé! tenez; le voilà qui vient de rentrer dans l chambre de Silvia.

LÉLIO.

Par où donc? je ne l'ai point vu.

ARLEQUIN.

C'est que vous songiez à autre chose.

LÉLIO.

Je voudrois bien entendre leurs conversations.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire ; je vais tâcher d'attirer Silvia ici ; il ne manquera pas de la suivre, & vous pourrez contenter votre curiosité. Mais cachez-vous bien.

LÉLIO.

Ne te mets pas en peine.

ARLEQUIN.

Et, sur-tout, ne faites point d'éclat, en cas que quelque chose vous chagrine.

LÉLIO.

Je n'ai garde ; Silvia est chez elle, & cet éclat pourroit lui attirer quelques mauvais traitemens de la part de son Pere.

SCENE XVII.

LÉLIO, *seul*.

NON, ingrate Silvia ; quelques sujets que vous me donniez de me plaindre, je n'en ferai retomber la vengeance que sur moi.



SCENE XVIII.

LÉLIO, SILVIA, ARLEQUIN.

(*Arlequin est au milieu du Théâtre, habillé en Arlequin du côté de Silvia, & en Petit-Maître du côté de Lélio.*)

LÉLIO, *à part.*

MAis voici la perfide, & mon rival avec elle.

SILVIA.

Oui, voilà qui est fini : mon parti est pris, & je ne songe plus à Lélio.

LÉLIO, *à part.*

Il n'y a point d'énigme à cela.

SILVIA.

Et je t'assure que je veux le haïr, autant que je l'ai aimé.

LÉLIO, *à part.*

Je t'assure ! Qu'entends-je ? Elle tutoie mon rival : hélas ! elle ne m'a jamais fait une telle faveur.

SILVIA.

Tiens, voilà la bague que Lélio me donna hier je ne veux rien avoir qui vienne de lui.

LÉLIO, *à part.*

Quoi ! lui donner ma bague ! ah ! c'en eſt trop.

SILVIA.

Voilà auſſi toutes ſes lettres.

LÉLIO, *à part*

Sacrifier mes lettres à mon rival ! ah ! ce coup t aſſommant.

SILVIA.

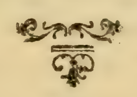
Tu ne douteras plus, après cela, que je ne ſois ıtierement guérie de Lélio.

LÉLIO, *à part.*

Il faut abſolument que cet homme ſoit un ſot, il e lui répond rien. Mais la plupart des femmes ne :gardent point aujourd'hui les hommes du côté de eſprit.

SILVIA.

Adieu, va-t'en. Si mon Pere te trouvoit ici, il ourroit ſoupçonner quelque choſe qui ne ſeroit pas mon honneur.



SCENE XIX.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

AH! c'en est trop; ma colere ne peut plus s contenir, vengeons nous d'un indigne rival.

(Lélio met l'épée à la main, & poursuit Arlequin le voyant toujours vêtu en Petit-Maître : Arlequin s retourne promptement, montrant à Lélio l'habit d'Ar lequin.)

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, que faites-vous?

LÉLIO.

Laisse-moi.

ARLEQUIN.

Ce n'est point là ce que vous aviez promis.

LÉLIO.

Mais je veux du moins ravoir mes lettres & mo diamant.

ARLEQUIN.

Ah! ma foi, courez après.



SCENE XX.

ARLEQUIN, *seul.*

'Amour & la jalousie donnent bien de l'esprit...

SCENE XXI.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *à part.*

[M]Ais voici Scapin ; il faut aussi lui donner son

SCAPIN.

uel diable de tintamarre est-ce que tout ceci ? viens de rencontrer Lélio qui court comme ou l'épée à la main, & personne ne fuit devant

ARLEQUIN.

: le crois bien, puisqu'il fuit lui-même.

SCAPIN.

fuit ? il fuit donc devant son ombre, car onne ne le poursuit.

ARLEQUIN.

h ! mon cher ami, il y a ici un drôle qui fait les gens de cent pas.

SCAPIN.

Et quel eſt-il ?

ARLEQUIN.

Ah ! c'eſt un joli homme ; mais il n'en eſt moins méchant.

SCAPIN

Et où eſt-il ?

ARLEQUIN.

A la porte de la chambre de Silvia, & il aſſom tous ceux qui ſe préſentent pour y entrer.

SCAPIN.

Mais moi, qui n'en veux qu'à Spinette ?

ARLEQUIN.

Ah ! vraiment c'eſt bien pis ; il eſt encore jaloux de Spinette, que de Silvia ; il ne veut qu'elle parle à perſonne.

SCAPIN.

Et que dit-il pour ſes raiſons ?

ARLEQUIN.

Il ne parle point ; il ne répond qu'à coup bâton.

SCAPIN.

Oh ! pour moi, il faut pourtant que je pa Spinette ; elle m'a donné un rendez-vous po ſoir dans cette ſalle

ARLEQUIN.

Dans cette ſalle ?

SCAPIN.

Dans cette ſalle même ; & le ſignal pour la deſcendre, c'eſt que je touſſerai trois fois.

ARLEQUIN, *à part.*

suis bien-aise de savoir cela... (*à Scapin.*)
s-moi, remets ton rendez-vous à une autre fois.

SCAPIN.

ourquoi ?

ARLEQUIN.

cause de cet homme dont je t'ai parlé.

SCAPIN.

h! je me moque de cela.

Arlequin suit Scapin & passe promptement de- lui, se montrant en Petit-Maître, & le frappe t plusieurs lazzis, se retournant tantôt en Petit- re, & tantôt en Arlequin ; frappant tantôt Sca- & tantôt faisant semblant de se mettre entre)

SCAPIN.

aie, haie!

ARLEQUIN.

é bien! je t'en avois averti : tu ne m'as pas u croire. Prends garde, le voilà qui revient à harge. Hé! Monsieur, épargnez ce malheu-

SCAPIN.

n'ai qu'un mot à dire à Spinette. Haie, haie, !

ARLEQUIN.

u vois bien qu'il n'entend point raison.

SCAPIN.

ais, Monsieur... à l'aide, à l'aide; au secours. *Il se sauve.*)

SCENE XXII.

ARLEQUIN, TRIVELIN
manteau sur le nez.

TRIVELIN.

EST-CE là comme tu congédies ton mon

ARLEQUIN.

Tu vois. Mais que veux-tu faire de ce mant

TRIVELIN.

Je l'avois pris pour jouer un tour à Scapin; puisque tu l'as si bien éconduit, je crois que aurai pas besoin.

ARLEQUIN, *rit.*

Ah, ah, ah. Je vais bien te faire rire.

TRIVELIN, *rit.*

Ah, ah, ah.

ARLEQUIN.

De quoi ris-tu donc ?

TRIVELIN.

De ce que tu vas dire.

ARLEQUIN.

Hé! tu ne sais pas encore ce que c'est.

TRIVELIN.

Il n'importe; j'en ris d'avance, pour n'ê pas la dupe.

ARLEQUIN.

omment ?

TRIVELIN.

est que j'y ſuis tous les jours attrapé. Mille gens
nent vous dire ; je vais bien vous faire rire, &
ent ils vous font un conte à dormir debout.

ARLEQUIN.

1! je te tiendrai parole. Apprends que Spinette
t donné un rendez-vous pour ce ſoir à Scapin.

TRIVELIN.

bien ! par exemple, cela ne me fait point
du tout. Et où étoit ce rendez-vous ? Pour
e heure ?

ARLEQUIN.

ur huit heures, & dans cette Salle ; il devoit
er trois fois, pour ſignal.

TRIVELIN,

n'eſt pas encore huit heures. Ah ! qu'il me
une bonne idée pour lui jouer d'un tour !

ARLEQUIN.

m'en vient une bien meilleure qu'à toi.

TRIVELIN.

uelle eſt-elle ?

ARLEQUIN.

is-moi la tienne auparavant.

TRIVELIN.

n'en ferai rien.

ARLEQUIN.

i moi, non plus.

TRIVELIN.

Hé bien! garde ton secret, je garderai le mi[en] aussi-bien, maintenant que Lélio & Scapin s[ont] bannis de cette maison, nous devons travaill[er] chacun pour notre compte, auprès de Spinette.

ARLEQUIN.

C'est bien dit, & je romps dès à présent la soci[été]. Adieu.

SCENE XXIII.

TRIVELIN, *seul.*

AH! trop heureux Trivelin! un de tes riv[aux] a servi à te délivrer de l'autre, & tes affaire[s ne] sauroient mieux aller. Je vais me trouver au ren[dez-] vous à la place de Scapin, & peut-être....



SCENE XXIV.

ANTALON, TRIVELIN.

TRIVELIN, *bas.*

Ais que vient faire ici Pantalon à l'heure
eſt ? que le diable l'emporte ! il me va faire
quer mon coup.

PANTALON, *à part.*

viens voir ſi mon Neveu, malgré ma défenſe...
(*haut.*)
! c'eſt toi Trivelin ? que fais-tu ici ?

TRIVELIN.

! Monſieur, vous venez bien mal-à-propos.

PANTALON.

urquoi ?

TRIVELIN.

apin a rendez-vous ici avec Spinette ; appa-
ent pour renouer l'intelligence de Lélio avec
, que nous avons eu tant de peine à rompre.

PANTALON.

coquin !

TRIVELIN.

je voulois dans l'obſcurité tromper Spinette,
guiſant ma voix & paſſant pour Scapin.

PANTALON.

bien ! je ne ſuis point ici de trop, & je ferai

ravi d'entendre votre converſation : j'aime le i
trigues amoureuſes, cela me rappelle mon jeun g

TRIVELIN.

Ah ! Monſieur, vous allez tout gâter; vo
pourrez vous empêcher de touſſer ou de crach

PANTALON.

Ne crains rien.

TRIVELIN, *lui donnant ſon manteau*

Puiſque vous le voulez, Monſieur, ayez d
bonté de me garder cela.

PANTALON.

Comment ! eſt-ce que tu me prends ici p
homme à garder les manteaux ?

TRIVELIN.

Bon ! il s'agit bien maintenant de cette c
teſſe; perſonne ne vous verra, je vais étein
lumiere.

PANTALON.

Parbleu ! je joue ici un plaiſant perſonnage

TRIVELIN.

Nous ne ſommes pas loin de l'heure du re
vous, & je me ſouviens du ſignal. Touſſon
fois. Hem, hem, hem.



SCENE XXV.

LEQUIN *en femme*, TRIVELIN, PANTALON.

ARLEQUIN, *à part.*

doute que Trivelin ait trouvé une meilleure
tion que la mienne, pour attraper Scapin.
ntrefais la voix de Spinette comme un char-

TRIVELIN.

m, hem, hem.

LEQUIN, *contrefaisant la voix de Spinette.*

-ce toi, mon cher Scapin ?

RIVELIN, *contrefaisant la voix de Scapin.*

-ce toi, mon adorable Spinette ?

ARLEQUIN.

las! oui, c'est moi-même, que la pudeur & ainte ont enrouée d'une maniere qu'à peine e parler.

TRIVELIN.

ur moi je déguise ma voix du mieux qu'il m'est ble, pour n'être point reconnu. Que dis-tu de araud de Trivelin ?

ARLEQUIN.

ı! c'est un coquin à pendre.

PANTALON, *riant.*

Ah, ah, ah.

TRIVELIN, *à part.*

Ah! la maſque! (*Haut.*) Et Arlequin, (gourmand, un poltron.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai : il eſt pourtant aſſez joli] d'ailleurs ; mais je n'aime que mon cher Sca

TRIVELIN.

Mais eſt-il bien vrai que tu m'aimes tan dis ?

ARLEQUIN.

A la rage, à la fureur, ou le Diable m'emp

TRIVELIN.

Oſerois-je, ma chere Spinette, prendre u ſur ta belle bouche ?

ARLEQUIN.

Ah ! tu ſais bien, mon cher Scapin, q mes attraits ſont à ton ſervice.

TRIVELIN, *à part.*

Ah l'effrontée ! mais profitons de ſon err *embraſſe Arlequin.*) Que Diable veut dire ce nette ſent le fromage !

ARLEQUIN.

C'eſt que j'en ai mangé. Oh! pour cela je munis toujours de bonnes odeurs, quand je bonne fortune.

TRIVELIN.

L'odeur eſt agréable !

ARLEQUIN.

je bois toujours un demi-ſetier d'eau-de-vie ; cela, je ne pourrois jamais venir à bout de udeur.

TRIVELIN.

ne ſavois pas que Spinette bût de l'eau-de-vie, angeât du fromage.

ARLEQUIN.

eſt ce frippon d'Arlequin qui m'a miſe dans ce -là.

TRIVELIN.

'eſt-ce que tout cela ſignifie ?

ARLEQUIN

'as-tu donc, mon fils ? Eſt-ce que ton bonheur ort ? Il faut que je te réveille par mes careſſes ; e, par mille petits ſoufflets....

TRIVELIN.

peſte ! ſes careſſes ſont diablement rudes !

ARLEQUIN.

aut que je morde cette oreille appétiſſante.

TRIVELIN.

! j'ai l'oreille emportée. Ce n'eſt pas abſolu- là Spinette, fuyons.

ARLEQUIN.

n, s'il vous plaît ; vous ne vous en irez pas, n ne met pas ainſi l'honneur d'une fille en , pour ſe moquer d'elle.



SCENE XXVI.

M. COURTAUDIN, SILV
SPINETTE, ARLEQUIN *en fe*
TRIVELIN, PANTALON,
LAQUAIS *portant de la lumie*

TRIVELIN.

AH! j'enrage; voilà de la lumiere.

ARLEQUIN.

Au ſecours, au voleur, au ſuborneur.

M. COURTAUDIN.

Qu'eſt-ce donc que tout le bruit qu'on fa ma maiſon ?

TRIVELIN.

Que vois-je ? c'eſt Arlequin !

ARLEQUIN.

Hé quoi ! c'eſt Trivelin !

M. COURTAUDIN.

Arlequin en femme; Trivelin tout effrayé; ce que cela ſignifie

TRIVELIN.

C'eſt que nous avons fait tous les deux q pro-quo.

M. COURTAUDIN.

Qu'eſt-ce encore que cette figure hétéroclite que vois là-derriere ?

TRIVELIN.

C'eſt mon porte-manteau.

M. COURTAUDIN.

Comment ! c'eſt Pantalon ! Vous êtes bien hardi, onſieur, de venir chez moi, vous qui avez tant de pris pour les Greffiers !

PANTALON.

Qui vous a dit cela ?

M. COURTAUDIN.

C'eſt Trivelin.

PANTALON.

Je ne vous mépriſe point, Monſieur ; & je n'ai npu le mariage, que parce que j'ai appris que s vos grands héritages n'étoient qu'en idée.

M. COURTAUDIN.

Qui vous a dit cela ?

PANTALON.

ſt Trivelin.



SCENE XXVII *& dernie*

PANTALON, M. COURTAUDI, SILVIA, SPINETTE, LÉLI(, SCAPIN, ARLEQUIN *en femn*, TRIVELIN.

LÉLIO.

JE reviens ici, pour ſavoir ſi mon rival.... Mais que vois-je ?

SILVIA.

Vous avez bonne grace, Monſieur, de n venir encore braver, après tous les diſcours priſans que vous avez tenus de moi !

LÉLIO.

Qui vous a dit cela ?

SILVIA.

C'eſt Trivelin.

LÉLIO.

Il eſt vrai qu'en apprenant que j' avois un val...

SILVIA.

Qui vous a dit cela ?

LÉLIO.

C'eſt Arlequin.

SPINETTE, *à Scapin.*

Et toi, traître, comment justifieras-tu ton ɔcédé avec moi, & le mépris que tu as fait d: ɔn amour ?

SCAPIN.

Qui t'a dit cela ?

SPINETTE.

C'est Arlequin.

ARLEQUIN.

C'est Trivelin, c'est Arlequin; vous verrez que ɪs aurons tout fait.

LÉLIO.

Quoi ! n'avez-vous pas sacrifié mes lettres à n rival ?

SILVIA.

Moi ! je ne les ai données qu'à Arlequin, avec re diamant, pour vous les rendre.

LÉLIO.

e commence à m'appercevoir que vous êtes deux rbes fieffés.

TRIVELIN.

Cela est vrai; nous ne vous avons dit à tous que faussetés.

SILVIA.

ɪh! malheureux, pourquoi nous désespérer de ɔrte ?

TRIVELIN.

our troubler le bonheur de Scapin, & empêc r qu'il n'épousât Spinette que nous aimons tous d x.

LÉLIO.

Marauds, ne vous montrez jamais devant m yeux.

PANTALON.

Monſieur, je ſuis fâché.....

M. COURTAUDIN.

Monſieur, je ſuis au déſeſpoir.....

SPINETTE.

Meſſieurs, croyez-moi, vous direz tout cel là dedans; il ſuffit que voilà tout d'accord. Il épouſe Silvia, & Scapin épouſe Spinette. V le petit Divertiſſement que mon Maître a fait pa parer: le Bal commencera enſuite; après quoi, n ferons *médianoche*.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

N°. III.

DANS l'amoureuſe chaîne
Il faut des rivaux envieux :
Sans inquiétude & ſans peine,
Amans, vous ſeriez moins heureux.

Un bonheur ſans alarmes
N'eſt pas le bonheur le plus doux ;
Il perd de ſes charmes,
Si d'autres n'en ſont jaloux.



ENTRÉE.

VAUDEVILLE.

N°. IV.

TRop amoureux d'une Maitreſſe,
Qu'elle ſoit fidelle ou traîtreſſe,
Je ne vois rien:
Ce qu'elle fait, ce qu'elle penſe,
Quand je ſuis dans l'indifférence,
Je le vois bien.

Qu'un vieux ſoupirant à lunettes
S'amuſe à me conter ſornettes,
Je n'entends rien:
Mais qu'un jeune galant ſoupire,
Qu'il me regarde ſans rien dire,
Je l'entends bien.

Des faveurs que, dans ma jeuneſſe,
L'Amour me prodiguoit ſans ceſſe,
Je ne ſens rien;
Ce qu'il m'a laiſſé de funeſte,
Rhumatiſme, goutte & le reſte,
Je le ſens bien.

A porter une rude chaîne,
A languir près d'une inhumaine,
Je n'entends rien:
Trop de résistance m'étonne;
Mais quand l'heure du Berger sonne,
Je l'entends bien.

Quand on cesse d'être inhumaine,
Un Amant rompt bien-tôt sa chaîne;
On ne tient rien:
Mais lorsque l'on a l'art de feindre,
Et qu'on le réduit à se plaindre,
On le tient bien.

Qu'à coups redoublés l'on m'éveille;
Pour mes créanciers je sommeille,
Je n'entends rien:
Quand c'est de l'argent qu'on m'apporte,
Pour peu que l'on gratte à ma porte,
Je l'entends bien.

Fin du Divertissement.

L'HEURE DU BAL.

Entrée de tous les Masques.

UN ESPAGNOL,	Le Sieur Blondi *seul.*
HOMME DE COUR,	Le Sieur Dumoulin 4
DAME DE COUR,	Mademoiselle Prevost
UN ESPAGNOL,	Le Sieur Marcel.
UNE ESPAGNOLETTE,	Mademoiselle Menès
UN POLICHINELLE,	Le Sieur Dumoulin.
UNE DAME GIGOGNE,	Le Sieur Dupré.
UN PETIT POLICHINELLE,	Le petit Javillier.
UNE PETITE GIGOGNE,	Mademoiselle Petit.
UN MATELOT,	Le Sieur Laval.
UNE MATELOTTE.	Mademoiselle Corail.
UN SCARAMOUCHE,	Le Sieur Dezais.
UNE SCARAMOUCHETTE,	Mademoiselle Delast
UN PIERROT,	Le Sieur Pierret.
UNE PIERRETTE,	Mademoiselle de Re

ENTRÉE GÉNÉRALE.

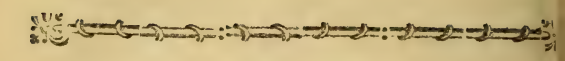
Qui finit, à minuit, la quatrieme & derni partie du Ballet des Vingt-quatre Heures.

FIN.

LE PHILANTHROPE, OU L'AMI DE TOUT LE MONDE;

COMÉDIE,

Représentée en 1724.



ACTEURS.

PHILANDRE, *Ami de tout le monde.*

DURAMINTE, *Femme de Philandre.*

HORTENSE, *Fille de Philandre & de Duraminte.*

LISIMON, *Amant d'Hortense.*

CLARINE, *Suivante de Duraminte.*

L'ÉTRILLE, *Cocher de Philandre.*

FASTIDAS, *Prodigue.*

FORMICIN, *Avare.*

RONDIN, *Sincere à contre-tems.*

DOUILLET, *Oisif.*

JASMIN, *Laquais de Philandre.*

Plusieurs LAQUAIS de Fastidas, *Personnages muets.*

ACTEURS DU DIVERTISSEMENT.

UN PRODIGUE. UN AVARE. UN JOUEUR. UN INDISCRET. UN FLATTEUR. UN AMOUREUX DE LUI-MESME. UN IVROGNE; & plusieurs autres Personnages de divers caracteres chantans & dansans.

La Scene est à Paris, dans la maison de Philandre.



LE PHILANTHROPE, OU L'AMI DE TOUT LE MONDE; COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLARINE.

CLARINE.

En vérité, Monſieur, vous avez eu bien tort de ne m'avoir pas miſe plûtôt dans vos intérêts; je vous aurois conſeillé de ne pas tant différer à demander Hortenſe en mariage.

LISIMON.

Que veux-tu, ma chere Clarine ! ce n'eſt qu depuis huit jours que j'ai le bonheur de la connoître ; ſon pere a toujours, depuis, été à la campagne & j'attendois ſon retour pour faire la démarche qu je vais faire aujourd'hui.

CLARINE.

Mais Hortenſe devoit bien vous avertir que ſ mere étoit la maîtreſſe, & que ſon pere ne ſuivoi que ſes volontés.

LISIMON.

Comme nous n'avons pu encore nous voir qu'en ſecret & rarement, les momens m'ont paru trop précieux pour les employer à autre choſe qu'à lu parler de mon amour ; &, depuis quatre jours que je n'ai pû jouir de cet avantage, je ſuis dans de inquiétudes mortelles.

CLARINE.

Et c'eſt apparemment ce qui vous a obligés aujourd'hui, Hortenſe & vous, de vous adreſſer à moi : vous en aviez beſoin, entre nous ; car, depuis quatre jours, les choſes ont bien changé de face. Hortenſe, qui n'avoit qu'un bien médiocre, a tout d'un coup reçu une augmentation de dot de cent mille écus, de la part d'un oncle qui a fait fortune aux Indes.

LISIMON.

J'en avois déja entendu parler.

CLARINE.

)ui; mais vous ne ſavez pas que, ſur cette nou-
.e, il ſe préſente aujourd'hui des épouſeurs en
le; & qu'il ne vous ſera plus auſſi aiſé, à préſent,
ɔtenir Hortenſe, que lorſque vous êtiez plus
ıe qu'elle.

LISIMON.

lais, Clarine, on m'a aſſuré que Philandre, ſon
ɛ, arrivoit ce matin de la campagne: ſi je pré-
ois mes rivaux, en m'offrant à lui à ſon arrivée?

CLARINE.

:t de quoi cela avanceroit-il? Il vous accepte-
ıit d'abord pour gendre, comme il feroit cent
·es qui ſe préſenteroient. Oh! je vois bien que
s ne connoiſſez pas le caractere de mon Maître.
hiloſophie, ou plûtôt ſa folie, eſt de vouloir
ɛ chagriner de rien, & d'éviter toutes les occa-
s de chagriner les autres; & ce n'eſt pas ſans
ɔn qu'on l'appelle l'Ami de tout le monde.

LISIMON.

'e n'eſt pas un grand défaut que cette bonté
ne.

CLARINE.

)ui, s'il n'outroit pas les choſes; & ſi, dans la
nte qu'il a de déplaire aux hommes, il n'ex-
ɔit pas ſouvent en eux des défauts, & même des
s, condamnés par toute la terre: car enfin, ſon
ɔ d'indulgence ne laiſſe pas de lui donner un

grand ridicule dans le monde. Mais le plaisant y a, c'est que nous lui voyons, en même tems, prouver deux excès contraires : ce qui fait d bien des gens que c'est une espece de fou, qui ses paradoxes continuels, semble vouloir comb & détruire toutes les opinions communes.

LISIMON.

Mais si on lui faisoit un véritable affront souffriroit-il tranquilement ?

CLARINE.

Je pense bien que non ; & je le crois sensibl point d'honneur autant qu'un autre : mais il place pas où la plûpart des gens le veulent pl Par exemple ; un jour, sa femme, voulant po sa patience à bout, feignit d'en aimer un autr s'efforça de lui donner les plus cruels soupçon sa vertu : elle me détacha vers lui, pour savo quelle maniere il prenoit la chose. Comme je forçois, de mon côté, de lui persuader qu'il dans le cas des maris infortunés, & qu'il d venger son honneur outragé, il me répondit quilement qu'il ne se sentoit pas d'humeur chagriner d'un mal qu'il n'avoit pas fait ; & qu trouvoit pas plus de honte pour un honnête-ho à avoir une femme infidelle, qu'une montr n'iroit pas juste.

LISIMON.

C'est prendre assez bien les choses.

CLARINE.

on ! il pouſſa l'extravagance bien plus loin. ant que je le plaignois, il me ſoutint qu'en ces aſions les galans étoient plus à plaindre que les is; que les ſoins & les peines qu'ils ſe donnoient r ravir le bien d'autrui, prouvoient que ce bien ur manquoit pour être heureux; & que les ma- au contraire, avoient ſouvent de trop de ce les autres n'avoient pas aſſez.

LISIMON.

u me donnes-là une plaiſante idée de ſon ca- ere. Mais parle-moi d'Hortenſe. Crois-tu que changement de fortune n'aura pas changé ſes imens pour moi ?

CLARINE.

h ! pour cela non, je vous aſſure; & lorſque ce in elle m'a parlé de vous pour la premiere fois, it avec toutes les marques d'eſtime & de ten- ſe. . . . .



SCENE II.

HORTENSE, CLARINE, LISIMON

CLARINE.

MAis la voici qui vous les exprimera mi
que je ne pourrois faire.

HORTENSE.

Ah ! Lisimon, quel plaisir pour moi de vous tr
ver ici ! Clarine vous a-t-elle appris le bonheur
m'est arrivé depuis que je vous ai vu.

LISIMON.

Ah ! Madame, appellez-vous cette augmen
tion de fortune un bonheur, lorsqu'elle me
naître un nombre de rivaux des plus redoutable

HORTENSE.

N'êtes-vous pas sûr de mon cœur ?

LISIMON.

Oui ; mais, si j'en crois Clarine, vous n'êtes
maîtresse de votre main ; &, d'ailleurs, je p
le plaisir que je concevois de vous sacrifier
peu de bien que je possede, & de vous voir t
tout de moi.

HORTENSE.

Et vous m'enviez cet avantage, à moi, qui
souhaitois cette fortune considérable que pour v
en faire part !

CLARINE.

Voilà de part & d'autre les plus beaux ſentimens
 monde ; mais venons au fait. Je ne conſeille
 à Monſieur de vous demander en mariage, que
 s ſes rivaux n'aient été refuſés ; il n'eſt point
 nu ici ; il ſe donnera auprès de Madame votre
 re quel caractere il voudra, & prendra un che-
 n tout oppoſé à celui que les autres auront pris
 ur ſe faire congédier. J'ai déja une idée en tête
 je vous communiquerai dans le tems.

LISIMON.

Mais ſi, avant ce tems, l'un des rivaux alloit
 e accepté ?

CLARINE.

Soyez ſûr que Madame n'en acceptera aucun.

LISIMON.

Mais pourquoi ?

CLARINE.

Parce que ſûrement Monſieur les acceptera tous.
 vous ai-je pas déja fait concevoir que c'étoit un
 mme qui ne pouvoit refuſer perſonne, qui ne
 uloit point trouver de défauts dans autrui ; & ſa
 nme, au contraire, ſoit par tempérament, ſoit
 r malice, tâche d'en découvrir dans tout le
 nde. Examinez-vous bien auparavant que de
 us offrir. Quelle eſt, par exemple, votre paſſion
 minante ?

LISIMON.

Peux-tu me le demander ? l'Amour. J'adore l'ai-

mable Hortenſe ; que pourra condamner Mad**a**
ſa mere dans cette paſſion ?

CLARINE.

Oh ! bien des choſes, vraiment. Elle examin**r**
d'abord votre maniere d'aimer. Si vous aimez tr**o**
elle craindra que vous ne deveniez mari jalou**x**
vous aimez foiblement, elle appréhendera **q**
vous ne ſoyez mari commode. Ainſi, des deux cô**s**
hors de cour & de procès, & vos offres décla**r**
nulles. Mais je l'entends ; retirez-vous ; je vou**s**
joindrai dans un moment.

SCENE III.

CLARINE, *ſeule.*

CES pauvres enfans ! cela me fait pitié ; & **i**
dépendamment du préſent conſidérable que
ſimon vient de me faire, je me ſens toute l'in
nation poſſible à lui rendre ſervice.



SCENE IV.

DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

H! Meſſieurs les Epouſeurs, vous n'avez qu'à ir vous préſenter! je vous attends de pied fer- Tant que ma fille n'a eu que ſa beauté en parta- aucun n'a remué ; &, maintenant qu'elle a cent e écus en mariage , vous venez de toutes parts s offrir en foule : oh! j'y regarderai d'auſſi près vous. A préſent que me voilà en état de choiſir, n'obtiendra ma fille qu'à bonnes enſeignes.

CLARINE.

Ia foi, Madame, ce ſera fort bien fait d'éplu- r tous ces petits Meſſieurs-là, & de les examiner à d ſur leur bien, ſur leur figure, ſur leur conduite...

DURAMINTE.

it, ſur-tout, ſur leurs caracteres. Ils ſavent que n mari arrive ce matin de ſa maiſon de campagne; ne doute point que tous ceux dont on m'a déja lé, ne viennent auſſi-tôt lui demander ſa fille en riage : mais je les veux tous paſſer en revue, les après les autres ; & , ſur le moindre défaut que découvrirai, au rebut, au rebut. Heureuſe ſi

quelqu'un d'eux me pouvoit fournir l'occasion d'e-trer en dispute avec mon mari !

CLARINE.

Hé ! Madame, sans vous attacher à vouloir q-reller avec votre Epoux, n'avez-vous pas d votre maison assez d'autres sujets dignes de vo colere ? Des Valets étourdis & frippons, un Coc ivrogne, des Chevaux rétifs : n'en est-ce pas as pour donner carriere à votre humeur pétulan sans me compter moi, qui suis peut-être la p obstinée Soubrette que vous puissiez jamais r-contrer ?

DURAMINTE.

Et c'est ce qu'il me faut que des personnes com toi ; & non pas un mari comme celui que j'ai plus flegmatique & le plus indolent de tous les m-tels. Ah ! l'insipide société que celle d'un homme ne s'émeut de rien ! J'aimerois mieux, je pense, mari qui s'emportât contre moi, jusqu'à me b que de n'être jamais contredite : quand je en humeur de quereller, je veux que l'o ma replique.

CLARINE.

Cela est naturel : mais Monsieur ne vous donne-t-il pas assez en approuvant ce que v condamnez ?

DURAMINTE.

Oui ; mais c'est avec un sang-froid qui me dés-pere ; & je voudrois du moins qu'il se fâchât.

CLARINE.

l le faut avouer ; vous êtes à plaindre de ce
é-là. Depuis dix-ſept ans que vous êtes en mé-
ge, n'avoir pu parvenir encore à faire enrager
re mari une ſeule fois ; lorſque mille femmes,
ne vous valent pas, n'ont point tous les jours
plus agréables paſſe-tems !

SCENE V.

URAMINTE, CLARINE, JASMIN.

JASMIN.

ADAME, voilà Monſieur qui vient d'arriver.
(Il ſort.)

SCENE VI.

DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

ON ; tant mieux. Je vais l'attendre ici pour le
ereller plus à mon aiſe. Nous allons voir avec
elle tranquilité d'eſprit il apprendra tous les

désordres que le hazard a fait arriver dans sa ma
depuis son absence. Laisse-nous ; & donne o
là-bas qu'on fasse monter ici tous ceux qui den
deront à nous parler.

CLARINE, *à part.*

Allons d'abord trouver nos Amans, & les
truire de ce que j'ai projeté, pour faire do
également le mari & la femme dans le pannea

SCENE VII.

PHILANDRE, DURAMINTE

PHILANDRE.

BON jour, ma chere femme. Vous voyez l'h
me du monde le plus content. Depuis l'ag
ble nouvelle que j'ai reçue de votre frere,
ne sauriez croire combien de bons partis se
venus offrir à moi pour épouser notre fille
tense.

DURAMINTE.

Ces gens-là sont bien impertinens : pour
vous aller trouver à deux lieues quand je s
Paris ?

PHILANDRE.

Il ne faut pas les blâmer, ma femme ; ils

que j'étois le maître : &, d'ailleurs, ils m'ont
ré qu'on les avoit tant effrayés de votre hu-
r, qu'ils trembloient à se présenter devant
s.

DURAMINTE.

faudra pourtant qu'ils y viennent; & l'on
ra pas ma fille sans mon consentement.

PHILANDRE.

'est aussi ce que je leur ai dit; & ils doivent tous
ndre ici dans ce jour.

DURAMINTE.

t lequel de tous ces gens-là voudriez-vous
pter pour gendre?

PHILANDRE.

n vérité, ils m'ont paru tous si raisonnables,
je voudrois n'en refuser aucun. Monsieur Clin-
nt le Poëte, & Monsieur Babiole le Musicien,
composé là-bas un petit Divertissement sur les
rs caracteres de tous ces prétendans; ils vien-
it tantôt vous le faire entendre.

DURAMINTE.

crois que cela sera fort beau! un Divertisse-
t de la composition de Clinquant & de Babiole,
t on a sifflé le dernier Opéra!

PHILANDRE.

est vrai qu'il n'a pas été du goût de tout le
nde; mais je n'en estime pas moins ces Messieurs.
ez-vous bien qu'il faut beaucoup d'esprit pour

ſaire un Ouvrage médiocre, & même un m
vais? & l'on devroit toujours ſavoir gré aux g
qui travaillent pour nous plaire, quoique le
ſouvent ils n'y réuſſiſſent pas.

DURAMINTE.

Fort bien. Mais il n'eſt pas queſtion de
maintenant; & j'ai de jolies nouvelles à vous
prendre! La douceur avec laquelle vous traitez
domeſtiques, nous a cauſé de belles affaires pen
votre abſence!

PHILANDRE.

Que ſeroit-ce? Vous voulez toujours m'effr
ſur un rien.

DURAMINTE.

Hé! oui, oui, ſur un rien! Vous n'avez
commencer à chercher mille écus; votre buto d
Limoſin a caſſé la glace de votre grand miroi

PHILANDRE.

Hélas! le pauvre garçon ne l'a pas fait a
malice.

DURAMINTE.

Vraiment! je le crois bien; mais la glace en
eſt pas moins caſſée.

PHILANDRE.

Il doit en être bien mortifié: croyez-moi, 'a-
joûtez point au chagrin qu'il en a, celui d'tre
accablé de vos reproches.

DURAMINTE.

DURAMINTE.

Comment donc ! mes reproches ! je prétends le
asser ; &....

PHILANDRE.

Et pourquoi le chasser, s'il vous sert bien d'ail-
urs, & s'il est fidele ? Vous devez être presqu'as-
ée que ce Valet ne cassera plus de glaces de
roir ; ou, du moins, qu'il aura plus d'attention
éviter, qu'un autre que vous prendriez qui n'en
roit point encore cassées.

DURAMINTE.

Le beau raisonnement ! Oh ! bien, si vous faites
ce à celui-là, faites donc pendre votre frippon de
laise qu'on a surpris dérobant votre vaisselle
rgent.

PHILANDRE.

l ne la pas emportée ?

DURAMINTE.

Non ; mais ce n'est pas sa faute, car il a été pris
le fait ; & j'attendois votre retour, pour voir ce
vous prétendez faire de ce voleur.

PHILANDRE.

Oh ! pour celui-là mon sentiment est .... qu'on
paye ses gages & qu'on le renvoye.

DURAMINTE.

omment donc ! lui payer ses gages ? Employons-
plutôt à le faire pendre.

PHILANDRE.

Ah ! ma Femme, ne faiſons pendre perſon plaignons plutôt ce malheureux ; & rendons gr au Ciel d'être nés dans un certain état, & ave certaines inclinations.

DURAMINTE.

Que voulez-vous dire par-là ?

PHILANDRE.

Je veux dire que ſouvent tel eſt ſuperbe d ſageſſe & de ſa probité, qui peut-être ne vau pas mieux que ceux qu'il condamne & qu'il d teſte, s'il ſe trouvoit dans les mêmes circonſta e Puiſque la volonté de ce miſérable n'a poi e d'effet, demeurons en repos.

DURAMINTE.

Allez ; vous mériteriez qu'il vous eût em r tout votre bien.



SCENE VIII.

L'ÉTRILLE, DURAMINTE, PHILANDRE.

DURAMINTE.

MAis voici vôtre Cocher dans un joli état; xcuſez encore ſon ivrognerie.

PHILANDRE.

Qu'eſt-ce qu'il y a, mon pauvre l'Étrille?

L'ÉTRILLE.

Oh! palſembleu, Monſieur, il n'y a pas moyen e vivre avec vos chevaux; ils n'entendent ni rime i raiſon.

PHILANDRE.

Il a quelquefois des expreſſions auſſi plai-ntes....

DURAMINTE, *avec ironie.*

Oui, tout-à-fait récréatives.

L'ÉTRILLE.

Je les conduiſois, avec votre carroſſe, où vous 'aviez dit, & me repoſois ſur ce qu'ils étoient uvent rétifs; mais il leur a pris tout d'un coup 1 caprice & des tranſports..... Croyez-vous en qu'ils ont eu l'inſolence de me renverſer de ſſus mon ſiege?

DURAMINTE.

C'eſt bien plutôt le vin qui t'a renverſé, ivrog que tu es.

L'ÉTRILLE.

Le vin me renverſer, moi ! au contraire ; c ordinairement ce qui me ſoutient.

DURAMINTE.

Et où eſt mon carroſſe ?

L'ÉTRILLE.

Vôtre Carroſſe, Madame ? je crois que vous n avez plus, vos chevaux l'ont mis en pieces : cependant, foi de Cocher, ils n'ont bu d'aujourd' que de l'eau.

DURAMINTE.

Et que ſont-ils devenus enfin ?

L'ÉTRILLE.

On les a arrêtés.

PHILANDRE.

Ah ! heureuſement, il n'y a que demi-mal. Et c a eu la bonté de les retenir ? il faut récompenſer ces gens-là.

L'ÉTRILLE.

Ce ſont pluſieurs petits Marchands, don ls ont renverſé l'étalage, & qui ont eu la bo, comme vous dites, de les mettre entre les m as d'un Commiſſaire qui les a envoyés en fourrier

DURAMINTE.

Juſtement, pour nous faire payer le dégât q ils ont fait ?

PHILANDRE.

Cela eſt juſte.

DURAMINTE.

Comment, cela eſt juſte ?

PHILANDRE.

Oui; les maîtres ſont reſponſables de leurs domeſ-
ues & de leurs chevaux.

DURAMINTE.

Mais eſt-il juſte que l'ivrognerie de votre Cocher
us mette dans un tel embarras ?

L'ÉTRILLE.

Oui, cela eſt juſte ; car je me ſuis enivré à
re ſanté & de vos deniers. Monſieur m'a donné
ur boire, & j'ai bu.

DURAMINTE.

Mais on t'avoit donné de l'argent pour boire, &
n pour t'enivrer.

L'ÉTRILLE.

Oh! Madame, on ne peut trop faire d'honneur
: libéralités d'un Maître comme Monſieur : & ,
lleurs, quel plaiſir y auroit-il de boire, ſi l'on ne
n reſſentoit pas ?

DURAMINTE.

Et vous pouvez avoir la patience d'entendre
ites ſes raiſons ?

PHILANDRE.

e ne les trouve point ſi mauvaiſes; ſon plai-
eſt de boire, il s'y eſt abandonné; le vin l'a
pris.

L'ÉTRILLE.

Non, Monsieur; le vin ne me surprend jamais: bois toujours pour m'enivrer. Je vous ai ouï di cent fois à vous-même qu'il falloit chercher sa cesse à se rendre heureux, & je ne le suis jama tant que quand je suis ivre; je ne songe plus q je sois Cocher; je m'imagine que la terre n'est p digne de me porter: c'est pourquoi je vais boire s nouveaux frais, pour travailler de plus en plus mon bonheur.

SCENE IX.

PHILANDRE, DURAMINTE

PHILANDRE.

SA naïveté me réjouit: tout ce que je crains, c' qu'il n'altere sa santé.

DURAMINTE.

Quel dommage!



SCENE X.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

CLARINE.

OH ! pour le coup, Monſieur, voici un bon
[...]ti que je vous amene ; & Madame aura bien
la peine à ne ſe pas rendre à ſes belles manieres.
[...] arrivant dans cette cour, il a fait mettre ſes
[...]evaux gris pommelés dans votre écurie, & ſon
[...]roſſe ſous votre remiſe : il a donné vingt Louis à
[...]s gens, pour boire à ſa ſanté.

DURAMINTE.

Et quel eſt ce fou-là ?

CLARINE.

Ma foi, je ne ſais; mais il me paroît que l'argent
[...] lui coûte gueres. Le voici.



SCENE XI.

PHILANDRE, DURAMINTE FASTIDAS, *suivi de ses Laquais*, CLARINE.

FASTIDAS.

Monsieur, ayant appris, en arrivant, q votre carrosse avoit été endommagé, je viens faire mettre le mien sous votre remise, & m chevaux dans votre écurie, & c'est un petit prése que je vous prie d'accepter.

PHILANDRE.

Monsieur, je suis confus de la galanterie que vo me faites, &...

FASTIDAS.

Fi donc ! ne parlons plus de cela, c'est u bagatelle, j'en ai encore trois à votre service. Parlo d'une autre affaire. Je viens vous demander vot fille en mariage.

DURAMINTE.

Monsieur, c'est bien de l'honneur que vous no faites ; vous croyez peut-être notre fille plus ricl qu'elle n'est.

FASTIDAS.

Madame, je ſais qu'elle n'a que cent mille écus; ıais je la veux plus pour ſon mérite & pour ſa eauté, que pour toute autre choſe.

PHILANDRE.

Ah! ma femme, cela eſt bien généreux.

DURAMINTE.

Oui; mais il faut examiner auparavant ſi elle onvient à Monſieur, & ſi Monſieur lui convient. l a du bien apparemment? ſes belles manieres le ɔnt aſſez préſumer.

FASTIDAS.

Je ne poſſede plus que huit cent mille francs.

PHILANDRE.

Huit cent mille francs, ma femme!

DURAMINTE, *à Philandre.*

Taiſez-vous. (*à Faſtidas.*) Monſieur, c'eſt beauoup plus que ma fille n'en mérite; mais, avec out cela, je vous dirai que je regarde plus au aractere d'une perſonne qu'à ſon opulence; & ous me permettrez de m'informer un peu du ôtre, avant que d'aller plus loin.

FASTIDAS.

Ah! Madame, c'eſt ce que je demande. Le nom le Faſtidas eſt aſſez connu dans la Finance; & hacun vous dira qu'il n'y a perſonne en France qui aſſe une plus belle figure que moi. Rien ne me oûte. Je prends tous les jours de nouveaux domeſ-

tiques & n'en renvoie jamais aucun. J'ai réguliere-ment une douzaine de beaux-esprits à ma table Je donne mille écus d'une Epître Dédicatoire il y a cent Poëtes dans Paris revêtus de ma Gar derobe.

CLARINE.

Si vous entrepreniez d'habiller tous ceux qu restent encore déguenillés, vos huit cent mill francs n'iroient pas loin.

FASTIDAS.

Que voulez-vous? c'est mon humeur. J'achet tout ce qui est à vendre, & ne garde jamais rien Montres, Bagues & autres Bijoux, tout cela passe dans un instant, de mes mains dans celles du premie qui le vante.

CLARINE.

Ah! Monsieur, que vous avez là une jolie Ta batiere.

FASTIDAS.

Tiens, ma chere, c'est pour toi.

CLARINE, *prenant la Tabatiere.*

Monsieur, je vous remercie.

DURAMINTE.

Que faites-vous, Clarine? Rendez cela tout-à-l'heure à Monsieur: je vous trouve bien hardie de le priver de sa Tabatiere.

CLARINE.

Ce n'est pas Monsieur que j'en prive, Madame: mais c'est le premier qui l'auroit vantée après moi.

FASTIDAS.

Elle n'eſt que de cinquante piſtoles, Madame ; eſt une bagatelle.

PHILANDRE, *bas à Duraminte.*

Ma femme, après des actions ſi généreuſes, pouons-nous balancer un moment ?

DURAMINTE, *bas à Philandre.*

Oh ! encore une fois taiſez-vous. (*à Faſtidas.*) lonſieur, je vous trouvois trop de bien pour ma lle ; mais je commence à m'appercevoir que vous 'en avez pas aſſez. Eh ! comment, avec tant de rodigalité, avez-vous pu conſerver huit cent mille :ancs ?

FASTIDAS.

Bon ! mon pere m'a laiſſé en mourant deux milions.

DURAMINTE.

Et y a-t-il long-tems qu'il eſt mort ?

FASTIDAS.

Un an, environ.

DURAMINTE.

Douze cent mille francs diſſipés en ſi peu de :ems ! mais, Monſieur, ſi vous alliez toujours du nême train, avec les cent mille écus que je donne à ma fille & les huit cent mille francs qui vous reſtent, vous redevriez encore cent mille francs au bout de l'année.

FASTIDAS.

Bon ! bon ! à quoi vous amuſez-vous d'aller caſ-

culer tout cela? Je ne me fais jamais rendre compte moi. J'ai un Intendant Manceau qui regle toute mes affaires ; je ne me mêle que de ſigner le tota au bout du mois.

CLARINE.

Voilà une Maiſon en de bonnes mains.

FASTIDAS.

Hélas ! le pauvre homme ſe plaint ſouvent qu'i y met encore du ſien.

PHILANDRE.

Ah ! Monſieur, que je vous embraſſe. Je ſuis charmé de votre caractere : vous méritiez de naître Prince avec une ſi belle ame. En effet y a-t-il rien de ſi beau que de ſe faire honneur de ſon bien? Quelle volupté que d'en faire part aux autres ! C'eſt ſe mettre, pour ainſi dire, au-deſſus de l'homme, que de s'attacher ſans ceſſe à faire des heureux.

DURAMINTE.

Oui ; mais, à force de faire des heureux, on devient à ſon tour miſérable, & ſouvent criminel ; c'eſt le ſort des prodigues.

PHILANDRE.

Bon ! bon ! un prodigue ne va pas chercher des chagrins dans l'avenir ; il jouit avec douceur du tems préſent au milieu des louanges qu'on lui donne ; il ſe rappelle avec plaiſir le paſſé, à la vue de ceux ſur qui il a répandu ſes bienfaits.

DURAMINTE.

:t s'il n'a obligé que des ingrats ?

PHILANDRE.

)es ingrats ? il n'y en a point dans le monde ; & que vous appellez souvent ingratitude, n'est lquefois qu'un manque de mémoire.

DURAMINTE.

ous voulez me soutenir qu'il n'y a point d'in-s ?

PHILANDRE.

é bien ! quand il y en auroit ; n'est-ce pas tou-s une espece de plaisir pour ceux qui ont obligé, le droit d'avoir des reproches à leur faire.

DURAMINTE.

out cela est bel & bon ; mais Monsieur, dont is la très-humble servante, me permettra de :fuser ma fille. Je ne veux pas, après une année ombance, la voir malheureuse pour le reste de ours. Monsieur n'a qu'à remmener ses chevaux n carrosse.

FASTIDAS.

est assez m'en dire, Madame ; & les gens de humeur ont bientôt pris leur parti. Monsieur, is votre très-humble serviteur.



SCENE XI.

PHILANDRE, DURAMINT[E]
CLARINE.

DURAMINTE.

CELA vous fait un peu enrager, mon ma[ri]
avouez-le franchement.

PHILANDRE.

Moi ? point du tout. Pour le consoler de vo[tre]
refus, j'avois envie d'accepter son Carrosse ; p[er]suadé que je suis, que le plus grand chagrin qu['on]
puisse faire à un Prodigue, c'est de refuser ce q[u'il]
nous donne ; & je ne veux chagriner personne.

DURAMINTE.

Ah! je le vois bien.



SCENE XIII.

ORMICIN, PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

[M]Ais que nous veut encore cette figure hé-clite?

PHILANDRE, *bas.*

h! ma femme, c'est un de ces Messieurs, qui m'a 'honneur de venir me trouver à ma campagne, omme fort riche & fort arrangé.

CLARINE, *bas.*

ous allons bientôt voir ce qu'il a dans l'ame.

FORMICIN.

onsieur, sur la parole que vous m'avez donnée, : rends ici pour terminer l'affaire dont je vous arlé.

PHILANDRE.

onsieur, soyez le bien venu.

DURAMINTE.

:ut-on savoir, Monsieur, quelle parole vous nné mon mari, & de quelle affaire il s'agit?

FORMICIN.

'épouser votre Fille, Madame.

DURAMINTE.

Mais, Monſieur, vous ignorez ſans doute c'étoit à moi que vous deviez vous adreſſer ?

FORMICIN.

Madame, j'en ai porté les premieres parol Monſieur; & je venois ici dans le deſſein de v prier de joindre votre conſentement au ſien.

DURAMINTE.

Mon mari, Monſieur, eſt un homme un pe cile; il n'a pas la force de refuſer perſonne, ſon tempérament: mais, pour moi, j'examine peu plus près les choſes; & le mariage m'en pa une aſſez délicate pour devoir y faire beau d'attention. Qui êtes-vous, Monſieur ?

FORMICIN.

Madame, je ſuis un vieux Garçon qui, pa épargne, en faiſant plaiſir à tout le monde ſi bons gages, ai trouvé le moyen d'amaſſer cent mille francs. Je n'ai jamais dépenſé un mal-à-propos, je me ſuis même ſouvent paſſ néceſſaire; de ſorte que maintenant j'ai plus de mille écus d'argent comptant.

PHILANDRE.

Ma femme, voilà juſtement notre affaire.

DURAMINTE.

Un peu de patience. Monſieur, vous allez doute prendre équipage, ſi vous ne l'avez déj

FORMICIN.

oi, Madame? Dieu m'en garde! je ne donne t dans de pareilles folies. Je n'ai pas ſeulement alet pour me ſervir; je fais ma cuiſine moi- ne.

CLARINE.

ous devez faire une petite chere bien délicate.

FORMICIN.

erſonne ne s'en plaint.

CLARINE.

'eſt-à-dire, que vous mangez toujours à votre couvert.

DURAMINTE.

t ſi vous épouſiez ma fille, Monſieur, quel t votre deſſein? quelle figure lui feriez-vous dans le monde? Je vous avertis qu'elle aime eu les grands airs.

FORMICIN.

h! Madame, je l'aurois bientôt faite à mon eur. Je lui ferois doucement entendre l'avan- qu'il y a de garder une poire pour la ſoif; &, ermant les cent mille écus, qu'on dit que vous onnez en mariage, avec les cent mille que je ede, nous dormirions tranquiles auprès de e bien, & goûterions le plaiſir d'être ſûrs de nanquer de rien pour l'avenir, & de voir ours les autres plus malheureux que nous.

PHILANDRE.

ela n'eſt point ſi mal raiſonné, ma femme!

DURAMINTE.

Comment! vous, qui louiez tout-à-l'heure la pr
digalité, vous pouvez approuver la maniere
penser de Monsieur? est-il rien de plus indign
de plus bas que l'avarice?

PHILANDRE.

Il est vrai que l'avarice est décriée dans le m
de; mais c'est par une espece de vengeance d
part de ceux qui ont dépensé leur bien. Ne pouv
empêcher les avares de se croire heureux, ils
ont refusé la douceur d'être reconnus pour tels.
ne disconviendrai point qu'il ne puisse y avoi
l'illusion dans le procédé de Monsieur; mais j
qu'il s'en faut bien qu'il soit aussi déraisonnable
vous le faites.

DURAMINTE

Ah! voici donc la These changée. Et pour n
chagriner Monsieur, vous allez dire tout le
traire de ce que vous disiez tout-à-l'heure à l'au

PHILANDRE.

En donnant une maniere de louange à l'avar
je ne prétends pas condamner la prodigalité. I
deux sortes de plaisir à faire usage de ses biens
lui de la jouissance, & celui de l'opinion. Le pl
de la jouissance n'est pas le plus considérable, l
bitude en fait perdre le goût: mais il n'en est
de même des plaisirs de l'opinion; comme leur o
n'est pas solide, on n'en est jamais rassasié.

xiple ; qu'un autre que Monſieur ait cent mille
c, & qu'il en achete une Terre, voilà ſon opinion
oée à l'image de cette Terre ; mais celle de
Iſieur s'étend infiniment davantage : en ne ſe
éiſant point de ſon argent, ſon opinion eſt
ours riche de tout ce qu'on peut avoir dans le
de pour cent mille écus.

FORMICIN.

près cela, Madame, je crois que vous n'avez
rien à dire ſur ma conduite.

DURAMINTE.

h! rien du tout, Monſieur. Je vous dirai ſeule-
t que vous n'aurez jamais ma fille; je ne pré-
s pas qu'elle ſoit logée, vêtue & nourrie en idée.

CLARINE.

adame a raiſon ; & je crois qu'avec un homme
otre âge, elle auroit bien d'autres idées à ſe
ıer.

FORMICIN.

inſi je vois bien qu'il n'y a rien à faire ici pour
. Je vous donne le bon-jour.



SCÈNE XIV.

PHILANDRE, DURAMINT CLARINE.

PHILANDRE.

EN vérité, ma femme, je crois que vous v
de refuser là deux bons partis.

DURAMINTE.

Laissez-moi, & ne me parlez jamais.

PHILANDRE.

Mais, enfin, si un conseil....

SCENE XV.

PHILANDRE, DURAMINT RONDIN, CLARINE.

RONDIN,

J'ENTRE sans dire garre. Holà! vous autres, n
ce point ici qu'il y a une fille à marier?

CLARINE, *à part.*

L'abord est familier.

RONDIN.

rviteur à toute la Compagnie.

(*à Philandre.*)

vois, à votre mine doucette, que c'eſt vous à ai affaire. Me connoiſſez-vous ?

PHILANDRE.

n, Monſieur; je n'ai pas cet honneur.

RONDIN.

me nomme Jacques Rondin, fils de Chriſ- e Rondin, de ſon vivant Mouleur de Bois. Je vous demander votre fille en mariage; on m'a 'elle étoit un peu égrillarde, & qu'il falloit ſe .

CLARINE.

ilà une plaiſante maniere de parler! Et pour renez-vous donc ma jeune Maitreſſe ?

RONDIN.

me parois, toi, une bonne piece de ménage; drôle qui t'aura, n'aura qu'à ſe bien tenir.

CLARINE.

ilà un plaiſant homme, de me tutoyer ainſi nt mon Maître & ma Maitreſſe, ſans m'avoir is vue !

RONDIN.

rbleu! je te trouve bien plus plaiſante, toi, de re ton nez dans la converſation, avant que ton re & ta Maitreſſe m'aient encore répondu.

DURAMINTE.

Taiſez-vous, Clarine. Il eſt vrai, Monſ
que ma fille eſt à marier ; mais je me ſuis rend
peu difficile ſur le choix de ſon Epoux. On
trompé tous les jours, & le monde eſt ſi remp
fourbes !

RONDIN.

Oh ! parbleu, on ne me reprochera pas cel
vais rondement dans toutes mes manieres; &,
un défaut, c'eſt d'être trop ſincere.

DURAMINTE.

C'en eſt ſouvent un plus grand qu'on ne pen
la politeſſe eſt une ſi belle choſe....

RONDIN.

Fi donc ! de la politeſſe ! je ne veux point de
La politeſſe eſt, dit-on, toujours accompagn
fauſſeté. Faites paroître votre fille, & je vous
franchement ſi la moulure m'en plaît, ou non
elle jeune d'abord ?

CLARINE.

O Ciel ! peut-on demander cela, en voyan
dame ? Vous devez plutôt vous étonner qu'e
une fille à marier.

RONDIN.

Parbleu ! tu te moques de moi ; & Madam
paroît une femme de trente-cinq à quarante a

CLARINE.

Ah ! quelle injure ! Monſieur, vous n'y penſez

RONDIN.

a foi! je le dis, parce que je le penſe. Que ez-vous? je ſuis ſincere.

DURAMINTE.

'eſt pouſſer la ſincérité un peu loin.

RONDIN.

ame! je ſuis fâché que cela vous fâche; & je ne is pas que vous vous piquaſſiez encore de jeu-:. Je ne m'étonne pas ſi vous vous rendez ſi :ile ſur le choix d'un gendre; c'eſt apparemment vous ne voulez pas devenir ſi-tôt grand'mere.

DURAMINTE.

ais, Monſieur, il ſemble que vous ne ſoyez venu jue pour m'inſulter.

RONDIN.

:oi? Dieu m'en garde! je n'ai deſſein d'offenſer onne. Aimeriez-vous mieux un flatteur qui ; donnât des louanges?

CLARINE.

Ia foi, ce ſeroit encore pis: elles ſont preſque ours intéreſſées. Les petits ne louent que pour enir, les grands pour ne rien donner, les égaux r être loués à leur tour.

RONDIN.

'h! pour moi, je ne veux pas qu'on me loue; & ne me ſauroit faire un plus grand plaiſir que me dire mes vérités.

CLARINE.

Elles ne doivent pourtant pas être fort agré[illegible] pour vous.

DURAMINTE.

Hé bien! Monsieur, puisque vous aimez que vous dise vos vérités, apprenez qu'il n'y a rien le monde de plus impertinent que vous, & q sincere à contre-tems est un homme bannissab toutes les sociétés.

PHILANDRE.

Ah! ma femme, que dites-vous là? Que seroit heureux de trouver toujours de pareils a Oui, Monsieur, je veux être le vôtre; votre cérité me charme; & ....

RONDIN.

Vous voulez être mon ami? Et quelle oblig vous en aurai-je? On dit que vous l'êtes de to genre humain.

CLARINE.

Bon! notre Maître aura aussi son fait.

RONDIN.

Allez, allez, soyez seulement mon beau - c'est tout ce que je vous demande à présent.

DURAMINTE.

Mais vous ne savez pas, Monsieur, que je la Maitresse, & que mon mari ne fait rien sa permission.

RONDI

RONDIN.

Ma foi, tant pis pour lui. Et un homme eſt un nêt quand il ſe laiſſe conduire par ſa femme.

CLARINE.

Allons, Monſieur, répondez donc. N'allez-vous s encore louer Monſieur ſur ſa ſincérité ?

PHILANDRE.

Pourquoi voulez-vous que je le condamne? Monur, ſur le champ, dit avec franchiſe aux gens ce 'il penſe d'eux. Si ce qu'il penſe eſt faux, cela ne it point offenſer celui à qui il parle; & ſi ce qu'il eſt une vérité chagrinante, ne vaut-il pas mieux celui qu'elle regarde la ſache d'abord du preer qui la découvre, que de ne l'apprendre après qu'elle auroit couru par toutes les bouches des diſans ?

RONDIN.

Oh! j'ai cela de bon moi, je ne parle jamais des ns en arriere d'eux.

DURAMINTE.

Il faut donc vous dire auſſi les choſes en face, & us déclarer que votre franchiſe & votre perſonne me conviennent en aucune façon, & que vous ivez aller chercher une femme ailleurs.

RONDIN.

Hé bien! voilà parler, cela; & je vous dirai moi, mon côté, que je ne m'en ſoucie guere. J'étois u & je m'en retourne; auſſi-bien, quand nos

voisines de la Grenouillere ont su, ce matin, que je m'allois marier, elles m'ont demandé en passant *allez-vous au bois, Cadet? allez-vous au bois?* Adieu Jusqu'au revoir.

SCENE XVI.

PHILANDRE, DURAMINTE CLARINE.

CLARINE.

IL faut avouer que voilà un homme bien impoli.

SCENE XVII.

PHILANDRE, DURAMINTE DOUILLET, CLARINE.

CLARINE.

VOYONS si celui-ci aura de plus belles manieres

PHILANDRE.

Il a l'air bien posé.

DOUILLET.

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'êt connu de vous?

PHILANDRE.

Non, Monsieur.

DOUILLET.

Je me nomme Douillet.

PHILANDRE.

Monsieur, puis-je savoir quel sujet vous amene ?

DOUILLET.

J'ai appris que plusieurs personnes vous avoient ja demandé votre fille en mariage ; mais que les ntimens de Madame ne s'étoient point accordés qu'ici avec les vôtres sur le choix de son Epoux. s défauts des prétendans ont causé apparemment tre dispute ; c'est ce que je ne crains point sur n sujet. On ne me reprochera ni l'ambition, ni ivie, ni l'ingratitude ; encore moins d'avoir dé- urné les deniers de l'Etat ; d'avoir chassé quel- 'un de son poste ; d'avoir mal jugé, mal com- tu, trop vendu ; je suis à couvert de tous ces es ; je ne suis, grace au Ciel, ni Financier, ni urtisan, ni Juge, ni Guerrier, ni Marchand.

DURAMINTE.

Et qu'êtes vous donc ?

DOUILLET.

Rien. J'ai du bien, je le dépense sans prodigalité, sans avarice. Je ne me donne aucun soin. On me e, on m'habille, on me déshabille, on me uche.

CLARINE.

Cela est bien commode.

DOUILLET.

On marche, on lit, on écrit pour moi. Je bois je mange & je dors : voilà mon plus fort exercice.

CLARINE.

Vous verrez que cet homme-là ne se donnera p seulement la peine d'être lui-même le pere de enfans.

DOUILLET.

A vous dire le vrai, je ne me marie que po avoir une compagnie, pour me faire passer le tem

DURAMINTE.

Je crois qu'en effet une pareille vie doit vo ennuyer ?

DOUILLET.

Point du tout, j'y suis accoutumé. Je suis enne du travail.

DURAMINTE.

Mais quoi ! N'avez-vous point quelque Charg qui vous donne du moins un nom dans le mond

DOUILLET.

En aucune façon. Une Charge, sans l'exercer, laisse pas de demander des soins que je suis incapa de me donner. Je ne veux augmenter mon rever ni le diminuer.

PHILANDRE.

Monsieur a raison. Quelle douceur de n'avoi compte à rendre à personne !

DURAMINTE.

La plaisante félicité que de vivre sans rien fa

voudrois bien vous demander quelle figure fait
jourd'hui un pareſſeux dans le monde ? de quelle
lité eſt-il à la ſociété ? Je vous déclare que je ne
ɪx point pour gendre un homme oiſif.

CLARINE.

Je ſuis du ſentiment de Madame ; il faut à ſa
e un homme qui travaille. Oh ! je ſuis ennemie
ortelle de la pareſſe.

PHILANDRE.

Et moi je vous dirai bien plus : j'eſtime que la
reſſe eſt la ſeule qualité qui renferme de la per-
ſtion.

CLARINE.

En voilà bien d'un autre.

PHILANDRE.

La ſituation où elle nous met, marque que nous
nmes tels qu'il faut pour être heureux. Tout ce
i a le nom de vertu, nous fait aſpirer à quelque
oſe que nous ne poſſédons pas ; mais la pareſſe, en
us laiſſant comme nous ſommes, prouve qu'il ne
us manque rien.

CLARINE, *à Douillet.*

Après tout ce beau raiſonnement-là, croyez-moi,
onſieur, allez vous repoſer.

DURAMINTE.

Clarine a raiſon ; & je croirai, Monſieur, vous
ndre ſervice en vous refuſant ma fille. Le mariage,
oyez-moi, ne convient point à un homme de
otre humeur ; il eſt plein d'embarras, & a ſouvent

des suites fâcheuses qui pourroient altérer votr tranquilité.

DOUILLET.

Ma foi, Madame, je crois que vous avez raiso Holà, mes Porteurs.

SCENE XVIII.

PHILANDRE, DURAMINTE DOUILLET, CLARINE, JASMIN.

JASMIN.

ILs sont dans l'Antichambre, souhaitez-vo qu'ils entrent jusqu'ici?

DOUILLET.

Non, non; je veux bien me donner la pei d'aller jusques-là.

CLARINE.

Vous avez raison; de tems en tems un peu d'exe cice est nécessaire à la santé.

DOUILLET.

Monsieur, tout à vous. Madame, puisqu'il faut votre fille un époux qui travaille, je vous souhaite.

SCENE XIX.

HILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

PHILANDRE, *à part, à Clarine.*

CLARINE, en refuſant cet homme, ma femme ſait ce qu'elle refuſe.

CLARINE, *à part, à Philandre.*

Et que refuſe-t-elle après tout ? Rien.

DURAMINTE.

Quoi ! Je ne pourrai pas trouver un mari raiſonnable pour ma fille ! C'en eſt fait ? je ne veux plus écouter perſonne.



SCENE XX.

PHILANDRE, DURAMINTE, LISIMON, CLARINE.

CLARINE.

AH ! de grace, Madame, écoutez celui-ci.

CLARINE, *bas à Lisimon.*

Songez à bien jouer votre rôle.

LISIMON, *bas à Clarine.*

Ne t'en mets point en peine. (*à Philandre*) Monsieur, c'est votre réputation qui vous attire aujourd'hui ma visite. Il y a long-tems que je cherche un véritablement honnête-homme, un homme sans défauts, & l'on m'a assuré que je le trouverois chez vous. J'avois autant d'ardeur de rencontrer une femme sincere, & Madame votre Epouse a, dit-on, cette qualité sur toute autre.

DURAMINTE.

Hé bien ! Monsieur; supposé que vous trouvassiez tout cela ici, de quel avantage cela pourroit-il être pour vous ?

LISIMON.

De quel avantage, Madame ? J'ai du bien, & je ferois tout mon bonheur de le partager avec un

imable perſonne qui devroit ſa naiſſance & ſon ducation à des parens d'un mérite auſſi rare.

DURAMINTE.

C'eſt-à-dire, que vous venez nous demander notre lle en mariage.

LISIMON.

Oui, Madame, c'eſt ce qui m'amene; & l'eſpoir e l'obtenir, eſt la ſeule choſe qui m'a détourné u deſſein que j'avois de me retirer pour jamais dans e déſert le plus affreux, pour me ſéparer du reſte les hommes.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monſieur?

LISIMON.

C'eſt que je les hais tous; jamais je ne les aï rouvé ſi méchans & ſi perfides qu'ils le ſont aujourd'hui; la Nature ſemble être à ſon dernier degré le corruption.

PHILANDRE.

Vous avez là, pour un jeune homme, des ſentimens bien cruels.

LISIMON.

Oh! je ne puis aſſez vous les exprimer; mais ſi je hais les méchans, je hais encore plus ceux qui les excuſent dans leurs vices; ces gens qui trouvent tout bon, & qui n'ont pas la force de haïr perſonne.

CLARINE.

Madame, voici juſtement ce qu'il vous failloit pour faire enrager votre mari.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monſieur, voulez-vous haïr que qu'un ? La peine eſt toute du côté de celui qui hai Et pourquoi voulez-vous vous faire de la peine, pa ce que vous ne croyez pas les autres raiſonnable: Mon caractere eſt bien différent du vôtre; je ne che che tous les jours qu'à me faire des amis, & ...

LISIMON.

Qu'entends-je ? Des amis ! & y en a-t-il dans monde ? Chacun s'aime & n'aime que ſoi. Tout réduit là : l'amitié n'eſt qu'une chimere, ou plut une eſpece de treve que les hommes font entr'eu à la haine qu'ils ont naturellement les uns pour l autres.

PHILANDRE.

Ah ! Monſieur, puiſque vous penſez de la ſort allez plutôt vous renfermer dans votre déſert; vo ne méritez pas de vivre avec les hommes, & moi avec moi qu'avec tout autre, & ma fille n'eſt p pour vous.

LISIMON.

Ah ! j'y renonce de bon cœur; il ſuffit qu'el vous appartienne. Je reconnois qu'on m'a tromp dans l'idée qu'on m'a donnée de vous, & je va ſuivre mon premier deſſein.

DURAMINTE.

Arrêtez, Monſieur; mon mari vous refuſe, moi je vous accepte. Vous cherchiez un homn ſans défauts & une femme ſincere; vous ne trouve

ue la moitié de ce que vous cherchiez, il faut vous ontenter.

LISIMON.

Ah ! Madame, comment pourrai-je vivre avec n esprit de sa sorte ?

DURAMINTE.

J'y vis bien moi, Monsieur. Allez, allez, quand ous serons deux à le combattre, nous le mettrons ien à la raison.

LISIMON.

Je vois tant de rapport de votre humeur à la mienne, Madame, que je crois ne pouvoir mieux faire que de sacrifier le repos de mes jours à ce qui vous era plaisir, & me voilà résolu d'épouser Mademoiselle votre fille.

DURAMINTE.

Ah ! je suis au comble de mes vœux. Venez, Monsieur ; je vais vous présenter à elle ; &, mon Mari dût-il en enrager, vous l'épouserez dès ce soir. Allons, que l'on prépare tout pour le Divertissement.

CLARINE.

J'ai déja entendu des violons là-dedans, qui commencent à s'accorder.



SCENE XXI *& derniere.*

PHILANDRE, CLARINE.

CLARINE.

A LA fin, Monsieur, vous voilà donc sorti d votre caractere ?

PHILANDRE.

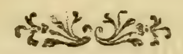
Moi ? point du tout; & ce que j'en ai fait n'éto que pour donner un Epoux à ma fille. Je ne blâm point la maniere de penser de ce jeune homme quoiqu'elle soit fort différente de la mienne.

CLARINE.

Hé bien ! s'il est ainsi, apprenez qu'il pense tou autrement qu'il ne vous a parlé ; & que tout ce n'étoit qu'un stratagême amoureux concerté entr votre fille, lui & moi, pour faire donner vot femme dans le panneau.

PHILANDRE.

Je suis charmé de vous avoir si bien secondés san être prévenu. Ne détrompons ma femme que quan le mariage sera achevé, & voyons toujours l Divertissement.



DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE DE PLUSIEURS PERSONNAGES DE DIVERS CARACTERES.

PHILANDRE.

Nº. I.

C'Est le plaisir qui justifie:
L'opinion fait le bonheur.
L'Avare avec soin multiplie
L'Or qu'il chérit avec ardeur;
Le prodigue le sacrifie.
L'ambitieux suit la grandeur,
L'Indolent la voit sans envie.
Le Brave fait tout pour l'honneur;
Et le poltron tout pour la vie.
C'est le plaisir qui justifie.

ENTRÉE.

HORTENSE.

Aux plus amoureux
On n'est pas toujours favorable;
On les plaint, sans les rendre heureux.
Un jeune cœur ne se croit point coupable,
De préférer l'Amant le plus aimable
Aux plus Amoureux.

ENTRÉE.

UN GASCON *indiſcret.*

L'Amant diſcret a l'art de plaire ;
Mais que ſon ſort eſt rigoureux !
Cadédis ! comment peut-il faire
Pour ſe taire,
Quand on a couronné ſes feux ?
Pour moi ce ſeroit un martyre.
J'eſtime moins, dans l'Empire amoureux,
Le plaiſir d'être heureux,
Que celui de le dire.

ENTRÉE.

UNE FEMME *grondeuſe.*

Pour éviter un ennuyeux loiſir,
Toujours je gronde au gré de mon deſir,
Contre chacun je me déchaîne.
C'eſt enrichir ſur le plaiſir,
Que de le choiſir
Où les autres trouvent la peine.

VAUDEVILLE.

PHILANDRE.

Nº. II.

HAÏR n'eſt point du tout mon fait.
La haine, pour celui qui hait,
Eſt une peine ſans ſeconde :
Au contraire il eſt doux d'aimer ;
Et j'aime à m'entendre nommer
Ami de tout le monde.

LA FEMME *d'un Jaloux.*

L'Amant diſcret, par cent détours,
Sait réuſſir dans ſes amours,
Sans que l'Epoux jaloux en gronde.
Heureux entre tous les Amans,
Il peut ſe dire, en même tems,
Ami de tout le monde.

UN FLATTEUR.

L'Amour propre des grands Seigneurs
Fait le revenu des Flatteurs:

C'eſt où leur fortune ſe fonde.
En parlant trop ſincérement,
On n'eſt pas ordinairement
Ami de tout le monde.

RONDIN.

Quand j'aime, j'aime uniquement.
Je parle toujours franchement.
Comme le corps, j'ai l'ame ronde.
Il ne faut rien faire à demi.
Je compte pour rien un Ami
Ami de tout le monde.

UN IVROGNE.

Prêtez l'argent ſans intérêt,
Ne le redemandez jamais;
Qu'en bon vin votre cave abonde;
Ouvrez la porte à tous venans;
Et vous ſerez, en peu de tems,
Ami de tout le monde.

UN GASCON.

Mille beautés, de toutes parts,
Vouloient ſurprendre mes regards;
J'enchantois la brune & la blonde.

D'une trentaine j'ai fait choix ;
On ne peut pas être à la fois
Ami de tout le monde.

UNE COQUETTE.

L'Epoux commode l'entend bien ;
Il ne s'embarraſſe de rien ;
Cependant chez lui tout abonde.
Pour peu que ſa femme ait d'eſprit,
Il eſt bientôt, par ſon crédit,
Ami de tout le monde.

UN COMPLAISANT.

Aux Badauds donnez de l'Encens,
Aux Gaſcons des repas friands,
Aux Bretons buvez à la ronde,
Ne demandez rien aux Normands ;
Et vous ſerez, avec le tems,
Ami de tout le monde.

UNE PETITE FILLE.

Maman n'entend pas bien cela
De gronder, lorſque mon Papa
S'en va de la brune à la blonde.
Je ſerois la femme à tretous,
Si je me voyois un Epoux
Ami de tout le monde.

AU PARTERRE.

C'eſt votre Jugement certain,
Qui des Pieces fait le deſtin ;
Sur votre goût chacun ſe fonde.
Quand le Parterre eſt ſatisfait,
Nous pouvons nous dire en effet
Amis de tout le monde.

FIN.

LE TRIOMPHE DU TEMPS, COMÉDIE,

Représentée en 1725.

ACTEURS DU PROLOGU

M. BROUILLON,
M. GRIFFONET, } *Auteurs.*
M. BARBOUILLE,

Mademoiselle DU FRESNE, *Comédi*

La Scene est sur le Théâtre de la Co
Françoise.



E TRIOMPHE
)U TEMPS,
COMÉDIE.

PROLOGUE.

CENE PRÉMIERE.

ROUILLON, GRIFFONET.

GRIFFONET.

Uoi! Monsieur Brouillon, vous osez me sou-
r que la Piece nouvelle qu'on va représenter
de vous?

BROUILLON.

)ui, Monsieur Griffonet, de moi-même; qu'en
lez-vous dire?

GRIFFONET.

Outre que je ſuis ſûr du contraire, c'eſt c
vous trouve bien téméraire de vous dire l'A
d'une Piece qui n'a pas encore été repréſenté
miennes ont été toujours anonymes, & je m'e
bien trouvé: pour deux ou trois qui ont réuſ
dont je me ſuis déclaré l'Auteur dans la ſui
m'en eſt tombé plus de vingt que je ne me ſ
mais vanté d'avoir faites.

BROUILLON.

Et croyez-vous pour cela, Monſieur Griffone
le Public ne vous les a pas données? On a fai
plus, on vous a dit le pere de ces avorton
forme, qu'on a repreſentés juſqu'ici ſur les Th
de la Foire, & qu'aucun Auteur n'a jamais
reconnoître pour ſes enfans.

GRIFFONET.

Seroit-il poſſible que l'on m'attribuât tout c
ſe préſente de mauvais depuis quelque tems
Paris?

BROUILLON.

Oh! pour cela n'en doutez nullement.

GRIFFONET.

Hé bien, morbleu! ſi cela eſt ainſi, je ren
pour jamais au privilége des Anonymes; &
commencer, je vous dirai que *le Triomph*
Temps eſt de moi, & que vous avez tort de vo
faire honneur.

BROUILLON.

a! Monsieur Griffonet, doucement; ne passez
'une extrémité à l'autre : après avoir désavoué
ce que vous avez fait de mauvais, ne vous at-
.ez point ce que je crois avoir fait de meilleur.

GRIFFONET.

ous, l'Auteur du *Triomphe du Temps !*

BROUILLON.

ui, morbleu ! &, s'il ne tient qu'à vous réciter
ece par cœur, d'un bout à l'autre....

GRIFFONET.

h ! parbleu, je vous en défie.

SCENE II.

OUILLON, GRIFFONET, BARBOUILLE.

BARBOUILLE.

É ! qu'est-ce donc, Messieurs ? à quoi songez-
de faire le bruit que vous faites sur le Théâtre ?
:-vous bien que la Comédie va commencer ?

GRIFFONET.

.h ! Monsieur Barbouille, vous venez à propos.
noissez-vous, dites-moi, l'Auteur de la Piece
l'on va représenter.

BARBOUILLE.

Oui; mais, comme il m'a demandé le secre
vous prie de me dispenser de vous le nommer.

GRIFFONET.

Monsieur me dit qu'elle est de lui, & je lui
tiens qu'elle est de moi: qu'en pensez-vous?

BARBOUILLE.

Je pense.... que vous avez tort tous deux.

GRIFFONET.

Pourquoi?

BARBOUILLE.

C'est que j'en suis l'Auteur.

BROUILLON.

Vous?

BARBOUILLE.

Sans doute.

GRIFFONET.

Vous voulez railler?

BARBOUILLE.

Non vraiment; & je suis même fort fâché c
les Comédiens d'avoir pris le tems que la Co
à Fontainebleau pour faire représenter ma
par leurs garçons: il me semble qu'ils n'étoier
trop bons eux-mêmes pour cela.

GRIFFONET.

Leurs garçons! Ah! parlez mieux. Je sais
sont tous aussi grands maîtres les uns que le
tres; & je crois même qu'un Acteur médiocr

ai

imera un rôle, & qui s'attachera à le représenter vec zele, le fera plus réussir qu'un de vos grands Acteurs qui se négligeroit, & le voudroit, pour insi dire, jouer en robe de chambre.

BROUILLON.

Cela est sans contredit. Mais, revenons à vous, Monsieur Barbouille. Par quelle raison, ou par quel caprice vous dites-vous l'Auteur du Triomphe du Temps?

BARBOUILLE.

J'aurois à vous demander à tous deux la même chose.

SCENE III.

Mlle DUFRESNE, BROUILLON, BARBOUILLE, GRIFFONET.

BARBOUILLE.

MAIS voici Mademoiselle du Fresne qui nous va débrouiller cette énigme. Mademoiselle, je vous prie d'apprendre à ces Messieurs qui est l'Auteur de la Piece qu'on va représenter : n'est-il pas vrai que c'est moi?

Mademoiselle DU FRESNE.

Oui, Monſieur.

BROUILLON.

Quoi! Mademoiſelle, vous ne me l'avez pas en tendu lire dans votre aſſemblée?

Mademoiſelle DU FRESNE.

Cela eſt vrai, elle eſt de vous.

GRIFFONET.

Ah! ah! Ceci eſt plaiſant! Et moi, qui vous préſenté moi-même le rôle que vous y allez jouer

Mademoiſelle DU FRESNE.

Elle eſt auſſi de vous, Monſieur.

BARBOUILLE.

Ma foi, je n'y comprends plus rien; & Mad moiſelle veut, à ſon tour, ſe moquer de nous. Ma dites-moi un peu, Monſieur Brouillon, comme avez-vous traité ce ſujet?

BROUILLON.

Je fais triompher le tems de la Jeuneſſe, & de Beauté; je fais voir comme il les détruit par puiſſance: & mon Divertiſſement eſt le Tem paſſé.

GRIFFONET.

Ah! je ne dis plus rien; ce n'eſt pas-là ma Pie Dans ma Comédie, j'établis le Triomphe du Tem ſur l'Amour & ſur la Conſtance; je fais voir effets de l'abſence: & mon Divertiſſement rou ſur le Temps préſent.

BARBOUILLE.

Et, si cela est, vos deux sujets n'ont point de pport au mien que d'une certaine maniere. Je ontre qu'il n'y a point de douleur dont le Temps : triomphe; & mon Divertissement est le Temps tur, où je prouve que l'Espérance peut consoler : tout.

GRIFFONET.

Cela est assez particulier, trois Comédies diffé-ntes sous le même titre; & les trois Divertisse-ens, le Temps passé, le Temps présent & le Temps tur. Mais, enfin, laquelle allez-vous représenter?

Mademoiselle DU FRESNE.

Nous les allons représenter toutes trois : nous ons trop d'obligation au Public pour ne pas ercher tous les moyens de lui plaire.

BARBOUILLE.

Cela n'est pas si mal imaginé; & je vous loue : l'invention. Qu'en dites-vous, Messieurs?

BROUILLON.

Moi, je suis très-content de cet assemblage.

GRIFFONET.

Et moi de même. Je crains seulement que vos ieces ne fassent tort à la mienne. Car, enfin, ıtre trois sujets comiques, il s'en trouvera sans oute un moins comique que les autres; & j'ap-éhende.....

BARBOUILLE.

Ah! point de complimens. Si cela réussit, nous

en partagerons ensemble la gloire & le profit : si cela ne réussit pas.... Mais cela doit réussir.

BROUILLON.

Pour moi, je ne crains que les Acteurs : ils n'ont pas encore atteint cet art....

Mademoiselle DU FRESNE.

Hé ! Messieurs, ne craignez que pour vos Pieces. Le Public nous connoît tous pour ce que nous sommes ; & peut-être que vous aurez besoin de l'indulgence qu'il a pour nous, pour lui fermer les yeux sur bien des défauts, qu'il ne vous passeroit peut-être pas dans d'autres temps.

BARBOUILLE.

Ma foi ! je crois que Mademoiselle a raison. Quoi qu'il en soit, allons attendre notre destinée ; heureux, si nous pouvions, dans notre entreprise, triompher des critiques du temps !

Fin du Prologue.

LE

TRIOMPHE

DU TEMPS PASSÉ.

PREMIERE PARTIE.



ACTEURS.

CLÉON, *Pere de Léandre, ancien aman de Madame Roquentin.*

Madame ROQUENTIN, *Ancienne amant de Cléon.*

LÉANDRE, *Fils de Cléon, destiné à Isabelle*

ISABELLE, *Fille de Madame Roquentin destinée à Léandre.*

DRILLOT, *Valet de Cléon.*

DORINETTE, *Suivante de Madame Roquentin.*

La Scene est à Paris, dans la maison de Madame Roquentin.



LE TRIOMPHE DU TEMPS PASSÉ.



PREMIERE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, DORINETTE.

ISABELLE.

QUoi ! ma chere Dorinette, c'eſt donc aujourd'hui que l'époux que ma mere me deſtine, doit arriver ?

DORINETTE.

Et, en même temps, celui qu'elle a retenu pour elle : elle épouſe le pere & vous fait épouſer le fils.

ISABELLE.

Mais à quoi ſonge ma mere, de vouloir ſe remarier à ſoixante & cinq ans, &, ſur-tout, après l mauvais ménage qu'elle a fait avec mon pere, & tous les chagrins qu'ils ſe ſont donnés l'un à l'autre Pour moi, je t'avouerai que c'eſt ce qui m'a fai naître tant d'averſion pour le mariage.

DORINETTE.

Il faut vous expliquer tout ceci, qu'elle m'avo caché juſqu'à préſent, & qu'elle vient enfin de m découvrir : écoutez-moi. Il y a quarante ans qu votre mere en avoit vingt-cinq, & elle veut n'e avoir aujourd'hui que trente : on n'a, dit-elle, qu l'âge qu'on paroît.

ISABELLE.

Je connois tout ſon ridicule là-deſſus ; & elle même toutes les peines du monde à s'avouer mo aînée auprès de ceux qui ont la fade complaiſanc de feindre de la prendre pour ma ſœur.

DORINETTE.

Il eſt vrai que tous les gens du temps paſſé trou vent que vous avez les mêmes traits qu'elle avoit votre âge ; mais il y a aujourd'hui bien de la diffé rence. A vingt-cinq ans donc, un certain Petit Maître, ſurnommé le beau Cléon, jeune homme, à peu-près de ſon âge, en devint éperduement amou reux, & elle de lui.

ISABELLE.

Je ſavois encore cela ; & que leurs parens, par des intérêts de famille, ne voulurent point les marier enſemble, & obligerent ma mere à épouſer le Baron de Roquentin, mon pere, & le beau Cléon à aller épouſer une riche héritiere à deux cents lieues d'ici.

DORINETTE.

Fort bien. Voilà donc nos deux Amans ſéparés, & mariés, chacun de leur côté, à des perſonnes qu'ils n'aimoient point : mais, malgré cette ſéparation, ils ne ſe ſont point oubliés, & n'ont point ceſſé de s'écrire pendant quarante ans.

ISABELLE.

Voilà ce que je ne ſavois pas.

DORINETTE.

Oh ! je vous l'apprends donc. Votre pere eſt mort ici il y a deux ans, regretté de tout le monde, excepté de ſa femme ; & l'épouſe du beau Cléon vient de mourir à Bordeaux, au grand contentement de ſon mari, qui a auſſi-tôt pris la poſte pour venir épouſer votre mere, qu'il appelle toujours dans ſes lettres, ſa belle Javotte. Il arrive donc ajourd'hui, s'il n'eſt déja arrivé, avec ſon fils unique, nommé Léandre, qui lui reſſemble comme deux gouttes d'eau, & qui eſt le mari qu'on vous deſtine, pour ne pas faire ſortir les biens des deux familles.

ISABELLE.

C'eſt ce que ma mere me dit hier au ſoir; mais je te déclare que je n'épouſerai point abſolument un homme que je ne connois point, & que je hais avant que de l'avoir vu.

DORINETTE.

J'entre dans vos raiſons: mais ſi c'étoit quelque joli Cavalier de bonne mine ?

ISABELLE.

Fût-il l'Amour même, je n'en voudrois point.

DORINETTE.

Mais, cependant, ſi votre mere veut vous contraindre abſolument à l'épouſer?

ISABELLE.

Je ne ſais pas ce que je ne ſerois pas capable de faire pour éviter ce malheur. Ma chere Dorinette, je compte beaucoup ſur toi: emploie tous tes efforts, je t'en conjure, pour détourner ce mariage: & ſois ſûre de ma reconnoiſſance.

DORINETTE.

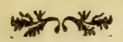
Vous avez déja déclaré à votre mere que vous ne vouliez pas vous marier?

ISABELLE.

Oui.

DORINETTE.

Ç'en eſt aſſez; je me charge du reſte.



SCENE II.

DRILLOT, ISABELLE, DORINETTE.

DRILLOT, *derriere le Théâtre.*

HOÉ, hoé, hoé.

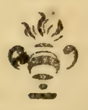
DORINETTE.

Mais j'entends un courier : voilà apparemment s gens ; je vais commencer par les prévenir sur tre compte, avant qu'ils voyent Madame votre ere.

ISABELLE.

Je m'abandonne à toi, & te laisse ici seule pour recevoir.

(*Elle sort.*)



SCENE III.

DRILLOT, DORINETTE.

DRILLOT, *derriere le Théâtre.*

HOÉ, hoé, hoé.

DORINETTE.

Voilà des gens bien preſſés : on voit bien q c'eſt l'Amour qui les amene.

DRILLOT, *entrant.*

Holà, ma belle enfant, ne ſauriez-vous m'e ſeigner ce que je cherche depuis une heure ?

DORINETTE.

Et que cherchez-vous ?

DRILLOT.

La belle Javotte. Mon Maître m'avoit aſſi qu'à ce nom ſeul tout Paris me l'enſeigneroit : voici dans la maiſon où il m'a dit qu'elle deme roit, & aucun des voiſins ne peut m'en donner moindre nouvelle.

DORINETTE.

C'eſt que le nom de la belle Javotte ne s conſervé que dans le cœur de votre Maître ; & l' ne connoit ici la perſonne que vous cherchez, q ſous le nom de la Baronne de Roquentin.

DRILLOT.

Roquentin ! voilà un nom qui ne répond guere à l'idée que mon Maître m'a donnée de sa beauté; je vois bien que nous nous trompons tous deux.

DORINETTE.

Oh ! que nenni. N'arrivez-vous pas de Bordeaux ?

DRILLOT.

Oui.

DORINETTE.

Votre Maître n'a-t-il pas nom le beau Cléon ?

DRILLOT.

Il y a quarante ans, à ce qu'on m'a dit, qu'on l'appelloit ainsi.

DORINETTE.

N'amene-t-il pas son fils Léandre avec lui, pour le marier à la fille de celle qu'il épouse ?

DRILLOT.

Vous y êtes. Mais je vous dirai, par avance, que le fils ne veut point de la fille.

DORINETTE.

Cela s'accorde à merveille; & je vous avouerai, de mon côté, que la fille ne veut point du fils.

DRILLOT.

Léandre est un jeune homme d'une indifférence extrême.

DORINETTE.

Isabelle est une aimable personne d'une insensibilité sans pareille.

DRILLOT.

Il m'a promis cinquante piſtoles, ſi je pouvo détourner ſon pere du deſſein qu'il a de le marier.

DORINETTE.

Iſabelle m'en donne bien autant ſi je peux rom pre ſon mariage.

DRILLOT.

A ce que je vois, voilà de l'argent aſſez facile gagner.

DORINETTE.

De mon côté, j'en ſuis ſûre.

DRILLOT.

Et moi je les tiens déja dans ma poche.

DORINETTE.

Où ſont vos gens?

DRILLOT.

Ils ſont deſcendus chez le Baigneur, où le pe ſe fait adoniſer. Pour le fils, comme il ne veut qu déplaire à celle qu'on lui deſtine, il ne cherche pa tant de façons; il ne vouloit ſeulement que ſe dé botter pour venir.......



SCENE IV.

ÉANDRE, DORINETTE, DRILLOT.

DRILLOT.

MAis le voici.

LÉANDRE, *à part.*

ſſurément mon Pere extravague avec ſa belle otte. Cette Maiſon n'eſt pas ſi grande qu'on uiſſe... Ah! te voilà, Drillot? Eh bien? eſt-ce enfin?

DRILLOT.

ui, Monſieur.

LÉANDRE.

s-tu déja parlé à quelqu'un?

DRILLOT.

Je n'ai encore vu que cette aimble ſoubrette, c qui j'ai pris langue, & que j'ai déja miſe dans intérêts.

LÉANDRE.

ui as-tu bien témoigné l'averſion que j'avois r ce mariage, & combien je ſcrois obligé à qui rroit l'empêcher?

DRILLOT.

L'affaire eſt faite ; & vous pouvez me donn[er] d'avance, les cinquante Piſtoles promiſes.

LÉANDRE.

Seroit-il poſſible ?

DORINETTE.

N'en doutez point, Monſieur ; & ma je[une] Maitreſſe eſt autant prévenue contre vous, [que] vous pouvez l'être contre elle.

LÉANDRE.

Ah ! quel bonheur !

DORINETTE.

Elle m'a promis la valeur, environ, de cinqua[nte] Piſtoles pour rompre ſon mariage avec vous.

LÉANDRE.

Ah ! je vous en promets davantage, ſi je [ne] l'épouſe point.



SCENE V.

ISABELLE, DORINETTE, LÉANDRE, DRILLOT.

DORINETTE.

[H]EUREUSEMENT, la voici : déclarez-lui vos [senti]mens aussi librement qu'elle va vous déclarer [les si]ens. Approchez, Mademoiselle, approchez ; vos [affai]res vont bien. Voilà le Fils du beau Cléon, [à q]ui vous pouvez dire, sans façon, que vous ne [l'ai]mez point ; vous ne sauriez lui faire un plus [gra]nd plaisir.

ISABELLE.

[A]h Ciel !

DRILLOT.

[A]llons, Monsieur, sautez le fossé ; ne craignez [poi]nt de fâcher Madame, en lui découvrant toute [l'av]ersion que vous avez pour elle ?

LÉANDRE.

[H]élas !

DRILLOT.

[H]é bien ! hélas ? quoi ! vous n'oseriez dire une [im]pertinence en face à une femme ? vous êtes bien [pol]tron : ah ! que la plupart des Petits-Maîtres de [ce] temps ne sont pas si scrupuleux !

LÉANDRE.

Quoi ! c'eſt-là la perſonne que mon Pere n deſtine ?

DRILLOT.

Oui, que vous avez tant de raiſons de haïr.

DORINETTE.

Hé bien ! Mademoiſelle, êtes-vous muet allons, parlez donc franchement à Monſieur.

ISABELLE.

Et il ne m'a encore rien dit.

DORINETTE.

C'eſt à vous à le prévenir, puiſque vous n l'aimez pas.

ISABELLE.

Hé ! mais.... (*bas.*) Dorinette.... s'il m'aimoit

DORINETTE.

Oh ! non, c'eſt de quoi je vous ſuis cautio vient de m'aſſurer qu'il vous haïſſoit à la m (*bas.*) &, quand même il pourroit vous ai voilà un beau colifichet pour une grande comme vous.

ISABELLE, *bas.*

Il eſt jeune, Dorinette ; il pourroit grandir.

DORINETTE, *bas.*

Oui-dà, quand ce ne feroit que de deux doigt mariage pourroit bien faire cela, ſans miracle.

DRILLOT.

Enfin Monſieur, vous avez donc perdu la par &, malgré toutes vos belles réſolutions. ...

LÉANDRE, *bas.*

ı ! mon cher Drillot, je t'avoue que je crains e que cette vue ne m'en fasse changer.

DRILLOT.

ı! parbleu puisque le vin est tiré, il le faut ı, & je vais parler pour vous moi. Ma-ı, vous êtes belle, aimable, & bien faite; vous n'êtes pas de notre goût.

LÉANDRE, *bas à Drillot.*

ı! que dis-tu là, malheureux?

DORINETTE.

lons, Mademoiselle, répondez.

ISABELLE, *bas à Dorinette.*

ıe veux-tu que je réponde à un si triste com-ent?

DORINETTE.

vais bien y répondre, moi. Monsieur, vous tout le mérite possible, de la jeunesse, de it, enfin, tout ce qu'il vous plaira; mais nous ulons point de vous.

ISABELLE.

ı! doucement, Dorinette.

DRILLOT.

uand vous en voudriez, ma petite Mignonne, udroit que vous prissiez la peine de vous en r; &, si nous voulions nous marier, nous ulterions notre cœur, & non pas le choix de parens.

DORINETTE.

Je vous assure, mon petit Ami, que nous ſ
rions plutôt fille toute notre vie, que d'épouſ
figure comme la vôtre.

DRILLOT.

Vous êtes encore une drôle de mijaurée !

DORINETTE.

Je vous trouve un plaisant godenot !

DRILLOT.

On vous donnera, ma foi, des maris comme
à des filles comme vous.

LÉANDRE, *à Drillot.*

Es-tu fou, avec tous tes insolens propos ?

ISABELLE.

Dorinette, vous plaît-il de vous taire ?

DORINETTE.

Nous vous disons, à-peu-près, ce que vous
résolu de vous dire.

DRILLOT.

Ce n'est pas notre faute, si la conversatio
un peu échauffée.

LÉANDRE.

Et qu'avons-nous affaire de tes contes ridic

DRILLOT.

C'est pour orner le discours.

ISABELLE, *à Léandre.*

Pensez-vous, Monsieur, tout ce qu'on vie
vous faire dire ?

LÉANDRE.

! Madame, au contraire ; & je vous avouerai souhaite ardemment tout ce que je craignois de vous avoir vue.

ISABELLE.

moi je sens que je n'aurai pas la force de r aux volontés de ma Mere.

LÉANDRE, *lui baisant la main.*

Madame!

DRILLOT.

eu nos cinquantes pistoles.

LÉANDRE.

ıs n'y perdrez rien l'un & l'autre, je vous ; &, puisque le tems a changé enfin mes tions....

DORINETTE.

! j'entends Madame ; elle quitte sa toilette venir apparemment ici.

ISABELLE.

ne veux point paroître devant elle dans le où je suis. Après avoir combattu hier ses ns, que diroit-elle de me voir si-tôt changer olution ?

LÉANDRE.

ne veux point m'offrir non plus devant mon après les disputes que nous avons eues pendant rage, & les sermens que je lui ai faits de ne lui obéir.

DORINETTE.

Menez Monsieur dans votre appartement vous rassurer un peu l'un & l'autre, & reven désordre où les premiers traits de l'Amour ont tous deux jettés.

SCENE VI.

DORINETTE, DRILLOT

DRILLOT.

C'Est bien dit. Et moi je reste ici pour pré la belle Javotte à l'arrivée du beau Cléon.

SCENE VII.

Madame ROQUENTIN, DRILL DORINETTE.

DORINETTE.

LA voici.

DRILLOT, *bas*.

Ah! morbleu, quelle figure! oh, pour le c je ne m'y attendois pas; & nous rirons bien ta Mais, que tient-elle à sa main?

DORINETTE, *bas.*

'est un miroir fait exprès pour rajeunir le visage ; en a cassé plus de vingt qu'elle prétendoit qui laidissoient.

adame ROQUENTIN, *un petit miroir à la main.*

lace fidelle qui me représentes à toute heure mes aits dans leur naturel, que tu m'es précieuse ! toutes les peines du monde à te quitter. Mais, rinette, quel est ce Garçon ?

DORINETTE.

'est un Domestique du beau Cléon, Madame.

Madame ROQUENTIN.

)e Cléon ! & où est ton Maître, mon ami ?

DRILLOT.

l est chez le Baigneur, Madame.

Madame ROQUENTIN.

:t que ne descendoit-il chez moi tout botté & t crotté, pour me marquer son empressement ? Amant dans cet équipage a souvent plus de rmes pour son Amante que dans l'ajustement le s régulier.

(*à Drillot.*)

ı-t-il toujours ses beaux cheveux ?

DRILLOT.

)ui, Madame ; ils n'ont changé que de couleur de quantité.

Madame ROQUENTIN.

C'étoit le plus beau brun que l'on pût voir.

DRILLOT.

Hé bien ! Madame, c'eſt à préſent le plus gris-pommelé...

Madame ROQUENTIN.

Cela ne me ſurprend point ; à quinze ans j'a des cheveux blancs.

DORINETTE.

Et à préſent vous n'en avez plus.

Madame ROQUENTIN.

Et dis-moi, mon enfant, a-t-il toujours ce charmant, enjoué ?

DRILLOT.

Plus enjoué que jamais, Madame : on ne ſa le regarder ſans rire.

Madame ROQUENTIN.

Pour moi, j'ai conſervé tous mes appas.

DRILLOT.

Hé bien ! Madame, vous ne le trouvere plus changé que vous.

Madame ROQUENTIN.

Je brûle d'envie de le voir. Va, mon am promptement au-devant de lui ; qu'il vienn pondre à mon impatience.



SCE

SCENE VIII.

Madame ROQUENTIN, DORINETTE.

Madame ROQUENTIN.

ET vous, Dorinette, allez voir ce que fait ma ille, & lui dites qu'elle vienne être témoin d'une charmante entrevue.

SCENE IX.

Madame ROQUENTIN, *seule.*

REDONNONS un peu quelques doses à mes ttraits. Puisque Cléon veut paroître devant moi ans tout son éclat, il n'est pas juste que je néglige s soins de lui paroître plus belle que jamais. laçons mes mouches avec symmétrie. Etudions un ouris gracieux. Rappellons nos minauderies enantines, & ce je ne sais quoi qui fut autrefois le harmer.



SCENE X.

Madame ROQUENTIN, CLÉON.

Madame ROQUENTIN.

MAIS que cherche ici ce bon-homme? O laiſſe comme cela monter mille gens. Holà, qu qu'un!

CLÉON.

Enfin me voici donc chez ma chere Javote. (*ba* Mais quelle eſt cette figure hétéroclite? c'eſt app remment ſa vieille Tante. (*haut.*) Madame, tromperois-je; ou n'êtes-vous point Mada Adam, que j'ai eu l'honneur de connoître aut fois, & qui étoit la Tante de la Maitreſſe du log

Madame ROQUENTIN.

Allez, bon-homme, vous radotez de prendre personne comme moi, pour une femme qui morte il y a vingt ans, âgée de ſoixante & dix.

CLÉON.

Madame, je vous demande pardon. Comme a long-tems que je ſuis hors de Paris, & que preſque toujours demeuré à Bordeaux. ...

Madame ROQUENTIN.

Vous avez demeuré à Bordeaux, Monſieur? dites-moi un peu, avez-vous connu le beau Clé?

CLÉON.

Sans doute, Madame ; & personne ne le connoît nieux que moi.

Madame ROQUENTIN.

Et, dites-moi un peu, est-il toujours charmant omme autrefois ?

CLÉON.

Il vaut mieux qu'il ne valoit il y a quarante ans.

Madame ROQUENTIN.

Apparemment que vous le voyiez souvent à ordeaux ?

CLÉON.

Nous ne nous sommes jamais quittés.

Madame ROQUENTIN.

Ne vous a-t-il point quelquefois parlé de sa iarmante Javote ?

CLÉON.

Je vous assure qu'il n'étoit occupé que d'elle.

Madame ROQUENTIN.

Ah ! Monsieur, que vous me faites plaisir ! Mais iis-je savoir ce que vous demandez dans cette aison ?

CLÉON.

Vous le saurez dans un moment. Mais oserois- auparavant vous demander des nouvelles de la lle Javote, dont vous me parlez ? Vous êtes paremment de ses amies ?

Madame ROQUENTIN.

Oh ! pour cela, on ne peut davantage.

CLÉON.

Puis-je, à mon tour, vous demander commen vous la trouvez?

Madame ROQUENTIN.

Oh ! adorable, Monsieur ; c'est une beau parfaite.

CLÉON.

Est-il possible que ses traits? ...

Madame ROQUENTIN.

Je vous assure qu'elle n'a fait que croître embellir ; & que, si Cléon...

SCENE XI & derniere.

ISABELLE, LÉANDRE, Madame ROQUENTIN, CLÉON, DORINETTE, DRILLOT.

Madame ROQUENTIN, *apper-vant Léandre.*

MAis le voici, sans doute.

CLÉON, *appercevant Isabelle.*

Ah ! la voilà elle-même.

Madame ROQUENTIN, *embrassant Léand*

Mon cher Cléon !...

CLÉON, *embrassant Isabelle.*

Mon aimable Javote !...

DORINETTE.

En voilà bien d'un autre !

Madame ROQUENTIN.

Que j'ai de joie de vous revoir !

CLÉON.

Que j'ai de plaifir de vous embraffer !

Madame ROQUENTIN.

Vous n'êtes point changé.

CLÉON.

Je vous trouve toujours la même.

Madame ROQUENTIN.

Vous ne me dites rien ?

CLÉON.

D'où vient ce filence ?

LÉANDRE.

Madame....

ISABELLE.

Monfieur....

Madame ROQUENTIN.

D'où vient cette froideur ?

CLÉON.

Quel eft cet accueil ?

LÉANDRE.

Vous vous abufez, Madame.

ISABELLE.

Vous vous trompez, Monfieur.

CLÉON.

Comment ?

DRILLOT.

Oui, c'eſt une porte plus bas.

ISABELLE.

Je ne ſuis point la belle Javote, Monſieur; c'eſt ma mere.

LÉANDRE.

Ni moi le beau Cléon, Madame; c'eſt mon pere.

Madame ROQUENTIN.

Je ne comprends rien à tout ceci.

DORINETTE.

C'eſt que vous n'y voulez donc rien comprendre. Mais je conçois bien, moi, que Monſieur eſt le beau Cléon, & Monſieur ſon fils Léandre.

Madame ROQUENTIN.

Lui, le beau Cléon ?

DRILLOT.

Oui, Madame, comme vous êtes la belle Javote.

CLÉON.

Elle, Javote ?

DORINETTE.

Oui, Monſieur; & voilà ſa fille Iſabelle.

CLÉON, *à Drillot.*

Ah! je n'en puis plus.

Madame ROQUENTIN.

Je ſuis morte.

DRILLOT.

Appuyez-vous auſſi ſur moi, Monſieur, pour nieux faire le tableau.

Madame ROQUENTIN.

Eſt-il poſſible que quarante ans aient changé es traits de cette maniere !

CLÉON.

Se peut-il que le temps ait ainſi détruit ce chef-l'œuvre de la Nature !

Madame ROQUENTIN.

Ah ! ne vous chagrinez que pour vous. Plût au Ciel que le temps eût reſpecté vos traits, comme l a reſpecté les miens ! Vous ne vous voyez pas, Monſieur, vous ne vous voyez pas.

CLÉON.

Non ; mais je vous vois, Madame, je vous vois.

Madame ROQUENTIN.

Je vous rends votre parole, Monſieur.

CLÉON.

Je vous rends la vôtre, Madame.

Madame ROQUENTIN.

Mais, pour que vous n'ayez point à vous plaindre, j'épouſerai votre fils, s'il le veut.

CLÉON.

Et moi votre fille, s'il le faut.

ISABELLE.

Non, s'il vous plaît, ma mere, cela ne ser. pas.

LÉANDRE.

Je crois que vous vous moquez de moi, mo pere; je m'en tiens à mon premier dessein, & j n'en épouserai point d'autre que la charmant Isabelle.

ISABELLE.

Et moi, je vous proteste, ma mere, que je n'aurai point d'autre mari que Léandre.

Madame ROQUENTIN.

Comment donc! vous n'en vouliez point, à c que vous disiez.

CLÉON.

Vous témoigniez en chemin tant d'aversion pou Isabelle.

DORINETTE.

Vous avez bien changé de résolution, pourquo ne voulez-vous pas que vos enfans en changent d même? Les révolutions des temps sont pour eu comme pour vous. Vous vous aimiez, vous vou voyez, & vous ne vous aimez plus. Ils se haïssoient, ils se voient, & ils s'aiment: qu'avez-vous à dire à cela?

DRILLOT.

Moi, je dis que tous quatre ont raison, les uns de s'aimer, & les autres de ne s'aimer plus.

CLÉON.

Allons, Madame, il ſe faut rendre juſtice. L'amour-propre nous empêche ſouvent de nous connoître nous-mêmes; mais je conçois que, ſi le temps m'a changé au point où je vois que vous l'êtes, nos beaux jours ſont paſſés, & que nous ne devons pas rendre nos enfans malheureux.

Madame ROQUENTIN.

Oh! je vous aſſûre qu'il n'y a que vous de changé, & que chacun me trouve plus belle que jamais. Mais finiſſons. Je ne veux point de votre fils, malgré lui; & c'eſt aſſez qu'il n'ait pas d'abord ouvert les yeux ſur mes charmes, pour que je n'y ſonge plus.

CLÉON.

C'eſt fort bien fait à vous, Madame. Songeons donc à unir au plutôt ces jeunes gens enſemble: & ſi le temps a pû détruire notre amour, qu'il ne puiſſe rien ſur l'eſtime & l'amitié que cette alliance doit confirmer entre nous. Hélas! mon cher Drillot, où eſt le temps?.....

DRILLOT.

Il n'y faut plus ſonger, Monſieur; il eſt paſſé.

DORINETTE.

Monſieur, voilà les anciens amis de Madame & les vôtres qu'elle avoit invités à vos noces; ils ont

amené avec eux des violons, & sont tous gais comme des pinsons: les renverrons-nous?

CLÉON.

Non, non, qu'ils entrent; je serai bien-aise de les revoir; cela me rappellera les plaisirs de mon jeune âge.



LE TEMPS PASSÉ.

PREMIER INTERMEDE.

ENTRÉE DE BONNES-GENS DU TEMPS PASSÉ.

UN VIEILLARD. N°. I.

SAison d'aimer, aimable jeuneſſe,
Que ne pouvez-vous durer ſans ceſſe?
Mais plus on s'abandonne aux charmes de l'Amour,
Plûtôt le temps en paſſe, & paſſe ſans retour.

ENTRÉE

D'UN PETIT VIELLARD ET D'UNE PETITE VIELLE.

UN VIEILLARD. N°. II.

AUx doux plaiſirs de la tendreſſe
Il faut livrer ſes jeunes ans:
Ten, ten, tens.
Lorſque l'on ſent approcher la vieilleſſe,
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus temps.

UNE VIEILLE.

Hélas ! quand j'étois jeune & belle,
Je rebutois mes ſoupirans :
Ten, ten, tens.
Sur mes vieux ans je ne ſuis plus cruelle ;
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus temps.

UN VIEILLARD.

Quand l'horloge du Berger ſonne,
Réveillez-vous tendres Amans :
Ten, ten, tens.
L'heure paſſée, une Belle raiſonne ;
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus temps.

UNE VIEILLE.

L'Amour vainement ſe rappelle,
Quand il a pris la clef des champs :
Ten, ten, tens.
A ſon retour, il ne bat que d'une aîle ;
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus temps.

COURANTE DE GENS DU TEMPS PASSÉ

UN VIEILLARD N°. III.

Rappellons la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

LE CHŒUR.

Rappellons la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

UN VIEILLARD.

Le Juge déſintéreſſé
Ne refuſoit point d'audience.
Sans le ſecours de la finance,
Le vrai mérite étoit placé.

LE CHŒUR.

Rappellons la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

UN VIEILLARD.

Quand Gombaut careſſoit Macé,
Il le faiſoit ſans répugnance;
Il n'avoit point de défiance
Que quelqu'autre en fût careſſé.

LE CHŒUR.

Rappellons la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

UNE VIEILLE.

Un vieillard, dans l'âge glacé,
Pouvoit encore entrer en danſe;
Aujourd'hui, dans l'adoleſcence,
Le Blondin eſt déja caſſé.

LE CHŒUR.

Rappellons la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

AU PARTERRE.

Un Auteur n'étoit point forcé
De demander de l'indulgence ;
On lui battoit des mains d'avance,
Même avant qu'on eût commencé.

LE CHŒUR.

Rappellons la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

ENTRÉE GÉNÉRALE
DE VIEUX ET DE VIEILLES.

Fin de la premiere Partie.

LE

TRIOMPHE

DU

'EMPS PRÉSENT.

SECONDE PARTIE.

ACTEURS.

HORTENSE, *Jeune Coquette.*

CLARINE, *Suivante d'Hortense.*

LUCILE, *Fille de Lyon, déguisé* [...] *Cavalier.*

ROSETTE, *Suivante de Lucile,* [...] *guisée en Laquais.*

LICIDAS, *Amant de Lucile & amou*[...] *d'Hortense.*

LA GUILLOTIERE, *Valet de Lic*[...] *Amant de Rosette & amoureux de Clar*[...]

L'ESTAFFE.

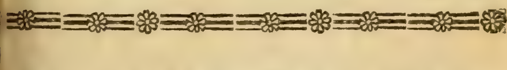
La Scene est à Paris, dans la maison d'Hort[...]



LE

TRIOMPHE

U TEMPS PRÉSENT.



ECONDE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

CIDAS, LA GUILLOTIERE.

LA GUILLOTIERE.

É bien! Monsieur mon Maître, nous voilà
ıc enfin cassés aux gages; & la coquette d'Hor-
se, & la fourbe de Clarine, après nous avoir
s deux plumés comme des oisons, nous traitent
:c le dernier mépris. Vous avez voulu vous éloi-

gner aussi ; voyez combien le temps de l'absen[ce a]
dérangé nos affaires !

LICIDAS.

Ah ! malheureux Licidas, où te vois-tu rédu[it] !

LA GUILLOTIERE.

On nous avoit bien avertis, avant de parti[r d]e Lyon, que rien n'arrivoit dans Paris sans p[a]yer l'entrée.

LICIDAS.

Ah ! mon cher la Guillotiere, je suis ruiné. [M]ais qui n'auroit pas cru qu'Hortense m'aimoit [de la] plus sincere ardeur.

LA GUILLOTIERE.

Qui se seroit imaginé que Clarine ... Mais, a[près] tout, Monsieur, nous méritons bien cela : [vous] avez trahi Lucile, j'ai trompé Rosette ; on [nous] rend ici notre change à merveille.

LICIDAS.

Que veux-tu ? il y avoit trop long-temps [que] j'aimois Lucile. Elle est à Lyon, j'étois à Pari[s ; la] distance des lieux, le temps de l'absence co[ntri]buent beaucoup à rendre les Amans inconstans. [J'a]vouerai cependant que je ne cherchois d'abord [qu'à] me consoler du chagrin de ne plus voir Lucil[e ;] je ne croyois pas que le temps m'attacheroit à [Hor]tense au point où je le suis.

LA GUILLOTIERE.

Ce qui me fâche le plus dans tout ceci,

'oir donné à Clarine la bague dont Rosette m'a-
: fait présent, avant notre départ de Lyon.

LICIDAS.

n'y faut plus penser. Ne songeons qu'à décou-
mon heureux rival. Quoi! tu n'as pu encore
oir quel il est, où il demeure, les heures qu'il
ıd pour venir en cette maison?

LA GUILLOTIERE.

'on, Monsieur. Tout ce que j'ai pu apprendre,
: qu'on l'appelle Monsieur le Chevalier; & que
ı rival à moi, s'appelle Jasmin: mais on trouve
ris tant de Chevaliers & de Jasmins confondus
mble que l'on n'y connoit goutte; cependant
posté un petit drôle qui l'observera toute cette
, & qui lui rendra votre cartel, en quelqu'en-
t qu'il le trouve.

LICIDAS.

rappe toujours à cette porte; & voyons s'il ne
it point avec Hortense.



SCENE II.

LICIDAS, CLARINE, LA GUILLOTIERE.

LA GUILLOTIERE.

MAis voici Clarine sa suivante.

CLARINE.

Souhaitez-vous parler à ma Maitresse, Monsi[eur ?]
Elle n'y est pas.

LICIDAS.

C'est à quoi je m'attendois fort. Et quel t[emps]
faut-il prendre, à présent, pour la trouver ?

CLARINE.

Que voulez-vous ? Elle a maintenant son p[rocès]
qui l'occupe.

LA GUILLOTIERE.

Voilà une belle heure pour aller solliciter ! [Il est]
presque nuit. Et toi, Clarine, as-tu aussi [un]
procès ?

CLARINE.

Oh ! pour moi, je n'ai point tant de raison[s à te]
donner, sinon que je t'ai aimé, que je ne t'[aime]
plus, & que j'en aime un autre.

LA GUILLOTIERE.

Voilà ce qui s'appelle pousser une botte en [bon]
temps.

CLARINE.

'oilà une affaire bien jugée, comme tu vois.

LA GUILLOTIERE.

)ui, hors de cour & de procès, & la Partie de
juillotiere condamnée aux dépens.

CLARINE.

our vous, Monsieur, je vous parlerai plus poli-
nt, & je vous dirai que le temps de votre
ènce.....

LICIDAS,

]'en est assez; je comprends à quoi je dois m'en
ir. Cependant dis à ton infidelle Maitresse qu'elle
jouira pas long-temps de sa perfidie, & que
is éprouverons bien-tôt si son aimable Che-
ier saura triompher de moi aussi facilement
il a triomphé d'elle.

LA GUILLOTIERE

:t moi, ma petite mignonne, si je rencontre votre
au Jasmin, nous verrons s'il pousse aussi bien
e estocade qu'un soupir amoureux.



SCENE III.

CLARINE, *seule.*

CECI commence un peu à m'alarmer. D'i diantre, ont-ils pu savoir le nom de leurs rivaẟ Si ces brutaux alloient nous rendre veuves av que d'être mariées, cela ne vaudroit pas le Diab

SCENE IV.

LUCILE *en Cavalier*, ROSET *en Laquais*, CLARINE.

CLARINE, *à part.*

MAIS voici nos nouveaux Amans: je bien aise qu'ils soient montés par le petit escal sans cela, il seroit peut-être arrivé du malh Mais, tout coup vaille, ces jeunes drôles-ci m'ont pas l'air de craindre leur homme.

LUCILE.

Bon-soir, belle Clarine. Comment se porte aimable Maitresse? Où est-elle?

CLARINE.

ſonſieur, elle eſt à deux pas, chez une de ſes es; & je vais l'avertir que vous êtes ici, ſelon ire qu'elle m'en a donné. Sans adieu, Jaſmin: t'en va pas, au moins.

ROSETTE.

h! je n'ai garde.

SCENE V.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

É bien! Madame, voulez-vous encore jouer gtemps le même rôle? & ne vous laſſez-vous it de paſſer pour homme, connoiſſant ſi bien erfidie de ce ſexe trompeur?

LUCILE.

'eſt un ſexe trompeur, il eſt vrai: mais, après t, le nôtre l'eſt-il moins?

ROSETTE.

ous avez raiſon: car nous-mêmes, ſans la noue qui nous eſt venue de l'inconſtance de Lici- & de la Guillotiere, nous allions nous engager s une autre chaîne; mais la jalouſie nous a fuiſement réveillées.

LUCILE.

Vois comme Hortenſe a trahi Licidas pour
Je n'ai encore mis en uſage que des airs extr
gans, ſalué des épaules, ricanné ſur un rien
bité deux ou trois fadeurs; il n'en a pas fallu
vantage pour charmer la Coquette.

ROSETTE.

Je n'ai guere eu plus de peine à rendre Cl
amoureuſe de moi: je l'ai vue, elle m'a rega
je lui ai parlé, elle m'a répondu; je l'ai aga
elle m'a chatouillé; je l'ai pincée, elle m'a mo

LUCILE.

Voilà une belle maniere de ſe conter fleure

ROSETTE.

Bon! la Guillotiere & moi, nous ne fa
l'amour à Lyon qu'à coups de poing: entre
autres Domeſtiques, c'eſt aſſez notre maniere.
laiſſons tout cela. Eſt-ce que vous ne voulez p
fin éclater?

LUCILE.

Il n'eſt pas encore temps, Roſette.

ROSETTE.

Que voulez-vous donc davantage? Sur le br
l'inconſtance de nos amans, nous ſommes p
de Lyon déguiſées en hommes; &, à la fave
ce déguiſement, nous nous ſommes introdu
Paris chez nos rivales, nous avons ſupplant

vol

volages; il me semble qu'en voilà assez, & que c'est tout ce que nous demandions.

LUCILE.

Je te promets de faire finir cette intrigue incessamment.

ROSETTE.

Je vous le demande en grace; car enfin je commence à me lasser de l'amour que Clarine a conçu pour moi : elle est diablement vive, au moins.

LUCILE.

Est-ce que tout ce badinage ne te réjouit point?

ROSETTE.

Non, ma foi; & je sens que je ne suis point le fait des femmes.

SCENE VI.

LUCILE, ROSETTE, L'ESTAFFE.

ROSETTE.

Mais que cherche ici ce garçon?

L'ESTAFFE.

Monsieur, est-ce vous qu'on nomme Monsieur le Chevalier?

LUCILE.

Oui, mon cher. Mais il y a plusieurs Chevaliers

dans le monde ; ne vous a-t-on pas dit le nom de celui que vous cherchez?

L'ESTAFFE.

Non, Monſieur ; on m'a ſeulement dit, Monſieur le Chevalier tout court.

ROSETTE.

Ah ! c'eſt Monſieur, ſans contredit.

L'ESTAFFE.

Voilà ce qu'on m'a chargé de vous mettre en main propre.

LUCILE, *bas à Roſette.*

Roſette, c'eſt de l'écriture de Licidas.

(*Elle lit.*)

Monſieur, je voudrois avoir ce ſoir l'honneur de me couper la gorge avec vous ; ayez la bonté de marquer le lieu que vous croirez le plus commode pour cela ; & n'amenez avec vous que votre valet Jaſmin, comme je n'amenerai que le mien : ils ont auſſi quelque petite affaire à démêler enſemble.

(*A l'Eſtaffe.*)

Allez, mon ami, dites au Cavalier qui vous envoie, que je ne ſortirai point d'ici de la ſoirée, & qu'il m'y vienne trouver, s'il l'oſe.

L'ESTAFFE.

Cela ſuffit ; il ne tardera pas à s'y rendre.



SCENE VII.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

COMMENT, Madame ! vous lui donnez rendez-vous dans la maiſon d'Hortenſe ?

LUCILE.

Veux-tu que j'aille m'expoſer à être arrêtée dans la rue par le Guet, dans l'équipage où je ſuis ? &, d'ailleurs, je ſuis bien aiſe de faire cet éclat en préſence de celle pour qui il m'a abandonnée.

ROSETTE.

Pour moi, je m'apprête à frotter la Guillotiere comme tous les diables : c'eſt un poltron fieffé, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je le ſais. Mais comment faire ? je n'ai point d'épée.

LUCILE.

Tu en auras bien-tôt trouvé une.



SCENE VIII.

LUCILE, HORTENSE, ROSETTE, CLARINE.

LUCILE, *bas.*

MAIS taiſons-nous, voilà Hortenſe.

HORTENSE.

Mille pardons, mon cher Chevalier, de vous avoir fait tant attendre : je ne m'étois éloignée que pour éviter votre rival.

LUCILE.

Vous avez beau faire, vous me donnerez toujours de l'inquiétude; & tant que Licidas vous aimera, je ne ſerai pas content.

ROSETTE.

Ni moi non plus, tant que la Guillotiere viendra ici.

CLARINE.

Que vous importe qu'on nous aime, ſi nous n'aimons pas ?

HORTENSE.

Clarine a raiſon.

LUCILE.

Ah! je ſuis jaloux d'une maniere bien différente des autres hommes; & je ſouffrirois moins ſi vous

aimiez Licidas, que de ſavoir que vous en êtes aimée.

HORTENSE.

Je ne puis rien comprendre à cette délicateſſe. Croyez-moi, Chevalier, aimons-nous ſans contrainte : & pour que Licidas ne vous donne plus d'ombrage, je ferai tous mes efforts pour m'en faire haïr. Tenez, voilà déjà la montre dont il m'a fait préſent, que je vous prie d'accepter.

LUCILE, *à part.*

Ah Ciel ! que vois-je ?

HORTENSE.

Entrons dans mon cabinet, je vais vous ſacrifier toutes ſes Lettres, & tous les préſens que j'ai reçus de lui. Je veux bien m'expoſer à tout ſon reſſentiment pour vous faire plaiſir.

LUCILE, *bas à Roſette.*

Tous les préſens qu'elle me va faire ſeront ſans doute ceux que j'ai faits autrefois à Licidas : j'en puis juger par ma montre.

ROSETTE, *à part.*

Je voudrois bien de même rattraper toutes mes nippes.



SCENE IX.

ROSETTE, CLARINE.

CLARINE.

QU'AS-TU donc ? Tu me parois bien inquiet.

ROSETTE.

Je ſonge que nous ne devrions pas les laiſſer ainſi tête-à-tête : vois-tu ! mon Maître eſt un drôle bien dangereux.

CLARINE.

Et de quoi t'embarraſſes-tu, puiſque leur tête-à-tête nous procure le plaiſir d'être ſeuls ? Tu n'es pas ſi redoutable, toi ; & il me ſemble que tu te refroidis de beaucoup, depuis que je t'ai déclaré mon ardeur.

ROSETTE.

Que veux-tu que je te diſe ? Je trouve que tu n'es pas mon fait.

CLARINE.

Et que me manque-t-il donc ?

ROSETTE.

Tout, mon enfant.

CLARINE.

On dit que j'ai de l'eſprit, que je parle aſſez bien.

ROSETTE.

Trop pour moi ; car, comme j'aime à parler de

mon côté, si nous vivions ensemble, nous ne pourrions jamais nous accorder, & ce seroit toujours à qui auroit le dernier.

CLARINE.

Pour de la beauté, je ne m'en pique point : mais on me trouve cependant les traits assez délicats.

ROSETTE.

Et moi j'aime les traits mâles.

CLARINE.

Ah! traître, tu cherches des prétextes pour m'abandonner; mais si je croyois avoir une Rivale....

ROSETTE.

Oh! non, je t'assure; je n'aime pas assez les femmes pour cela.

CLARINE.

D'où vient donc ce retour d'indifférence? Est-ce parce que je t'ai trop-tôt déclaré mon amour?

ROSETTE.

Franchement, tu as été un peu trop vîte en besogne, au moins; &, pour une Coquette, tu ne sais pas ton métier. Quand une femme est véritablement amoureuse, elle doit le taire; & elle ne doit jamais dire qu'elle aime que quand il n'en est rien.

CLARINE.

Tu me donnes-là un plaisant précepte. Ah! petit scélérat, que ta physionomie m'a trompée!

ROSETTE.

Tu le serois bien plus si je t'épousois; car, enfin, nous n'avons pas de bien ni l'un ni l'autre.

CLARINE.

Apprends que j'ai plus de bien que tu n'en mérites. Depuis que je suis dans cette maison, j'ai amassé plus de quinze cents francs, sans compter cette bague qui vaut encore son prix.

ROSETTE, *bas.*

Ah! que vois-je? C'est la bague que j'avois donnée à la Guillotiere.

CLARINE.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je dis que cette bague m'accommoderoit assez.

CLARINE.

Hé bien! fais-moi le plaisir de l'accepter. Mais j'entends monter quelqu'un : c'est, je crois, la Guillotiere, il va peut-être t'insulter. Quoique ce soit un poltron, il a une épée & tu n'en as point.

ROSETTE.

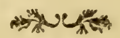
Si tu pouvois m'en trouver une, je l'aurois bientôt fait déguerpir.

CLARINE.

Viens, je vais te donner celle de notre Portier; mais ne va pas te faire tuer, au moins.

ROSETTE.

Ne crains rien.



SCENE X.

LA GUILLOTIERE, *seul.*

LICIDAS m'envoie devant pour savoir si son homme lui a fait un fidele rapport, & si son Rival est effectivement ici. Mais, outre qu'il fait déja obscur dans cette Salle, c'est que je n'entends aucun bruit; il se sera sans doute évadé avec son Jasmin. Ah! tête! ah! ventre! ah! mort! Comment diable! d'où me vient ce courage inopiné? Je suis entré ici en tremblant; &, depuis que j'y suis, j'enrage de me battre! C'est apparemment à cause que je ne vois personne: car je me connois, je ne suis brave qu'avec ceux qui ne le sont pas, & je trouve que mon Maître m'a engagé dans une vilaine partie quarrée. Mais quelqu'un sort de chez Hortense: si c'étoit mon Rival! n'importe, faisons bonne contenance, & s'il est aussi poltron que nous, n'en soyons pas la dupe.



SCENE XI.

ROSETTE *une épée au côté*, LA GUILLOTIERE.

ROSETTE.

Qui va là ?

LA GUILLOTIERE, *tremblant.*

Et qui va là, vous même ? Pour moi je ne bouge.

ROSETTE.

C'eſt le brave, l'intrépide, le redoutable Jaſmin.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! je ſuis mort.

ROSETTE.

Et vous, qui êtes-vous ?

LA GUILLOTIERE.

Le pacifique, & le prudent la Guillotiere.

ROSETTE.

Ah ! Monſieur de la Guillotiere, vous avez trop de modeſtie. Hé bien ! qu'eſt-ce ? Qu'en dirons-nous Quelle nouvelle ?

LA GUILLOTIERE.

On dit que les duels ſont défendus.

ROSETTE.

Cela eſt fâcheux pour de braves gens comme nous. Mais enfin, nous ſommes ici ſans témoins, & notre affaire ſera vuidée dans un moment.

LA GUILLOTIERE.

Il ne nous appartient pas de nous battre avant nos Maîtres; il faut leur céder l'honneur.

ROSETTE.

Nous ne ferions ici que les embarraſſer. Notre combat ne ſera pas long, comme je vous dis; & en deux coups, l'un de nous ſera par terre.

LA GUILLOTIERE.

Male-peſte! Eſt-ce là comme vous les expédiez?

ROSETTE.

Dépêchons-nous, je vous prie, car j'ai encore deux hommes à tuer au coin de cette rue; je leur ai donné rendez-vous, je crains qu'ils ne s'ennuient.

LA GUILLOTIERE.

Ah! vous pouvez répondre à leur impatience.

ROSETTE.

Non, non, je ſuis bien-aiſe de commencer par vous, pour me mettre en haleine.

LA GUILLOTIERE.

C'eſt-à-dire que vous voulez peloter en attendant partie. Mais, ſi nous nous battons, qui viendra nous ſéparer?

ROSETTE.

Comment! nous ſéparer! Du premier coup je vous compte mort: je ne me bats jamais que j ne tue.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien! ſi vous me comptez mort, vous n'a vez qu'à vous en aller, comme ſi l'affaire étoi faite.

ROSETTE.

Mais je veux vous tuer tout de bon, & dans toute les regles.

LA GUILLOTIERE.

Ah! je vous diſpenſe des formalités.

ROSETTE.

Allons, allons, l'épée à la main.

LA GUILLOTIERE.

Je n'en ferai rien.

ROSETTE.

Oh! parbleu, je vous forcerai bien à vous battre.

LA GUILLOTIERE.

Et comment?

ROSETTE.

Vous vous battrez, ou je vous donnerai cen coups de bâton.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien! vous n'avez qu'à me les donner au plu vîte, & que cela ſoit fini.

ROSETTE.

Commencez donc par me rendre votre épée.

Iais ce n'eſt pas aſſez, je veux que vous renonciez
Clarine.

LA GUILLOTIERE.

Je n'y ſonge déja plus.

ROSETTE.

Et que vous preniez une femme de ma main.

LA GUILLOTIERE.

Une femme de votre main?

ROSETTE.

Oui; cela vous épargnera même les coups de
âton.

LA GUILLOTIERE.

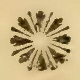
C'eſt-à-dire que le bois deſtiné pour mes épaules
aſſera ſur mon front.

ROSETTE.

Non; elle eſt ſage, & j'en réponds comme de
ıoi-même.

LA GUILLOTIERE.

Bonne caution! Mais, tout coup vaille, il vaut
ıieux ſe marier que de mourir.



SCENE XII.

LICIDAS, LA GUILLOTIERE ROSETTE.

LICIDAS.

EST-CE toi, la Guillotiere ?

LA GUILLOTIERE.

Oui, Monſieur.

LICIDAS.

Avec qui es-tu là ?

LA GUILLOTIERE.

Avec mon Rival, Monſieur Jaſmin.

LICIDAS.

Et ce beau Chevalier ne paroît point encore?

ROSETTE.

Il n'eſt pas loin, & il ne paroîtra que trop-t pour vous.

LICIDAS.

C'eſt ce que nous allons voir. Mais vous, cor ment avez-vous terminé votre affaire ?

LA GUILLOTIERE.

A l'amiable : j'épouſerai une de ſes Maitreſſes.

LICIDAS.

Quoi ! lâche....

ROSETTE.

Ne faites pas tant le brave ; vous serez peut-être op heureux de recevoir une femme de la main de on Maître.

LICIDAS.

Cela seroit fort plaisant.

LA GUILLOTIERE.

Vous avez donc des Magasins de Maitresses, ous autres ?

ROSETTE.

Ne croyez pas rire : il nous en est encore venu ux, ces derniers jours, par la diligence de Lyon... ais voici Monsieur le Chevalier qui vous en assu- ra comme moi.



SCENE XIII.

LICIDAS, LUCILE, L
GUILLOTIERE, ROSETTE.

(Pendant cette Scene Rosette tire d-
cement l'épée du côté de Licidas.

LICIDAS.

AH ! vous voici donc à la fin, mon brave?

LUCILE.

Nous allons savoir tout-à-l'heure si vous l'êt
vous ne savez pas encore à qui vous avez affai
& si vous me voyiez seulement en face. ...

LICIDAS.

Je n'ai pas besoin de vous voir, pour vous co
battre.

LUCILE.

On me connoît à Lyon.

LICIDAS.

Et moi aussi, puisque j'en suis.

LUCILE.

Si vous en êtes, demandez à Licidas de quel b
je me chauffe.

LICIDAS.

Comment donc ! Et pour qui connoissez-vo
Licidas ?

LUCILE.

Pour un lâche que j'ai fait fuir.

LICIDAS.

Ah ! ma colere ne peut plus se contenir. Mais el ! (*Il veut mettre l'épée à la main.*) Qu'est denue mon épée ?

LUCILE.

Allons, allons, défendez-vous.

LA GUILLOTIERE.

Au Guet, au Guet, au Guet.

LICIDAS.

Ah ! je suis au désespoir.

SCENE XIV & *derniere.*

ORTENSE, LICIDAS, LUCILE, LARINE *avec des bougies à la main*, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

HORTENSE.

COMMENT, des épées nues chez moi ! Mais vois-je ? Licidas désarmé par le Chevalier !

CLARINE.

asmin, vainqueur de la Guillotiere !

ROSETTE.

ous en désarmerions bien d'autres.

LICIDAS.

Ah! je veux me venger de la trahiſon qu'on vi
de me faire.

LUCILE, *ſe découvrant.*

Et contre qui te venger, perfide ? Regarde-
bien.

LICIDAS.

Que vois-je ? c'eſt Lucile !

LUCILE.

Oui, lâche, c'eſt elle-même.

ROSETTE.

Et Jaſmin eſt Roſette.

LA GUILLOTIERE.

Roſette! hé! oui, morbleu, c'eſt elle. Ah!
l'avois ſu!....

HORTENSE.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ?

LUCILE.

Cela ſignifie, Madame, qu'ayant ſu que l'ab
avoit rendu Licidas inconſtant, je ſuis part
Lyon dans cet équipage, pour venir jouer
perſonnage que vous m'avez vu faire.

ROSETTE.

Oui, Madame; c'eſt ce qui nous a fait de
les Rivaux de nos Amans.

HORTENSE.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe. Ah! Cla
que je ſuis honteuſe d'avoir pris une femme po
homme!

CLARINE.

Hélas ! Madame, tous les jours les meilleures
noiſſeuſes y ſont trompées.

HORTENSE.

Ah ! je ne veux plus entendre parler de Licidas,
ſqu'il a pu trahir une ſi belle perſonne pour moi.

CLARINE.

C'eſt bien dit, Madame ; avec le tems il vous
oit trahie pour une autre. Pour moi, je renonce
mais à la Guillotiere.

LA GUILLOTIERE.

Oui ! mais vous plairoit-il auſſi de renoncer à
tes les nippes que mon Maître & moi vous avons
nées ?

ROSETTE, *bas à la Guillotiere.*

Ne te mets point en peine ; nous en avons déja
ré une bonne partie.

LUCILE, *à Licidas.*

Que me pourrez-vous dire, Monſieur, pour vous
fier auprès de moi ?

LICIDAS.

Madame....

ROSETTE.

Ah ! Madame, laiſſons-là les reproches, s'il
s plaît ; il faut leur pardonner. Il y avoit long-
s qu'ils ne nous avoient vûes, ils croyoient ne
s plus revoir ; ils ont trouvé de quoi s'amuſer,
s'y ſont arrêtés : il ne faut jamais refuſer le
ſir, quand il ſe préſente. Pour moi, je ſuis

toujours pour le temps présent. J'entends des viol
réjouissons-nous ; je ne m'embarrasse pas qui
les amene.

CLARINE.

C'étoit un petit Divertissement que nous
lions vous donner ce soir : mais ...

ROSETTE.

Nous allons toujours en profiter à bon com
il faut prendre le temps comme il vient.



E TEMPS PRÉSENT.

SECOND INTERMEDE.

ENTRÉE

LA JEUNESSE ET DE QUATRE AMOURS.

N°. IV.

UNE COQUETTE.

C'Est ſouvent le temps de l'abſence,
Qui rallume nos feux ;
Mais il eſt dangereux
Que, dans l'impatience,
On ne s'engage en d'autres nœuds.
Le tombeau de la conſtance,
Pour les cœurs les plus amoureux,
C'eſt ſouvent le temps de l'abſence.

NTRÉE DE COQUETTES ET D'AMOURS.

MENUETS.

N°. V.

UN AMOUR.

[illegible] s Beautés, ne laiſſez point vieillir
[illegible] uits charmans que le Printemps vous donne ;

Aux Amours venez les offrir :
Au temps de l'Automne,
Perſonne
N'en voudra cueillir.

ENTRÉE DE GROS RÉJOUIS.

N°. VI.

UN RÉJOUI.

Au temps jadis, dans l'amoureux empire,
Sans être heureux, on ſoupiroit dix ans.
Au temps préſent, à peine l'on deſire,
Que l'on eſt auſſi-tôt content.
O l'heureux temps!
Ton, ten, ton, tenne;
O l'heureux temps!

II. RÉJOUI.

Du Procureur j'ai vu jadis la femme
N'oſer prétendre aux titres éclatans.
Au temps préſent, on la nomme Madame
Elle appelle ſes Clercs.... mes Gens.
O l'heureux temps!
Ton, ten, ton, tenne;
O l'heureux temps!

III. RÉJOUI.

On mépriſoit autrefois la marotte,
Et l'on voyoit triompher le bon ſens.

Au temps préſent, nous voyons la Calotte
Un de nos premiers Régimens.
O l'heureux temps !
Ton, ten, ton, tenne ;
O l'heureux temps !

ENTRÉE DE FOUS.

N°. VII.

UN RÉJOUI.

Le temps eſt toujours prêt à fuir ;
Goûtons les plaiſirs de la vie.
Le paſſé s'oublie,
L'avenir varie ;
Il n'eſt rien tel que de jouir.

UNE COQUETTE.

Nos beaux ans vont s'évanouir ;
Le plaiſir s'offre, il faut le prendre :
Pourquoi s'en défendre ?
Que ſert-il d'attendre ?
Il n'eſt rien tel que de jouir.

UN AMOUR.

Amans qu'on ne veut point ouïr,
Entrez dans des chaînes nouvelles :
Laiſſez-là les Belles,
Qui ſont trop cruelles.
Il n'eſt rien tel que de jouir.

AU PARTERRE.

Nous cherchons à vous réjouir;
Jusqu'à ce que le temps ramene
Muse Melpomene,
Troupe Italienne.
Il n'est rien tel que de jouir.

ENTRÉE GÉNÉRALE

D'AMOURS, DE COQUETTES, DE FO
ET DE GROS RÉJOUIS.

Fin de la seconde Partie.

LE

TRIOMPHE

DU TEMPS FUTUR.

TROISIEME PARTIE.

A C T E U R S.

CASTELCRIC, *Gascon, nouvea*
mari de Lucinde.

LUCINDE, *mariée en secondes noces*
Castelcric,

DAMON, *Frere de Lucinde.*

HARDICRAC, *Gascon, ami de Dam*
& de Castelcric.

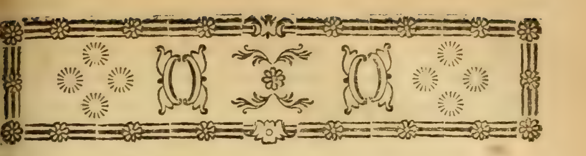
AGATHE, *Fille de Lucinde.*

LOLOTTE, *Petite Fille, Sœur d'Agathe*

DORANTE, *Amant d'Agathe.*

Le petit CLITANDRE, *Amant de Loloti*

La Scene est à Paris, dans la mai
de Lucinde.



LE TRIOMPHE DU TEMPS FUTUR.

TROISIEME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, HARDICRAC.

DAMON.

ENfin, mon cher Hardicrac, après un voyage d'un an, me voici de retour à Paris, & dans la Maison de ma Sœur, qui sera bientôt votre femme, si le Ciel seconde mes intentions.

HARDICRAC.

Cadédis ! cher Damon, je me réjouis avec vous du bonheur que vous avez eu de me rencontrer dans

votre route. Je vous félicite d'avoir fait l'acquisition d'un ami tel que moi.

DAMON.

Je ne puis mieux vous témoigner le plaisir que j'en ressens, mon cher Hardicrac, qu'en faisant tous mes efforts pour vous faire devenir mon Beau-frere : & ce ne sera pas peu que d'y parvenir ; car, comme je vous l'ai déja dit, en partant de Paris, je laissai ma Sœur inconsolable de la mort de son mari ; & je ne doute pas que son deuil ne dure encore.

HARDICRAC.

Ah ! sandis, camarade, laissez faire : je suis né de tout temps pour consoler les affligées.

DAMON.

Quand les choses d'abord ne réussiroient pas comme nous l'espérons, le temps est un grand Maître, il n'est point de douleurs qu'il n'appaise.

HARDICRAC.

En cas que le temps n'ait pas encore fait l'affaire je possede l'art d'abréger ces délais.

DAMON.

Je sais, mon cher Baron d'Hardicrac, que tu n manques pas de bonne opinion ; cependant, entr nous, dans notre voyage, je t'ai vu souvent t flatter assez mal-à-propos. Quoi qu'il en soit, si t avois connu tout le mérite du défunt, tu tombero d'accord que la douleur de sa perte semble devo

être éternelle, & qu'une femme auſſi vertueuſe que ma Sœur.....

HARDICRAC.

Bagatelle ! Fais ſeulement paroître ta veuve, préſente-la moi inondée d'un déluge de larmes; d'un regard, je lui mets l'œil à ſec.

DAMON.

Il eſt certain que ſi elle étoit perſuadée, comme moi, de tout ce que tu vaux, à la premiere vue elle ſe ſentiroit de l'inclination pour toi.

HARDICRAC.

N'en doute point; cela eſt dans ton ſang d'adorer le vrai mérite.

DAMON.

Cela ſe peut: mais nous devons ménager ſon affliction, & prendre toutes les meſures néceſſaires pour ne pas d'abord effaroucher ſa douleur. Je viens de la faire avertir de mon arrivée; elle en ſera ſans doute ſurpriſe, n'ayant pu trouver l'occaſion de lui écrire depuis mon départ. Mais j'entends deſcendre quelqu'un....



SCENE II.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE, DAMON, HARDICRAC.

DAMON.

ET c'eſt elle-même.

LUCINDE.

Quoi! mon cher frere de retour à Paris! quell[e] conſolation pour moi!

DAMON.

Je ne puis exprimer le plaiſir que j'ai de vou[s] revoir, ma chere Sœur. Je ſuis ravi que vous aye[z] enfin quitté ces longs crêpes, que vous voulie[z] porter toute votre vie.

LUCINDE.

Hé! mon frere, ne faut-il pas ſe faire une raiſon[?] Mais, ne me rappellez point, je vous prie, u[n] temps ſi triſte; & ſouffrez que je m'abandonne [à] toute la joie que me donne votre arrivée. Me[s] Filles, ſaluez votre Oncle.

DAMON.

Comme les enfans croiſſent en peu d'années[!] Hé bien! ſont-elles toujours dans le deſſein d'êtr[e] Religieuſes? Je les ai vues fort dans ce goût-là; & à moins que le temps ne les ait changées....

LUCINDE.

C'eſt ce que je ne crois pas : &, d'ailleurs, la louleur que m'a cauſé la mort de leur Pere, leur loit avoir fait faire bien des réflexions ſur les hagrins qu'il y a à eſſuyer dans le mariage.

DAMON.

Il a ſes agrémens comme ſes traverſes. Mais, aiſſons cela ; & permettez que je vous préſente le neilleur de mes Amis : j'en ai fait rencontre au ommencement de mon voyage d'Eſpagne, & nous e nous ſommes pas quittés depuis.

LUCINDE.

Monſieur a la phyſionomie tout-à-fait heureuſe ; z il ne faut que le voir, pour être perſuadé de ſon nérite.

HARDICRAC.

(*A part, à Damon.*)

Ah ! Madame,... hé bien ! ſandis ! que t'avois-: dit ?

DAMON.

Comme nos plaiſirs & nos chagrins ont toujours té communs, il a pris beaucoup de part à la peine ue je lui marquois reſſentir de votre affliction : &, ins vous connoître, il vous plaignoit autant que ioi.

LUCINDE.

Mon Frere, encore un coup, ſi vous me voulez aire plaiſir, ne me parlez plus du défunt : j'ai été

jusqu'ici si affligée, si affligée de sa perte, que j'ai pris le parti de n'y plus songer.

DAMON.

Je n'en parle, ma Sœur, que pour vous faire entendre que, dans ces sortes de malheurs, après avoir donné quelque chose à la bienséance, le plus prompt remede est toujours le meilleur. Vous êtes encore à la fleur de votre âge; & un second mari....

LUCINDE.

Ah! mon cher Frere, que je suis ravie que vous pensiez de la sorte!

HARDICRAC, *à part.*

Ah! cadédis! pour le coup, elle en tient.

LUCINDE.

Plusieurs partis s'étoient déja présentés; un riche Négociant de Lyon, un Trésorier de Normandie, un Conseiller de Bretagne, un Gentilhomme Manseau....

HARDICRAC.

Hé fi! fi! fi! Madame. Vous méritez un Gascon.

LUCINDE.

Ah! Monsieur, que vous me frappez bien par mon endroit sensible! J'ai toujours eu une estime toute particuliere pour cette aimable Nation.

HARDICRAC.

J'ai bien connu d'abord que vous étiez de bon goût. Mais ces aimables enfans ne nous disent rien.

AGATHE.

Monsieur, où notre mere parle, c'est à nous de nous taire.

LOLOTTE.

Monsieur, nous écoutons pour en faire notre profit dans la suite.

LUCINDE.

Oh! pour cela, elles sont élevées dans une grande modestie. Mais, mon Frere, vous devez être fatigué: je vais faire préparer votre appartement, & celui de Monsieur, qui apparemment nous fera l'honneur de loger chez nous.

HARDICRAC.

Je regarde déja la maison comme mienne; les gens de notre Pays ne sont pas façonniers.

LUCINDE.

Vous nous faites plaisir, Monsieur, d'en user ainsi; & je vais promptement....

DAMON.

Rien ne presse, ma Sœur; & je voudrois vous entretenir un moment. Faites retirer mes Nieces.

LUCINDE.

Nous aurons du temps de reste. J'ai aussi à vous parler. Mais, laissez-moi auparavant donner tous les ordres nécessaires. Mes filles, suivez-moi.



SCENE III.

DAMON, HARDICRAC.

HARDICRAC.

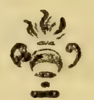
L'AIMABLE famille ! & ſur-tout cette fille aînée ſi je n'avois eu peur de déſeſpérer la veuve, j'y au rois d'abord porté mes viſées.

DAMON.

Cela eſt trop jeune pour toi ; &, d'ailleurs, ell n'aura pas tant de bien que ſa mere.

HARDICRAC.

Arrêtons-nous donc à ton premier deſſein.



SCENE IV.

CASTELCRIC, HARDICRAC, DAMON.

HARDICRAC.

MAIS que cherche ici ce jeune homme? Je crois le connoître! hé! oui, c'eſt le Chevalier de Caſtelcric, mon couſis & mon intime.

DAMON.

Apparemment qu'il t'aura vû entrer ici.

CASTELCRIC, *à part.*

Que font ces deux Meſſieurs ſeuls dans cette ſalle? Mais, que vois-je?

HARDICRAC.

Je ne me trompe point; c'eſt lui-même, le Chevalier de Caſtel....

CASTELCRIC.

Le Baron d'Hardi....

HARDICRAC.

Cric.

CASTELCRIC.

Crac. Ah! cher couſis, que je t'embraſſe: il y avoit mille ans que je ne t'avois vu. Je te ſuis obligé de ton bon ſouvenir.

HARDICRAC.

Il faudroit que je manquaſſe bien de mémoire pour t'avoir oublié depuis un an.

CASTELCRIC.

Et quel eſt ce Gentilhomme que tu m'amenes-là avec toi ?

HARDICRAC.

Je ne te l'amene point ; c'eſt lui-même qui m'a conduit ici chez ſa ſœur.

CASTELCRIC.

Comment ?

HARDICRAC.

Oui ; c'eſt le frere de la Patrone de la Caſe.

CASTELCRIC.

Quoi ! Monſieur ſeroit ce Damon tant attendu, tant deſiré, tant ſouhaité ?

HARDICRAC.

C'eſt lui-même.

CASTELCRIC.

Ah ! Monſieur, que je vous embraſſe, & que je vous témoigne la joie que j'ai de votre retour !

DAMON.

Monſieur, c'eſt trop d'honneur que vous me faites.

HARDICRAC.

Je ſuis charmé, couſis, que tu te trouves à Paris dans le temps que je ſuis prêt de me marier. Tu ſigneras ſur mon contrat, au moins ?

CASTELCRIC.

Je m'en ferai un plaisir indicible. Mais j'ai un .agrin inexprimable de ce que tu ne t'es pas ›uvé à temps pour signer au mien & faire hon- :ur à ma noce.

HARDICRAC.

Comment! Tu as pris femme?

CASTELCRIC.

D'hier seulement. Comment! tu es dans cette iison, & tu n'en sais encore rien? La Dame du gis étoit pourtant de la noce, & personne n'y ›lus dansé qu'elle.

DAMON.

Comment! Ma sœur, au sortir de son deuil, se uver à une noce! cela n'est pas fort régulier.

CASTELCRIC.

Que voulez-vous dire?

DAMON.

Je veux dire qu'il y a toujours certaines bien- nces à observer, & que vous lui deviez épargner ridicule.

CASTELCRIC.

Et comment vouliez-vous que je fisse?

DAMON.

Vous pouviez faire vos noces sans elle.

CASTELCRIC.

Comment! cadédis! faire mes noces sans la iriée!

DAMON.

Comment! la Mariée?

CASTELCRIC.

Hé! oui, sandis: c'est votre sœur que j'ai pri pour femme.

DAMON.

Quoi! Monsieur, vous êtes mon beau-frere?

CASTELCRIC.

Si je le suis? ah! je vous en réponds. Song seulement à amasser beaucoup de bien, je vo fournirai des héritiers de reste, ou Diou mé damn

DAMON.

Ah! mon cher ami, je tombe des nues.

HARDICRAC.

Ah! cadédis, si tu tombes des nues, je tom moi du firmament.

CASTELCRIC.

Comment?

HARDICRAC.

Je m'apprêtois à l'épouser.

CASTELCRIC.

Oh! pour le coup, cousis, vous attendrez, vous plaît, qu'elle soit veuve une seconde fois.

DAMON.

Je n'en puis revenir; & je suis dans une colere

HARDICRAC.

Oh! point d'emportement; console-toi; je réponds qu'elle est en bonne main; & que,

n'ayant pas, elle ne pouvoit rencontrer mieux. Mais il faut s'ajuster : je devois être ton beau-frere, je serai ton neveu, j'épouse la fille aînée.

DAMON.

Que voulez-vous faire d'une innocente ? Est-elle en âge de conduire un ménage ? &, d'ailleurs, si le temps ne l'a changée, je l'ai toujours vue dans les sentimens d'être Religieuse : l'ignorance où on l'a toujours élevée.....

HARDICRAC.

Laisse faire ; si j'ai du talent pour consoler les affligées, je n'en ai pas moins pour enseigner les ignorantes.

SCENE V.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE, DAMON, CASTELCRIC, HARDICRAC.

HARDICRAC.

Venez, Madame ; ne craignez point le ressentiment de votre frere : quoiqu'il m'eût destiné votre main, il approuve votre mariage avec Monsieur, & moi j'épouse cette aimable enfant. (*A Agathe.*) Ne le voulez-vous pas bien, ma charmante ?

AGATHE.

Moi ? je ne ſais pas ſeulement ce que vous de mandez.

LOLOTTE.

Monſieur demande à être votre mari : voyez qu cela eſt difficile à entendre ? Vous me faites piti d'être ſi ſotte à votre âge.

DAMON.

Et vous, Mademoiſelle Lolotte, vous me pa roiſſez un peu trop éveillée pour le vôtre.

LOLOTTE, *à Agathe.*

N'avez-vous pas vu marier ma chere Maman Hé bien ! cela ſera à-peu-près de même.

AGATHE.

Oui ; mais, ma Sœur, ma chere Mere avoit dé eu un Mari ; & il me ſemble que je voudrois bi auſſi en avoir un autre auparavant Monſieur.

LUCINDE.

Taiſez-vous, ſotte ; vous ne ſavez ce que vo dites.

AGATHE.

Si je ne ſais ce que je dis, je ſais bien ce que voudrois.

LUCINDE.

Ne vous arrêtez point à tous ſes diſcours, Mo ſieur ; je ſuis Maitreſſe de ma Fille : il ſuffit q vous ſoyez du goût de mon Frere, & que mon M y conſente, pour qu'elle ſoit votre femme dès d main, pourvu que vous ne faſſiez point de difficul d'épouſer une fille auſſi ingénue.

HARDICRAC.

Hé! sandis : c'est ce que je cherche depuis si long-
ans qu'une fille neuve.

AGATHE.

Monsieur, je ne suis pas si sotte que vous pensez;
...

LUCINDE.

Oh ! Mademoiselle, encore une fois, taisez-vous,
songez à m'obéir. Et nous, passons dans mon
binet, nous parlerons de cette affaire avec plus
liberté.

SCENE VI.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

MA Sœur, je vous félicite ; & je suis ravie que
us établissiez dans notre Famille la régle de
arier les filles de bonne heure.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, j'aime mieux retourner dans le
ouvent.

LOLOTTE.

N'en faites rien, ma Sœur, je vous prie: on
'en a fait sortir avec vous, on pourroit bien m'y
ire rentrer de même ; & je vous avoue que je n'en
point du tout d'envie.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, si vous n'étiez pas un enfant, vous confierois bien des choses.

LOLOTTE.

Comment donc un enfant? Savez-vous bien c j'ai plus d'esprit dans mon petit doigt, que v n'en avez dans toute votre personne. Confiez-m seulement votre secret, je vous écoute.

AGATHE.

Hélas! j'aime, ma Sœur. Quoi! cela ne v surprend pas?

LOLOTTE.

Non vraiment; & je ne vois rien là de si extra dinaire. Et qui aimez-vous?

AGATHE.

Ce jeune homme, dont la Sœur étoit avec n dans le Couvent.

LOLOTTE.

Qui? Dorante?

AGATHE.

C'est lui-même, il veut absolument m'épous jugez, ma Sœur, combien il sera fâché, si l' m'en fait épouser un autre.

LOLOTTE.

Il faut lui donner avis de cela, & qu'il vien au plutôt s'y opposer.

AGATHE.

Mais, ma Sœur.....

LOLOTTE.

Quoi mais? Dans ces sortes d'affaires il faut se muer. Vous voudriez que Dorante fût votre mari, n'est-ce pas?

AGATHE.

Assurément; car nous nous sommes déja donné une promesse de mariage l'un à l'autre.

LOLOTTE.

Comment donc! Mais, vraiment, vous n'êtes pas sotte que je pensois. Et comment avez-vous pu lui parler?

AGATHE.

Bon! il passe toutes les nuits sous nos fenêtres & cette bonne Dévote, qui consoloit ci-devant ma mere dans son veuvage, a la charité de lui rendre mes lettres & de me rendre les siennes.

LOLOTTE.

Quoi! Madame Brigide? Je la croyois si scrupuleuse & si ridicule! Oh! je suis ravie qu'elle soit aussi charitable que vous dites.

AGATHE.

Comme elle ne s'est point trouvée aux noces de ma Mere, ayant renoncé à toutes les vanités du monde, je crains bien qu'elle ne vienne pas encore ici aujourd'hui, & je ne sais par qui faire avertir Dorante du malheur qui nous menace.

LOLOTTE.

Allez, j'ai pitié de vous, & je me charge de ce soin.

AGATHE.

Quoi ! ma chere Sœur, vous pourriez me ren ce service ?

LOLOTTE.

Pourquoi non ? N'en feriez-vous pas autant p moi dans l'occasi on ?

AGATHE.

Ah ! très-assurément. Mais comment vou prendrez-vous ?

LOLOTTE.

Que cela ne vous embarrasse point : j'ai ici personnes à mon commandement, & vous a Dorante dans un moment ; il ne loge qu'à deux de nous.

AGATHE.

Mais, ma Sœur, à qui allez-vous vous adre pour lui porter cette nouvelle ? Prenez garde.

LOLOTTE.

De quoi vous embarrassez-vous ? Je crois vous me prenez pour une bête ! Dans un mome vous dis-je, votre affaire sera faite.



SCENE VII.

AGATHE, *seule.*

HÉLAS ! j'étois bien plus heureuse lorsque je ne noissois point l'Amour. J'ai vu Dorante, il m'a lé; j'ai pris plaisir à l'entendre, & le temps a fait este.

SCENE VIII.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

AH! ma Sœur, réjouissez-vous. Dans le moment j'allois envoyer chez Dorante, lui-même s'est senté à ma vue. Je lui ai fait signe d'approcher; st venu, & le voici.



SCENE IX.

AGATHE, LOLOTTE
DORANTE.

DORANTE.

CHARMANTE Agathe, quel heureux hasard
procure le plaisir de me trouver auprès de vo
J'attendois avec impatience le moment de v
voir à votre fenêtre : & mon bonheur....

AGATHE.

Ah ! Dorante, je suis au désespoir.

DORANTE.

Qu'avez-vous, belle Agathe ?

AGATHE.

Mon Oncle Damon vient d'arriver : & ma M
& lui veulent me marier, dans l'instant, à un a
que vous.

DORANTE.

Ah Ciel ! Quel contre-tems ! Et demain mon
devoit vous demander pour moi à Madame v
Mere. Que vais-je devenir, chere Agathe ?

LOLOTTE.

Allons, ma Sœur, il faut montrer ici du courage. éclarez, dans ce moment, à ma Mere que vous nez Monsieur, & que vous ne voulez point d'autre oux que lui.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, je n'aurai jamais la hardiesse...;

LOLOTTE.

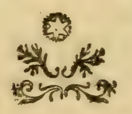
Ne craignez rien; je vous seconderai comme il it.

AGATHE.

Je ne pourrai jamais....

DORANTE, *se jettant à ses genoux.*

Ah! belle Agathe, au nom de notre amour, je us conjure.....



SCENE X.

LUCINDE, DAMON, HARDICRA[C], DORANTE, AGATHE, LOLOTTE.

LUCINDE.

QUE vois-je? Un homme aux genoux de [ma] Fille?

HARDICRAC.

Cadédis! quelle innocente!

DAMON.

Que veut dire ceci, Lolotte?

LOLOTTE.

Cela veut dire, mon Oncle, que Monsieur a[ime] ma Sœur, & que ma Sœur aime Monsieur; v[oilà] tout ce que j'en sais.

HARDICRAC.

Ah! sandis, où m'allois-je fourrer? Et à quel [...] faut-il donc les prendre?

DORANTE.

Oui, Madame, il est vrai que j'aime Mademois[elle] votre Fille, & que mon Pere devoit demain v[ous] la demander en mariage.

LUCIND[E].

LUCINDE.

Monſieur, je connois votre Famille; & c'eſt beaucoup d'honneur que vous nous vouliez faire: mais mon Frere a donné ſa parole à Monſieur; ſans cela...

HARDICRAC.

Ah! Cadédis, je la lui rends: je veux une femme à moi ſeul.

DAMON.

Mais, mon ami, voilà toutes mes meſures rompues; & le deſir que j'avois de te voir entrer dans notre Famille...

HARDICRAC.

Il n'y a encore rien de gâté, j'épouſerai la petite.

LOLOTTE.

Moi, Monſieur? Fi donc! Que feriez-vous d'une morveuſe comme moi? N'auriez-vous pas de conſcience?

HARDICRAC.

Et, ſandis! vous croîtrez peut-être avec le temps?

LOLOTTE.

Je l'eſpere bien ainſi: mais vous, de votre côté, vous vieillirez, Monſieur.

HARDICRAC.

La petite perſonne ne laiſſe pas d'avoir des raiſons piquantes.

LUCINDE.

Qu'eſt-ce à dire, Madamoiſelle? Vous êtes bien

en âge de raiſonner comme vous faites! on prendra bien vos avis là-deſſus !

LOLOTTE.

Je ſais pourtant que ſans moi l'on ne peut rien faire ; & je vous déclare, par avance, que je ne veux point de Monſieur.

LUCINDE.

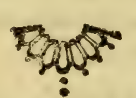
La petite inſolente ! Monſieur, ne vous arrêtez point à ſes diſcours, je vous prie ; & ne vous fâchez point....

HARDICRAC.

Moi ? au contraire ; j'aime à voir, dans les Filles de cet âge, de ces petites pudeurs mutines, de ces aimables fiertés mépriſantes ; cela m'annonce, pour l'avenir, une vertu à toute épreuve ; & je me flatte....

LOLOTTE.

Flattez-vous tant qu'il vous plaira, vous ne ſerez pas mon mari, à bon compte ; & j'y vais donner bon ordre.



SCENE XI.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC, AGATHE, DORANTE.

DAMON.

Où va-t-elle donc, ma Sœur? & que veut-elle dire?

LUCINDE.

C'eſt une petite évaporée, à qui il prend comme cela de petites fantaiſies depuis un certain temps.

DAMON.

Cela me ſurprend; car, avant mon départ, elle étoit d'une docilité & d'une retenue ſi grande, qu'elle en paroiſſoit toute ſotte; & maintenant je la trouve d'une vivacité extraordinaire: ſi cela va toujours en augmentant, avec le temps ce ſera un petit diable.

HARDICRAC.

Laiſſez-moi faire, je la pétrirai à ma maniere ſi-tôt qu'elle ſera mienne.

DAMON.

Commençons donc toujours par faire ce mariage en même temps que celui de Monſieur, puiſqu'il me paroît que ma Sœur ne s'y oppoſe pas.

LUCINDE.

Mon mari eſt allé lui-même chez le Notaire pou[r] le faire arriver plus vîte ; & nous ferons dreſſer le[s] deux contrats à l'heure même.

HARDICRAC.

C'eſt bien dit : &, la cérémonie faite, je mets l[a] petite Perſonne dans un Couvent, juſqu'à ce qu'ell[e] ſoit en état d'être mienne.

SCENE XII.

CASTELCRIC, LUCINDE, DAMON, AGATHE, DORANTE, HARDICRAC.

CASTELCRIC.

JE viens de poſer le Notaire dans votre Cabinet, où il vous attend la plume à la main. J'amen[e] avec moi les Violons, qui doivent célébrer mo[n] lendemain. Mais que veut dire que j'ai trouvé là-bas votre Fille Lolotte, avec le petit Clitandre qui tous deux ſe déſeſperent ?

LUCINDE.

Le petit Clitandre !

CASTELCRIC.

Oui, le Fils du Préſident qui occupe la moiti[é] de cette Maiſon....

SCENE XIII & derniere.

LE PETIT CLITANDRE, LOLOTTE, & *les Acteurs précédens*.

CASTELCRIC.

MAis, cadédis ! le voici lui-même.

LE PETIT CLITANDRE, *à Lolotte.*

Non, Mademoiselle, vous avez beau faire, je veux absolument lui dire deux mots ; & l'on ne m'enlevera pas ainsi ma Maitresse à ma barbe.

LOLOTTE.

Mais, mon cher, n'allez point vous exposer...

LE PETIT CLITANDRE.

Je ne crains rien, & je suis bon pour lui : j'ai trois mois de Salle, afin que vous le sachiez.

DAMON.

Que veut dire tout ceci ?

LUCINDE.

A qui en veut donc ce petit drôle-là ?

LE PETIT CLITANDRE.

Petit drôle tant qu'il vous plaira, Madame : mais j'aime Mademoiselle votre Fille, & j'en suis aimé, & je ne souffrirai point qu'elle soit la femme d'un autre.

HARDICRAC.

Oh ! pour le coup, je ne m'attendois pas à celui-là.

LE PETIT CLITANDRE, *à Hardicrac.*

Eſt-ce vous, Monſieur, qui êtes aſſez téméraire pour vouloir m'enlever ma conquête ?

HARDICRAC.

Cadédis ! ce petit bon-homme me réjouit.

LE PETIT CLITANDRE.

Morbleu ! Monſieur, ſi je vous réjouis, votre figure m'afflige, entendez-vous ?

LUCINDE.

Qu'eſt-ce donc que tout cela ſignifie ? Je vous trouve bien impertinent, morveux que vous êtes d'oſer aimer ma fille !

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, vous pouvez tout dire ; je ſais le reſpect que je vous dois : mais ſi Monſieur a du cœur, je lui ferai voir que je ne ſuis pas un morveux.

HARDICRAC.

Comment ! vous voulez dégaîner avec moi ?

LE PETIT CLITANDRE.

Oui, Monſieur. Si vous vous obſtinez à vouloir épouſer Mademoiſelle Lolotte, il faut que vous ayiez ma vie, ou que j'aie la vôtre.

LOLOTTE.

Oh ! pour celui-là, Monſieur, je vous défends de vous battre.

LE PETIT CLITANDRE.

Comment ! Mademoiſelle ; vous aimez donc nieux épouſer Monſieur ?

LOLOTTE.

Je ne vous dis pas cela ; mais je ne veux pas que 'on vous tue.

LE PETIT CLITANDRE.

Et ſi je vous perds, croyez-vous que je puiſſe rivre ?

DAMON.

Ces pauvres enfans me font pitié.

HARDICRAC.

Aſſurément ce jeune homme eſt de race Gaſ-conne.

LOLOTTE, *aux genoux de Damon.*

Ah ! mon cher Oncle, priez ma chere Maman de ne marier avec mon petit ami.

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, je vous conjure par tout ce qui vous eſt de plus cher au monde, de ne point donner Mademoiſelle Lolotte à d'autre qu'à moi.

HARDICRAC.

Ah ! ſandis ! je n'y puis plus tenir. Allez, mes enfans, je vous marie, moi. Allons, couſis, il faut inir cette affaire.

CASTELCRIC.

Je le veux de tout mon cœur. Mais cependant oilà trois fois qu'on te paſſe la plume par le bec.

HARDICRAC.

Que veux-tu que j'y fasse ? je m'en console, dan l'espérance où je suis de faire un jour une fortun des plus considérables. Je ne puis que plaindre ce Belles de n'avoir point le bonheur de me posséder

CASTELCRIC.

Pour les en consoler d'avance, songeons à leu mariage avec ces Messieurs.

LUCINDE.

Mais, mon cher mari, Lolotte est bien petite!

LOLOTTE.

Laissez faire, ma chere Maman, je deviendra bientôt grande ; tout vient avec le temps : il vous consolée de la mort de votre mari, il a donné d l'amour & de l'esprit à ma Sœur, & j'espere qu'i me donnera bientôt tout ce qui me manque.

HARDICRAC.

C'est penser à merveille. Espérons toujours, c'es le moyen de goûter par avance les douceurs d'u heureux avenir.

CASTELCRIC.

Et c'est sur quoi roule le petit Divertissemen que vous allez voir.



LE TEMPS FUTUR.

DERNIER INTERMEDE.

ENTRÉE

DE BOHÉMIENS ET DE MATELOTS.

UNE MATELOTE.

RONDEAU.

Nº. VIII.

L'Espérance
Du temps paſſé ſoulage les regrets;
Et fait aux Mortels, par avance,
Goûter dans l'avenir les biens les plus parfaits.
Ne perdons jamais
L'eſpérance.



ENTRÉE

DE BOHÉMIENNES ET DE MATELOTS.

UNE BOHÉMIENNE.

N°. IX.

DE l'eſpérance
  Les plaiſirs ſont doux,
Ne fuſſent-ils qu'en apparence.
Sans ceſſe eſpérons, flattons-nous ;
Car bien ſouvent la jouiſſance
  Se trouve au-deſſous
    De l'eſpérance.



VAUDEVILLE.

UNE BOHÉMIENNE.

Nº. X.

Je vois une veuve pleurer,
Et prête à se désespérer
De la mort d'un époux fidele:
Mais, pour voir ses vives douleurs
Changer en nouvelles ardeurs,
Ah ! c'est au temps que j'en appelle.

UN BOHÉMIEN.

Iris vend cher à ses Galants
Les faveurs de ses jeunes ans;
Ils sont tous ruinés par elle:
Mais, pour la voir, dans son déclin,
La dupe de quelque Blondin,
Ah ! c'est au temps que j'en appelle.

UN BOHÉMIEN.

Dans le poste où la Cour l'a mis,
Blaise compte nombre d'amis,
Chacun suit sa faveur nouvelle:
Mais, pour le voir abandonné,
Dès que la roue aura tourné,
Ah ! c'est au temps que j'en appelle.

UN MATELOT.

En tous lieux, ce nouvel époux
De ſa femme fait le jaloux;
Il obſerve par tout la belle:
Pour le voir garder le manteau,
Et tirer ſa part du gâteau,
Ah! c'eſt au temps que j'en appelle.

LOLOTTE.

Les grandes Filles d'à-préſent
Me traitent de petit enfant;
Pour moi quelle douleur mortelle!
Mais leur beauté dépérira,
Tandis que la mienne croîtra,
Ah! c'eſt au temps que j'en appelle.

UNE COMÉDIENNE, *au Parterre.*

A nos trois Sujets différens,
S'il manque certains agrémens,
Du moins l'idée en eſt nouvelle:
Contre le critique envieux,
Parterre ſi judicieux!
Ah! c'eſt au temps que j'en appelle.

ENTRÉE GÉNÉRALE.

Fin de la troiſieme & derniere Partie.

LE MAUVAIS
MÉNAGE,
PARODIE,

Repréſentée ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi en 1725.

ACTEURS.

BARBARIN, *Prévôt*

MARIAMNE, *Femme de Barbarin.*

SIMONNE, *Sœur de Barbarin.*

CLÉON, *Marquis, Colonel de Dragons.*

JOLI-CŒUR, *Dragon.*

MARAUDIN, *Ami de Simonne & de Barbarin.*

GRIFFON, *Secretaire de Barbarin.*

ARLEQUIN, *Vieux Domestique de Mariamne*

SCARAMOUCHE.

Troupe de DRAGONS.

Troupe D'ARCHERS.

La Scene est dans une Ville de Normandie, sur le bord de la Mer.



LE MAUVAIS MÉNAGE, PARODIE.

SCENE PREMIERE.

SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

OUi, cette autorité, qu'un frere vous confie,
[E]ſt reconnue en Haute & Baſſe-Normandie.
[J]'ai volé vers Giſors; &, traverſant Rouen,
[R]epaſſé par Avranche, & de Falaiſe à Caen.
[M]adame, il étoit temps; car, prompts à ſe dédire,
[V]os Normands commençoient par-tout à vous détruire:

Barbarin votre Frere, à Rouen revenu,
Déja dans ces Cantons n'étoit plus reconnu;
Et ce Prévôt altier, accusé d'injustice,
De ses fraudes devoit recevoir le supplice.
J'ai vu par ces faux bruits tout ce Peuple ébranlé
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé
J'ai dit que Barbarin étoit de son affaire
Sorti blanc comme neige; & que, plein de colere
Il revenoit ici plus fier, plus orgueilleux,
Se venger hautement de tous ses envieux.

SIMONNE.

Il revient en effet, c'est une chose sûre.

MARAUDIN.

Que sa Femme nous va donner de tablature!
Il la verra, Madame; & va, plus que jamais,
Se laisser enchanter par ses puissans attraits:
Elle va nous confondre & jouer de son reste.

SIMONNE.

Ne craignez rien; j'ai su parer ce coup funeste;
Et par un artifice obtenir un Arrêt,
Qu'à faire exécuter un Exempt est tout prêt.

MARAUDIN.

Expliquez-vous...

SIMONNE.

J'ai su, par mes intelligences,
Donner à Barbarin d'étranges défiances;

ai même fait partir deux faux témoins exprès,
ont ici, grace au Ciel, on ne manqua jamais:
; ont jusqu'à Rouen été trouver mon Frere;
:, sous le faux semblant d'un avis salutaire,
ontre sa femme ils l'ont si fortement aigri,
u'il l'a fait condamner pour le Missispi.

MARAUDIN.

n'en faut point douter, ce coup est nécessaire.
ais avez-vous prévu si l'Officier austere,
ui commande en ces lieux le parti de Dragons
ue l'on a depuis peu logés dans nos maisons,
Cléon, ce Marquis si fier de sa noblesse,
ouffrira que l'on ose enlever son Hôtesse?
est logé chez elle; il peut, dans son courroux....
ais le voici lui-même.

SIMONNE.

Allons, retirons-nous.



SCENE II.

CLÉON, JOLI-CŒUR, MARAUDIN.

CLÉON.

SIMONNE & Maraudin s'éloignent de ma vue ;
Par-là leur trahiſon ne m'eſt que trop connue.
Maraudin, demeurez : vous êtes un frippon ;
Je vous ferai donner mille coups de bâton.

MARAUDIN.

Monſieur. . .

CLÉON.

De Barbarin vous empoiſonnez l'ame ;
Vous étiez du complot tramé contre ſa femme :
Je voudrois bien ſavoir ce qu'elle vous a fait.
Il faut avoir du moins des raiſons quand on hait ;
Mais vous n'en avez point ; vous les feriez connoître ;
Et vous n'êtes méchant ſeulement que pour l'être.
Quel caractere affreux ! ſe peut-il tolérer ?
Jamais fit-on du mal ſans en rien eſpérer ?
Quoi qu'il en ſoit, ſachez que je prends la défenſe
De celle contre qui s'armoit votre inſolence.
Vous ſavez de quel bois ſe chauffent les Dragons

MARAUDIN.

)nſieur...

CLÉON.

C'en eſt aſſez, tournez-moi les talons.

SCENE III.

CLÉON, JOLI-CŒUR.

CLÉON.

Oli-Cœur, que dis-tu ? Quoi ! ſans ton arrivée,
ı belle Mariamne alloit être enlevée ?

JOLI-CŒUR.

ıi, Monſieur ; un Exempt, dont j'ignore le nom,
ıargé d'Ordres ſecrets, étoit dans ſa maiſon :
avoit tout au moins douze Archers à ſa ſuite,
ers comme des Céſars, enfin tous gens d'élite,
: qui déja par tout avoient jetté l'effroi ;
uand j'ai crié ſoudain : à moi, Dragons, à moi.
; ont paru : l'Exempt & ſa brave cohorte
nt pris tout auſſi-tôt le chemin de la porte ;
t leurs jambes alors les ſervant à propos
e cent coups de bâton ont garanti leurs dos.

CLÉON.

h! mon cher Joli-cœur, tu m'as rendu la vie.

Quoi! ſans toi, Mariamne, hélas! m'étoit ravie
Et mon amour....

JOLI-CŒUR.

Ah! ah! voici du fruit nouveau
Vous avez donc enfin donné dans le panneau?
Vous, qui pour le beau ſexe auſſi froid qu'une ſouc
Ne l'arbordiez jamais qu'avec un œil farouche:
Vous, qui voulez paſſer par-tout pour vertueux
De la femme d'un autre on vous voit amoureux

CLÉON.

Les beautés de Paris, par leurs minauderies,
Par leurs airs affectés, par leurs coquetteries,
M'avoient contre l'amour déchaîné tellement,
Que de n'aimer jamais j'avois fait le ſerment:
De leurs chignons friſés la bizarre ſtructure,
De leurs nouveaux Paniers la ridicule amplure,
Et ſur-tout de leur cœur tous les plis & replis,
Pour elles ne m'avoient inſpiré que mépris.
Mais j'ai vu Mariamne; une beauté ſi pure
Tire tout ſon éclat de la ſimple nature:
Jamais dans ſon maintien aucun air affecté;
Jamais dans ſes diſcours la moindre fauſſeté:
Cette rare vertu, de tous les lieux bannie,
L'aimable vérité, qui dans la Normandie
N'avoit pu juſqu'ici trouver d'appartement,
Sur ſes levres habite & loge inceſſamment:
Et voilà ce qui fait que je brûle pour elle;

(*) *On dit* ampleur. *Licence poëtique.*

ıis c'eſt d'une maniere, à vrai dire, nouvelle;
:ſt ſans en rien attendre & ſans rien deſirer.

JOLI-CŒUR.

n ! quel conte ! Aima-t-on jamais ſans eſpérer ?
us nous la donnez belle avec un tel langage.

CLÉON.

:uſe-moi, je ſuis à mon apprentiſſage.
e dirai bien plus, j'ignore encor comment
doit s'y prendre à faire un tendre compliment.
is, j'entends Mariamne; évitons ſa préſence,
:rains de proférer quelque mot qui l'offenſe.

JOLI-CŒUR.

:s lui franchement ce que ſent votre cœur.

CLÉON.

'on, je ſuis trop timide, & j'ai trop de pudeur.



SCENE IV.

MARIAMNE, ARLEQUI DEUX SUIVANTES.

MARIAMNE.

Je suis toute effrayée; à peine je respire.
(*Aux Suivantes.*)
Arlequin, demeurez; & vous, qu'on se retire.
Un fauteuil; sans cela je ne pourrois parler.
Qu'on me cherche Cléon.

ARLEQUIN.

Il vient de s'en all

MARIAMNE, *aux Suivantes.*

Hé bien! dans un moment dites-lui qu'il revien
(*A Arlequin.*)
En l'attendant, il faut que je vous entretienne.



SCENE V.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

ENfin, ſage Vieillard, vous voyez mes chagrins,
t ſi de mon Epoux ſans raiſon je me plains.
: ne vous parle point de ce nouvel outrage;
e mon cruel Epoux vous connoiſſez la rage,
rogne, libertin, joueur, traître, jaloux,
oujours m'injuriant, ou me rouant de coups,
ous fûtes le témoin de mon triſte hyménée;
ı! que j'en ai maudit mille fois la journée!
epuis ce tems, hélas! que de cruels ennuis!
ue de malheureux jours!

ARLEQUIN

Et de mauvaiſes nuits!
qui le dites-vous? Feu Monſieur votre Pere,
et honnête Normand, qui fut ſi débonnaire
ı'à perſonne en ſa vie il ne dit oui ni non,
a-t-il pas eu de lui mille coups de bâton?
étoit dans cet endroit, je reconnois la place:
à, votre frere encore eut la même diſgrace:
élas! depuis ce temps, ils n'ont pas été loin;
ous deux de Médecins n'eurent pas grand beſoin
our aller voyager bientôt dans l'autre monde.

MARIAMNE.

C'eſt ſur ces traitemens que ma raiſon ſe fonde
Pour quitter un Epoux que je ne puis ſouffrir,
Et qui ne cherche enfin qu'à me faire périr.
Déja ſur mon deſſein j'ai conſulté ma Mere :
Ma fille, a-t-elle dit, vous ne ſauriez mieux faire
Prenez ſans différer le chemin de Paris ;
Mais ſur-tout avec vous emmenez vos deux Fils

ARLEQUIN.

C'eſt parler ſagement ; car certaine Sorciere,
Qui vous prédit jadis la mort de votre Pere,
Vous dit en même temps que vos deux Fils, & vc
Vous pourriez bien un jour périr des mêmes cou
Mettez donc à couvert ces trois têtes ſi cheres ;
Et, pour que vos Enfans entendent les affaires,
A Paris mettez-les chez un bon Procureur,
Déſintéreſſé, franc, habile, plein d'honneur,
(S'il s'en peut rencontrer.) Je ſerai du voyage ;
Quand je ne ſerois pas prudent, diſcret & ſage,
Mon âge ſuffiroit pour ôter tout ſoupçon ;
Je m'offre à vous ſervir par-tout de chaperon.
Mais, Madame, avez-vous une voiture prête,

MARIAMNE.

Pour me la refuſer, Cléon eſt trop honnête ;
Je vais lui demander. Et vous, de votre part,
Allez tout diſpoſer pour notre prompt départ.

SCENE

SCENE VI.

MARIAMNE, CLÉON.

MARIAMNE.

MONSIEUR, vous voulez bien que je vous remercie.
Vos Dragons ce matin m'ont à propos ſervie ;
Ils ont tous fait merveille: hélas! ſans leur ſecours,
Dans le Miſſiſſipi j'allois finir mes jours.

CLÉON.

Madame, en vérité, c'eût été grand dommage
Qu'un objet ſi charmant eût reçu cet outrage.
Votre Mari devroit être aſſommé de coups,
De former des projets ſi cruels contre vous.

MARIAMNE.

Ah! vous ne ſavez pas la centieme partie
Des tourmens qu'avec lui depuis long-tems j'eſſuie.
Mais laiſſons le paſſé, ſongeons à l'avenir.
Connoiſſant ſes deſſeins, je veux les prévenir.
Je prétends pour jamais quitter la Normandie,
Pour aller à Paris finir ma triſte vie.
Mon Mari, m'a-t-on dit, arrive inceſſamment,
Et je voudrois partir dans ce même moment :

Ainſi pour ce départ, Monſieur, je m'imagine
Que vous me voudrez bien prêter votre Berline;
Et me faire eſcorter par ſix de vos Dragons,
Pour me mettre à couvert de toutes trahiſons.
Vous ne répondez rien à mes humbles inſtances?
Cependant je vous fais, me ſemble, aſſez d'avances.
Ce ſilence, Monſieur, ſeroit-il un refus?

CLÉON.

Non; vos prieres ſont des ordres abſolus.
Mais, Madame, excuſez un généreux ſcrupule,
Qui pour un Officier paroîtra ridicule.
Vous êtes mariée, & je plains votre Epoux:
Il ſera trop puni, s'il ſe voit loin de vous:
Il ne vous verra plus, grace à ſon injuſtice,
Et je ſens qu'il n'eſt point de plus cruel ſupplice.
Vos yeux doux & charmans.... Mais qu'eſt-ce que
j'ai fait!
Je vous ai découvert, je penſe, mon ſecret.

MARIAMNE.

La déclaration, quoiqu'à vrai dire, obſcure,
Paroît à mon honneur une cruelle injure.
Une autre à vos diſcours voudroit n'entendre rien;
Mais, malgré ma vertu, moi je vous entends bien.
Je vois que vous m'aimez; &, comme je ſuis bonne
Je plains votre foibleſſe, & je vous la pardonne,
Quoiqu'un juſte courroux en dût être le prix;
Pour ſi peu, doit-on rompre avec ſes bons amis?

Je sais bien qu'on ne peut jamais m'aimer sans
crime,
Et pourtant j'ai toujours pour vous la même estime.
Pour la premiere fois c'est vous donner beau jeu.
Si vous m'entendez mal, c'est votre faute. Adieu.

SCENE VII.

CLÉON, JOLI-CŒUR.

JOLI-CŒUR.

QUE veut dire cela ? vous changez de visage !
Morbleu ! la Dame en tient ; allons, Monsieur,
courage.

CLÉON.

Non ; c'est une action qui n'est pas d'un grand cœur,
Que de vouloir séduire une femme d'honneur.

JOLI-CŒUR.

Morbleu ! d'un Officier est-ce-là langage ?
Vous, qu'on a vu cent fois au milieu du carnage....

CLÉON.

Hélas ! lorsqu'à Paris j'étois Petit-Collet,
Je n'aurois pas été si sage & si discret :
A l'ombre d'un manteau, plus hardi, plus alerte,
J'aurois pris aux cheveux l'occasion offerte.
Mais je suis Colonel ; & cette qualité
Me donne auprès du Sexe une timidité,

Qui, malgré mon amour, me retient & m'arrête.
Mariamne m'a fait un compliment honnête,
Je prétends la servir, la venger, & c'est tout.
Bien plus, à se guérir mon ame se résout.
Comme sur ma vertu toujours je me retranche.....

SCENE VIII.

CLÉON, JOLI-CŒUR, ARLEQUIN.

CLÉON.

MAIS que veut ce jeune homme avec sa barbe
blanche?

ARLEQUIN.

Mariamne, Monsieur, m'a dit de vous chercher,
Pour savoir si bien-tôt les chevaux, le cocher,
Auront mangé l'avoine. Elle veut, tout-à-l'heure,
Monter dans sa berline, & changer sa demeure.

CLÉON.

Pour les faire hâter, Joli-cœur, allez-y.



SCENE IX.

CLÉON, ARLEQUIN.

CLÉON.

ENFIN cette beauté va donc partir d'ici!
Grêle, vent furieux, tonnerre, pluie, orage,
Gardez-vous de troubler le cours de ſon voyage:
Soleil, luis ſur la route afin de la ſécher:
Chevaux, qui la traînez, gardez-vous de broncher.
Et vous, qui conduiſez à Paris cette belle,
Que vous ſerez heureux! vous vivrez auprès d'elle.

ARLEQUIN.

Ah! ah! vous aimez donc Mariamne! Indiſcret,
Quel beſoin de m'apprendre ainſi votre ſecret?
Vous êtes bien badaud, il faut que je le diſe.
Mais, baſte, ce n'eſt pas la derniere ſottiſe
Que vous ferez peut-être avant la fin du jour.



SCENE X.

CLÉON, *seul.*

IL a, parbleu, raison : avec mon sot amour,
Qui ne sait ce qu'il veut, qui n'est d'aucun usage,
Je l'avouerai, je joue un fort sot personnage.
La Cour m'envoie ici, j'y suis depuis un mois,
Pour y rétablir l'ordre & calmer le Bourgeois ;
Et, pour premier exploit, sans craindre qu'on me blâme,
Du Prévôt, par mes soins, on enleve la femme,
Comme si j'ignorois que jamais on ne doit
Entre l'arbre & l'écorce aller mettre le doigt.



SCENE XI.

CLÉON, GRIFFON.

GRIFFON.

Monsieur, préparez-vous, notre Prévôt arrive;
Au-devant de ses pas, chacun court sur la rive.
Comme il fait son devoir, il vient publiquement
Vous faire sa harangue ou bien son compliment,
Suivi pompeusement des tambours de la Ville.

CLÉON.

Dites-lui que ce soin est assez inutile:
De tous ces vains honneurs je m'embarrasse peu:
On y fait bonne mine & souvent mauvais jeu.

GRIFFON.

Quoi! de notre Prevôt vous fuyez la présence!

CLÉON.

Contre sa femme il peut user de violence.
Simonne & Maraudin sont des gens que je crains,
Et qui peuvent avoir de dangereux desseins:
Je dois les prévenir dans l'ardeur qui m'anime;
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.



SCENE XII.

GRIFFON, *seul.*

DIsons ici deux vers, afin que Barbarin
Ne puisse rencontrer Cléon dans son chemin.

SCENE XIII.

BARBARIN, MARAUDIN, ARCHERS.

BARBARIN.

QUe veut dire ceci ? Cléon aussi me quitte !
A qui donc venoit-il ici rendre visite ?
Suis-je dans mon logis, ou s'il est dans le sien ?
C'est, à dire le vrai, ce qu'on ne sait pas bien.
Mais, ce qui me surprend & ce qui m'embarrasse,
Il a l'ordre absolu de me remettre en place ;
Je ne saurois sans lui rentrer dans mon emploi ;
Et, quand j'arrive, il joue aux barres avec moi !
Sans l'avoir vu je n'ose ici parler en Maître,
Et je ne le verrai de tout le jour peut-être.
Je ne comprends pas bien cette conduite-là,
Ni tout ce que je dois soupçonner de cela.

Quoi qu'il en ſoit, ſortez, vous autres, qu'on me laiſſe.

(*Les Archers ſortent.*)

Maraudin, demeurez. Accablé de triſteſſe,
Je voudrois avec vous un peu me lamenter.
O Ciel!

MARAUDIN.

Quoi! vous pleurez! Voilà bien débuter!
Comment! ce Barbarin triomphant, plein de gloire,
Qui ſur ſes envieux remporte la victoire,
Que j'ai peint animé des plus vives fureurs,
Commence en arrivant à répandre des pleurs!
Eſt-ce là ce Prévôt ſi fier & ſi ſévere?

BARBARIN.

Ah! mon ami, j'ai bien changé de caractere.
Je ſuis défiguré d'une telle façon,
Qu'on me méconnoîtroit aujourd'hui, ſans mon nom.

MARAUDIN.

Vous avez l'air galant, & des plus à la mode;
Et l'on ne dira pas qu'il eſt plus vieux qu'Hérode.

BARBARIN.

Sais-tu bien d'où je viens dans ce même moment?

MARAUDIN.

Non.

BARBARIN.

De voir Mariamne en ſon appartement.

Je me ſuis dérobé, ſans rien dire à perſonne;
J'ai trompé tous mes Gens, juſqu'à ma Sœur
Simonne.

MARAUDIN.

Mariamne a ſauté d'abord à votre cou?

BARBARIN.

Non, j'ai voulu ſauter au ſien.

MARAUDIN.

Etes-vous fou?
Quoi! malgré les ſujets de colere & de haîne,
Que vous a juſqu'ici donné cette inhumaine!
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

BARBARIN.

Elle me hait; hélas! je l'ai bien mérité.
Après le traitement que j'ai fait à ſon Pere,
Je devois bien m'attendre à toute ſa colere.
C'en eſt fait, à m'aimer je prétends l'engager;
Et de tous mes défauts je veux me corriger.
Je veux des bons maris devenir le modele,
Et par mon repentir me rendre digne d'elle;
En un mot, je prétends vivre en homme de bien,
Et gagner tous les cœurs pour mériter le ſien.
Il le faut avouer, j'ai, dans la Normandie,
Hanté juſques-ici mauvaiſe compagnie.
Quoiqu'on me faſſe accueil en cent lieux différens,
Je n'ai pas un ami qui me prêtât vingt francs.
Ma ſœur vindicative, arrogante, ſévere,
N'a dans le fond du cœur jamais aimé ſon frere;

Elle eſt bigotte, enfin, c'eſt tout dire; & jamais
Elle ne m'inſpira que des conſeils mauvais:
Toutes ces prudes-là ne valent pas la maille:
De chez moi dans ce jour je veux qu'elle s'en aille,
Et que ma femme ſoit maitreſſe en ma maiſon.

MARAUDIN

Quoi! Monſieur, vous voulez....

BARBARIN.

Je le veux, j'ai raiſon.
Allez-vous-en trouver tout de ce pas ma femme;
Peignez lui les remords qui déchirent mon ame,
Et le vrai repentir que je ſens dans mon cœur;
Peignez lui mon amour... Mais on vient; c'eſt ma
Sœur.

SCENE XIV.

BARBARIN, SIMONNE.

SIMONNE.

HÉ bien! vous venez donc de voir votre
Pimbêche;
Eſt-elle toujours fiere, & toujours pigriéche?
Avez-vous bien encore eſſuyé des mépris?

BARBARIN.

Ma ſœur, n'aigriſſez plus, s'il vous plaît, mes
eſprits,

Et ne me rompez-pas la tête davantage.
Depuis aſſez long-tems vous brouillez mon ménage,
Je m'en laſſe à la fin, je vous le tranche net ;
Pour ſortir de chez moi faites votre paquet,
Délogez ſans trompette.

SIMONNE.

Ah ! quelle ignominie !

BARBARIN.

Un Prévôt vous l'ordonne, un frere vous en prie.
Faites le diable à quatre, emportez-vous, peſtez,
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi ; mais partez.

SIMONNE.

Je ne me plaindrai point de voir votre ame dure
A votre paſſion immoler la nature :
Je n'attends pas de vous ces tendres ſentimens,
De l'amour fraternel trop juſtes mouvemens.
Je ſais qu'en vos pareils le ſang ne touche guere,
Et qu'un Prévôt Normand feroit pendre ſon pere.
Mais croyez-vous qu'après ce que vous avez fait,
Mariamne oubliera jamais ce dernier trait ?
Après ce que contre elle on vous vit entreprendre..

BARBARIN.

Non, ma Sœur, taiſez-vous, je ne veux rie entendre.
Je crois que par vos ſoins je fus toujours trahi ;
Et que, ſans vous enfin, j'euſſe été moins haï.

SIMONNE.

Ah! c'eſt trop endurer un diſcours qui m'offenſe.
Duſſiez-vous m'en punir, je romprai le ſilence.
Frere dénaturé, benêt, crédule Epoux,
Pauvre dupe, apprenez ce qui ſe fait chez-vous.
C'eſt peu que Mariamne, orgueilleuſe & ſévere,
Dans ſes rigueurs pour vous juſqu'au bout perſévere,
Et que de ſes mépris vous ſoyez convaincu,
C'eſt peu de vous haïr, elle vous fait cocu.

BARBARIN.

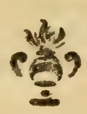
Elle me fait cocu! Pouvez-vous bien, cruelle,
Annoncer à mon front une telle nouvelle?
Nommez-moi, nommez-moi l'indigne ſuborneur.

SIMONNE.

Vous le voulez?

BARBARIN.

Parlez, je l'ordonne.



SCENE XV.

BARBARIN, SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

Ah! Monfieur,
Venez, ne fouffrez pas que ce crime s'acheve:
Votre Epoufe vous fuit, & Cléon vous l'enleve.

BARBARIN.

Mariamne! Cléon! qu'entends-je? juftes Cieux!

MARAUDIN.

Cléon & fes Dragons font fortis de ces lieux;
Il les a tous conduits au-de-là de la porte;
Il place auprès des murs une fecrete efcorte.
Mariamne dans peu le doit aller chercher,
Monter dans fa Berline; & puis, touche Cocher.

BARBARIN.

Ah tête! Ah ventre! Ah mort! Courons à la vengeance.
On verra ce que c'eft qu'un Prévôt qu'on offenfe.
Surprenons l'infidelle; & quant à fon Mignon,
Je prétends lui jouer un tour de ma façon.
Déja, pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire par-tout qu'il couche avec ma femme.

SIMONNE.

a plaisante vengeance! Et, pendant ce tems-là,
lariamne avec lui de ces lieux partira.
rdonnez qu'on l'arrête en toute diligence,
t confiez le soin du reste à ma prudence.
'ependant dans ma chambre allez-vous reposer.

BARBARIN.

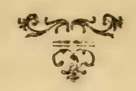
Ion, ma Sœur; je voudrois l'entendre un peu jaser.
lle ignore à quel point la rage me surmonte;
e prétends la confondre & la couvrir de honte,
ouir de sa douleur....

SIMONNE.

Mon Frere, je crains bien...

BARBARIN.

e vous réponds de tout, ma Sœur; ne craignez rien.
e n'ai pas, grace au Ciel, comme on fait, le cœur tendre;
'est pour la mieux punir que je prétends l'entendre;
e veux que son aspect augmente mon courroux.
Qu'on la fasse venir. Et vous, retirez-vous.



SCENE XVI.

BARBARIN, *seul.*

A Quoi te résous-tu ? Que veux-tu davantag
Quoi ! n'es-tu pas assez instruit de ton dommage
Epoux infortuné, faut-il, pour t'animer,
Que ta femme, elle-même, ose le confirmer ?
Vas-tu lui demander, pour mieux savoir la chos
Qui ? quoi ? par quels secours ? le tems ? le lieu
 cause ?
Comment ? .. Ah ! sans vouloir chercher plus
 clarté,
Ne te suffit-il pas de l'avoir mérité ?
Si les meilleurs maris & les plus raisonnables
Ne sont pas à couvert de disgraces semblables,
Cruel, brutal, jaloux, osois-tu te flatter
Que de la Confrairie on voulût t'excepter ?
Rends-toi, rends-toi justice ; &, sans tant de scrupu
Comme ceux que tu vois, avale la pilule.
Mais voici Mariamne ; & je sens la fureur
Qui vient tout de nouveau s'emparer de mon cœu

SCENE XVII.

BARBARIN, MARIAMNE, *soutenue par deux Suivantes.*

MARIAMNE.

UE vois-je ? Où suis-je ? Où vais-je ? Ah ! ma force succombe ;
es, soutenez-moi, de peur que je ne tombe :
j'ai cru voir le diable, en voyant mon Epoux.
bien ! pour quel dessein ici m'appellez-vous ?
ce pour m'assommer ? Dépêchez au plus vîte ;
tourment qui m'attend je voudrois être quitte.

BARBARIN.

ı, non ; auparavant je veux vous écouter.
ɜs quelle raison vous faisoit me quitter ?
ıoi tendoit enfin ce beau pélerinage ?
ınd on a de l'honneur, quitte-t-on son ménage ?

MARIAMNE.

vez-vous de ma fuite ignorer le sujet,
bare Epoux ! après ce que vous m'avez fait ?
amais un Breton, dans sa plus grande ivresse,
ita-t-il une femme avec plus de rudesse ?
ous osez vous plaindre, & demander pourquoi
è, sans votre aveu, m'éloigner de chez-moi ?
ɔi qu'ici votre esprit malin vous persuade,
ıs savez bien que c'est ma premiere escapade.

Depuis plus de cinq ans que je vis dans vos fers,
Chaque jour expofée à cent chagrins divers,
Voulant me retirer d'un cruel efclavage,
Je m'étois réfolue enfin à ce voyage.

BARBARIN.

Et, pour dans le chemin ne vous point ennuyer
Vous allez voyager avec un Officier,
Et de Dragons encor; la partie eft jolie!
Et mon front...

MARIAMNE.

Ah! tout doux; arrêtez, je vous pri
Et ne m'infultez pas par vos foupçons jaloux;
Refpectez Mariamne, & même fon Epoux.

BARBARIN.

Perfide! il vous fied bien de proférer encore
Un nom que votre amour aujourd'hui déshonor

MARIAMNE.

Ah! ne le croyez pas. Non, d'un honteux affro
Votre femme jamais ne tacha votre front:
Vous le méritiez bien, après vos injuftices,
Vos cruels traitemens, vos bizarres caprices:
Mais vous aviez pour femme un phénix en vert
Et qui vous eût aimé, fi vous l'aviez voulu.

BARBARIN.

Hé bien! faifons la paix. Quand tu ferois traîtreff
Je te pardonne tout, & te rends ma tendreffe:
Confidere par-là l'amour que j'ai pour toi;
Et me voyant fi bon, en revanche aime-moi.
Va, touche dans la main.

MARIAMNE.

Ah ! que voulez-vous faire ?
ngez que votre main a maltraité mon pere.

BARBARIN.

bien ! oui, tu te plains avec juste raison.
i, ton pere expira sous mes coups de bâton :
is tu dois oublier un si sensible outrage ;
ige qu'à cet oubli mon repentir t'engage :
ffort de ces vertus que renferme ton sein,
nsiste à pardonner, sur-tout à ton prochain.

MARIAMNE.

! si ce repentir étoit bien véritable !

BARBARIN.

i, rien n'est plus sincere, ou je me donne au diable.
u passé je puis obtenir le pardon,
me verras plus souple & plus doux qu'un mouton :
emble nous vivrons dans nos ardeurs fidelles
nme deux vrais agneaux, comme deux tourterelles ;
s cesse, jour & nuit, je te caresserai,
e bouchonnerai, baiserai, mangerai.
elle preuve veux-tu de mon amour extrême ?
ix-tu me voir pleurer, me voir battre moi-même ?
ix-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
ix-tu que je me tue ? oui, dis si tu le veux,
uis tout prêt....

SCENE XVIII.

BARBARIN, MARIAMNE, GRIFF[O
ARCHERS.

GRIFFON.

MONSIEUR, Cléon est dans la pl
Il fait le Diable, il jure, il tempête, il menace
Il vient, il va paroître ; & veut, dans son dépi

BARBARIN.

Holà, je me dédis de tout ce que j'ai dit.
Ah! perfide. Ah! guenon. Ah! traîtresse. Ah! j
ponne.
Quoi! dans le même tems que mon cœur
pardonne...

MARIAMNE.

Allez, vous radotez : un si prompt changemen
Révolte tout le monde, & n'a nul fondement;
Et je dois être mise au nombre des plus folles
De m'être ainsi rendue à vos tendres paroles.
Après tous mes malheurs, c'étoit bien à mes y
De vous lancer encor des regards amoureux!
Mais, supposé tantôt que je fusse coupable,
Depuis votre pardon qu'ai-je fait de blâmable
Puis-je mais si Cléon, touché de mes malheurs
Veut peut-être empêcher l'effet de vos fureurs :
Puisqu'ainsi, sans sujet, s'enflamme votre bile
Cette Scene si tendre étoit bien inutile.

BARBARIN.

is ſans regles, moi ; je me mets au-deſſus.
s c'eſt trop écouter des diſcours ſuperflus.
on me la garde ici liée & garrottée.
ous, braves Records, dont la troupe augmentée
la Maréchauſſée, & la Pouſſe, & le Guet,
plus que ſuffiſante à remplir mon projet,
ez vous retrancher au-devant de ma porte ;
ır-tout empêchez qu'aucun n'entre ou ne ſorte.
Dragons de Cléon, autre part diſperſés,
eront pas ſi-tôt en un corps ramaſſés ;
s ſerons ſix contre un avant qu'il les raſſemble ;
ons-nous : & ſur-tout qu'aucun de vous ne tremble ;
t tout ce que je crains....

SCENE XIX.

RBARIN, MARIAMNE, SIMONNE, ARCHERS.

SIMONNE.

MON Frere, où courez-vous ?
voici les Dragons qui viennent, ſauvons-nous ;
eulent de vos mains arracher Mariamne.
audin a déja reçu cent coups de canne.

BARBARIN.

Allons... Je veux... J'ordonne ... Il faut ... A
malheureux...
Je m'égare, & ne sais, ma foi, ce que je veux.

SCENE XX.

MARIAMNE, *seule.*

TANDIS que l'on se bat, & qu'un moment
reste,
Composons quelques vers sur mon destin funest
Les Stances n'étant plus à présent de saison,
En vers Alexandrins faisons notre Oraison.
O Ciel! fut-il jamais plus triste destinée!
De Parens opulens en ces lieux je suis née,
Tous Prévôts ou Baillifs; &, pour tout dire enf
Mon Pere étoit issu du sang Chicanéen.
A quinze ans, mille attraits brilloient sur 1
visage;
J'étois belle & bien faite, & sur-tout j'étois sag
On vouloit m'épouser si-tôt qu'on me voyoit.
Que de coups de chapeau mon Pere recevoit!
Mais il refusoit tout. Hélas! on peut bien dire,
Qu'en voulant trop choisir souvent on prend le p
Pour Barbarin enfin mon Pere décida;
Et quelque tems aprés cet amant m'épousa.
Pendant les premiers jours il étoit doux, traitable

is au bout de deux mois, hélas ! ce fut un diable.
non Pere en un an il fit trente procès ;
, les ayant perdus, s'en vengea tôt après :
assomma de coups. O souvenir terrible !
is parlons du présent, il est bien plus sensible.
ne faut donc partir pour le Mississipi,
s que de ses soupçons mon mari soit guéri !
pour dire encor plus, dans mon état funeste
m'ôte pour si peu de vertu qui me reste !
ut donc sans honneur m'éloigner de ces lieux!
is qu'est-ce que j'entends? & quel tapage affreux!
rands coups redoublés on enfonce la porte.
qui peut donc ainsi s'en venir à main forte ?
ne sais que penser. Que vois-je ? C'est Cléon ;
ient me secourir ; hélas ! qu'en dira-t-on ?

SCENE XXI.

ARIAMNE, CLÉON, DRAGONS, ARCHERS.

CLÉON *entre avec ses Dragons, poursuivant les Archers qui gardoient la porte.*

ARCHERS, disparoissez ; fuyez, troupes pagnottes.
vous braves Dragons mettez-leur les menottes*.

(*) *Les Dragons emmenent les Archers.*

Allons, Madame, allons, ſuivez-moi prompteme
Tandis que mes Dragons combattent vaillamm
Je me ſuis doucement eſquivé, ſans rien dire.
Souffrez que de ces lieux en hâte on vous retire
Le temps preſſe, venez.

MARIAMNE.

Alte-là, s'il vous plaî
Reſpectez mon honneur, laiſſez-le tel qu'il eſt;
Les ſoupçons d'un Epoux n'y font que
d'outrage,
Sans que l'on aille encor l'altérer davantage.
Quand Barbarin combat & ſe trouve en dange
Je dois moins que jamais de ces lieux déloger:
De mon Epoux encor la perſonne m'eſt chere;
Je tremble pour ſes jours....

CLÉON.

La plaiſante chimere
Quoi! cet Epoux cruel, furieux, & jaloux...

MARIAMNE.

Tout ce qu'il vous plaira, c'eſt toujours
Epoux.

CLÉON.

Il ne s'en ſouvient plus.

MARIAMNE.

Je m'en ſouviens encor
Ce nom m'eſt précieux.

CLÉON.

Mais il le déshonor

MARIAM

MARIAMNE.

Hé bien! c'eſt ſon affaire.

CLÉON.

Il conſent aujourd'hui
A ne vous plus revoir.

MARIAMNE.

Eh bien! tant-pis pour lui.

CLÉON.

Il vous hait à la mort.

MARIAMNE.

Tant mieux; cela me flatte.

CLÉON.

Il peut vous maltraiter.

MARIAMNE.

Et je veux qu'il me batte.

CLÉON.

Pour ſe Miſſiſſipi...

MARIAMNE.

Je n'en ai point d'effroi.

CLÉON.

Il vous fait embarquer.

MARIAMNE.

Vous n'irez pas pour moi.

CLÉON.

Ah! je perds patience, & de bon cœur j'enrage.
Mais c'eſt trop m'amuſer à tout ce badinage:
Retournons au combat, qu'il falloit achever
Avant que de venir ici vous retrouver.

SCENE XXII.

MARIAMNE, *seule.*

ARRESTEZ. Où va-t-il, cet étourdi ? Je tremble.
Mais c'eût été bien pis qu'on nous eût vus ensemble
Peloter les bons mots, & nous les renvoyer,
Pour voir à qui des deux resteroit le dernier,
Tandis que c'est pour moi qu'on se bat, qu'on se tue,
Que mon mari peut-être expire dans la rue,
Et que d'ailleurs Cléon, qui fait tout ce fracas,
Laisse battre ses gens, & ne s'y trouve pas.

SCENE XXIII.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

MAIS je vois Arlequin. Hé bien ? quelles nouvelles ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, vraiment, j'en apporte de belles!

MARIAMNE.

Que viendrois-tu m'apprendre ? Est-ce que mon Epoux...

ARLEQUIN.

Ne craignez rien pour lui, ne craignez que pour vous ;
Allez, Cléon & lui ſont d'une égale force ;
Et, ſi leurs piſtolets avoient eu de l'amorce,
On auroit vu beau jeu.

MARIAMNE.

Mais pourquoi me dis-tu
Que je craigne pour moi? Que ſais-tu? Qu'as-tu vu?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien vu de près; mais on m'a dit, Madame,
Que votre Epoux, ſuivant la fureur qui l'enflamme,
Avant que de combattre, avoit chargé Zarès
D'exécuter ici quelques ordres ſecrets:
Cet Huiſſier eſt poltron autant que je puis l'être;
Et je viens vous défendre; il n'a plus qu'à paroître.

MARIAMNE.

Non, non; le Ciel m'inſpire un plus noble deſſein;
Et mon honneur m'invite à faire un coup de main.
Aux pieds de mon Epoux je vais porter ma tête.

ARLEQUIN.

Et s'il va la couper? Ne ſoyez pas ſi bête.

MARIAMNE.

N'importe. Sans trembler, je prétends aujourd'hui
M'offrir à tous les coups qu'on va lancer ſur lui.

(*Elle ſort.*)



SCENE XXIV.

ARLEQUIN, *ſeul.*

TANDIS que d'un côté Mariamne s'eſquive,
De l'autre ſon Epoux au même inſtant arrive :
Ma foi, c'eſt un hazard qu'ils ne ſe ſoient point vus.

SCENE XXV.

BARBARIN, GRIFFON *armé ridiculement*, ARCHERS.

BARBARIN.

HÉ bien ! braves Records, nous avons le deſſus.
Cléon, hors de combat, bleſſé d'un coup de pierre,
Pluſieurs de ſes Dragons par nous couchés par terre,
Ont obligé le reſte à s'éloigner d'ici,
Sans que leur beau projet ait enfin réuſſi.
Du nombre, il eſt bien vrai, nous avions l'avantage;
Mais le nombre n'eſt rien, ſi l'on n'a du courage;
Vous en avez fait voir, je ſuis content de vous.

GRIFFON.

Je crains bien que Cléon ne revienne ſur nous :
Ses Dragons ſont mutins ; s'il faut qu'il les rallie....

BARBARIN.

Et que me feront-ils ? Mariamne eſt partie,
Ou doit l'être du moins. Zarès ſecrétement
A dû tout préparer pour ſon embarquement.
Cependant dans mon cœur des alarmes ſecretes....
Mais effaçons ſon nom de deſſus mes tablettes :
Elle fut infidelle, & me fit enrager ;
C'étoit trop à la fois, il n'y faut plus ſonger :
Prenons que je ſois veuf. Mais, hélas ! je friſſonne.

SCENE XXVI.

BARBARIN, GRIFFON, ARLEQUIN, ARCHERS.

BARBARIN.

QUE vois-je ? à la douleur mon ame s'abandonne :
Qu'eſt-il de plus touchant que de voir Arlequin,
Les yeux baignés de pleurs, un mouchoir à la main,
Venir faire un récit & pathétique & tendre ?
Ah ! mon cher Arlequin, que venez-vous m'apprendre ?
Mariamne eſt partie apparemment ?

ARLEQUIN.

Hélas !

Haie ... ouf.....

BARBARIN.

Expliquez-vous, & ne ſanglottez pas.

ARLEQUIN.

Je ne ſaurois parler, tant ma douleur eſt forte ;
Ma voix ne peut ſortir & demeure à la porte.

BARBARIN.

Tous ces retardemens ſont ici ſuperflus.
Où Mariamne eſt-elle ?

ARLEQUIN.

Hélas ! elle n'eſt plus.

BARBARIN.

Qu'entends-je ! Elle eſt partie ?

ARLEQUIN.

Apprenez davantage.
A mes yeux, le Vaiſſeau vient de faire naufrage.

BARBARIN.

Quoi ! ma femme eſt noyée ?

ARLEQUIN.

Il le faut bien juger,
A moins que par bonheur elle ne ſût nager :
Je vous dirai bien plus, elle étoit innocente.

BARBARIN.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Mon déſeſpoir augmente.
Elle étoit innocente : ah ! je veux me tuer...

ARLEQUIN.

Souffrez auparavant que je puiſſe achever.

BARBARIN.

Achevez, achevez.

ARLEQUIN.

Alors qu'elle eſt partie,
Elle alloit au combat pour vous ſauver la vie ;
Et c'eſt dans ce moment que le traître Zarès
L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

O ſenſibles regrets !
Pourſuivez.

ARLEQUIN.

Que dirai-je ? En paſſant dans la rue
On voyoit ſur ſon front la vertu toute nue :
La modeſte innocence & la chaſte pudeur
Régnoient ſur ſon viſage ainſi que dans ſon cœur ;
Son teint ſage & diſcret, ſa bouche ſcrupuleuſe,
La candeur de ſes yeux, ſa gorge vertueuſe....

BARBARIN.

Quel galimatias ! Finiſſez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le Vaiſſeau ; le monte ſagement.
Il fait voile, & chacun lui crioit : bon voyage ;
Quand ſoudain il s'éleve un furieux orage,
Dont le Vaiſſeau ſurpris, tout prêt à ſe noyer :
Deſcendoit à la cave & montoit au grenier,

Tant enfin, qu'il ſurvint un affreux vent de biſe,
Qui contre un fier rocher en cent morceaux le briſe.
Après cet accident, vous voyez bien, hélas!
Que votre femme eſt morte, & n'en reviendra pas.

BARBARIN, *ſe relevant.*

Quoi! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide!
Ah coquine de Sœur! Ah traitreſſe! Ah perfide!
Mais, hélas! je ſuccombe; & je trouve à propos,
De prendre en ce fauteuil un moment de repos.

ARLEQUIN.

Pour calmer la douleur de ce coup qui l'aſſomme,
Laiſſons-le, s'il ſe peut, dormir un petit ſomme.

BARBARIN, *revenant de ſa pâmoiſon.*

Je ne ſais d'où je viens. Je me ſens tout rêveur.
Je ne vois point ici ma femme, ni ma ſœur.
Appellez Mariamne.

ARLEQUIN, *à part.*

En voici bien d'un autre.

BARBARIN.

Vous pleurez, Arlequin? quel chagrin eſt le vôtre?

ARLEQUIN.

Mariamne n'eſt plus: vous moquez-vous de nous?
Les morts revivent-ils?

BARBARIN.

Ah ! que me dites-vous?
Qui vous fait me tenir un discours de la sorte ?

ARLEQUIN.

Avez-vous oublié que votre femme est morte ?

BARBARIN.

Quoi ! Mariamne est morte ?

ARLEQUIN, *à part.*

Il a perdu l'esprit ;
Le pauvre homme extravague & ne sait ce qu'il dit.

(*haut.*)

Je vous viens dans l'instant d'apprendre son naufrage.

BARBARIN.

Ah! je sens redoubler ma douleur & ma rage.
Venez, accablez-moi, Normands qui la perdez :
Noyez-moi dans vos flots, Mer qui la possédez.



SCENE XXVII *& derniere.*

BARBARIN, ARLEQUIN, GRIFFON, SCARAMOUCHE, ARCHERS.

SCARAMOUCHE.

Ah! Monsieur, apprenez une étrange nouvelle.
Votre Epouse est vivante; & dans une Nacelle
On vient dans ce moment de l'amener à bord.

BARBARIN.

Ah! que je suis heureux! Que je bénis mon sort!
A présent que je sais qu'elle fut toujours sage,
Je prétends désormais faire un meilleur ménage.
Messieurs, vous le voyez, ce raccommodement
D'une Piece Comique est le vrai dénouement.
Il faut finir ainsi, pour que la Parodie
Ne soit point confondue avec la Tragédie.

FIN.

AGNÈS
DE
CHAILLOT,
PARODIE,

Représéntée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 24 Décembre 1723.



ACTEURS.

TRIVELIN, *Ancien Bailli de Chaillot, surnommé* le Justicier.

LA BAILLIVE, *Sa femme.*

PIERROT, *Fils de Trivelin.*

AGNÈS, *Servante du Bailli, mariée secrettement à Pierrot.*

CROUTON, *Ambassadeur de Gonesse.*

DEUX MITRONS.

ARLEQUIN, *Bedeau & parent du Bailli.*

LE MAGISTER.

LE MARGUILLIER D'HONNEUR, } *Personnages muets.*
LE CARILLONNEUR, }

UN PAYSAN.

QUATRE PAYSANS.

QUATRE ENFANS.

LA NOURRICE DES ENFANS.

UN ARCHER.

PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scene est à Chaillot, dans la maison de Trivelin.



AGNÈS DE CHAILLOT,

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, QUATRE PAYSANS.

LE BAILLI.

MON fils ne me ſuit point? Sans peine je l'excuſe;
Il vient de remporter le prix de l'arquebuſe:
Il eſt encor tout plein de cet excès d'honneur.
Mais de Goneſſe enfin voici l'Ambaſſadeur.

LA BAILLIVE.

Pour me dire ces mots, faut-il tant de myſtere?
Moi qui fus de Goneſſe autrefois Boulangere,
Je dois bien le connoître, il ſe nomme Crouton:
Mon fils, depuis un an, en a fait ſon Mitron.
Mais, Monſieur le Bailli, toujours avec emphaſe,
Vous nous faites valoir juſqu'à la moindre phraſe.

LE BAILLI.

Apprenez qu'un Bailli doit parler gravement.
Mais de l'Ambaſſadeur oyons le compliment.

SCENE II.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, *Suite du Bailli*, CROUTON, *Ambassadeur de Goneſſe & ſa ſuite.*

CROUTON.

JE ſommes députés des Bourgeois de Goneſſe,
Qui vous marquont par nous, Bailli, leur alégreſſe;
Ils ſont tretous joyeux que Monſieur votre fils
De l'Arquebuſe enfin ait remporté le prix.
Goûtez, Bailli, goûtez, non pas deux fois, mais quatre,
La gloire que ce fils ſur vous a ſu rabattre.
Ah! quel plaiſir pour vous de faire tant de bruit,
Et d'être par un fils rengendré, reproduit!
Que vous êtes heureux! Chez vous rien ne décline;
Vous vendez votre ſon, mieux que votre farine:
Vous mettez tout en branle, & vos vœux ſont contens.
J'en partageons la joie avec vos Habitans;
Notre Maître, ſur-tout, de ſi bon cœur s'y livre,
Que depuis avant-hier il n'a ceſſé d'être ivre.

LE BAILLI.

Votre Maître, Crouton, m'eſt uni doublement:
Sa mere eſt mon épouſe, on ne ſait pas comment;

Mais n'importe, cela ne fait rien à l'affaire ;
Et le même Contrat qui m'unit à sa mere,
Veut que mon fils Pierrot soit l'époux de sa sœur.

LA BAILLIVE.

Sans que vous le disiez, on sait cela par cœur.

LE BAILLI.

Ainsi dans nos Enfans nous nous verrons renaître.
Adieu... De mes desseins instruisez votre Maître ;
Dites-lui que Pierrot épousera sa sœur.

(L'Ambassadeur se retire avec toute sa suite, ainsi que celle du Bailli.)

SCENE III.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE.

Vous renvoyez bientôt ce pauvre Ambassadeur ;
Vous deviez bien du moins le prier de la Noce,
Ou, pour s'en retourner, lui prêter votre rosse.
Mais sur un autre fait discourons entre nous.
Votre fils, que déja ma fille aime en époux,
Ne la regarde pas ; elle est inconsolable.

LE BAILLI.

Que m'apprenez-vous-là? Ce seroit bien le diable !
Pour Constance Pierrot seroit indifférent?
Il le faut excuser : les honneurs qu'on lui rend

Lui montent à la tête; il en eſt dans l'ivreſſe:
Car ſouvent les honneurs enivrent la jeuneſſe.

LA BAILLIVE.

Il faut à ſon devoir ranger cet étourdi:
Il a du cœur; il eſt entreprenant, hardi;
Ne manque pas d'eſprit; ſa figure eſt gentille;
Il excelle au Billard, & ſait bien le Quadrille;
Dans tout notre Village il n'a point ſon égal;
Mais convenez auſſi qu'il eſt un peu brutal.

LE BAILLI.

Allez, ne craignez rien, je ſaurai le réduire:
Repoſez-vous ſur moi, ce mot doit vous ſuffire.
Je vais trouver Conſtance; &, dans le même tems
A mon coquin de fils parler des groſſes dents.

SCENE IV.

LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE, *à Agnès qui travaille à la tapiſſerie.*

AGnès, pour m'écouter, laiſſez-là votre ouvrage
Hé bien? que dites-vous de tout ce tripotage?

AGNÈS, *d'un air ſimple.*

Moi, Madame?

LA BAILLIVE.

Pierrot pourroit vous en conter;
Souvent dans votre chambre il va vous viſiter:

:es-vous ſa maitreſſe, ou bien ſa confidente ?

AGNÈS.

élas! je ſuis, Madame, une pauvre innocente,
ui ne ſais pas encore à quoi ſert un Amant.

LA BAILLIVE.

ous parlez en niaiſe, & penſez autrement.

AGNÈS, *ſoupirant.*

ui ? moi ! je ne ſais pas ce que vous voulez dire.

LA BAILLIVE.

ous ſoupirez, je crois ?

AGNÈS.

Non, c'eſt que je reſpire.

LA BAILLIVE.

ous appellez cela reſpirer ? Jour de Dieu !
i quelqu'un à ma fille arrachoit un cheveu,
'eſt comme s'il oſoit me l'ôter à moi-même.
la fille eſt un bijou ; Je la chéris, je l'aime :
ſt-il rien de ſi beau que cette fille-là ?
i-tôt qu'elle paroît, chacun dit ... la voilà.
u'elle vienne à ſourire, ou tourner la prunelle,
n entend ſoupirer tout le monde autour d'elle ;
t cependant je vois qu'on la mépriſe ici.
Mort de ma vie ! il faut éclaircir tout ceci.
Chargez-vous de ce ſoin ; entendez-vous, ma mie?
Sachez par qui ma fille eſt aujourd'hui trahie ;
Apprenez-moi ſur qui doivent tomber mes coups.
Découvrez ſa rivale, ou je m'en prends à vous.

(*Elle s'en va.*)

SCENE V.

AGNÈS, *seule.*

AH! Ciel! Qu'ai-je entendu? Quelle affreus tempête,
Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête!
Heureuse, en ce péril qui me glace d'effroi,
Si je n'avois encor à craindre que pour moi!

SCENE VI.

PIERROT, AGNÈS.

AGNÈS.

VENEZ, mon cher Pierrot.

PIERROT.

Je vous vois toute émue;
Qu'avez-vous, belle Agnès?

AGNÈS.

Votre Agnès est perdue:
On vous fait épouser Constance dès ce jour.

PIERROT.

Et que deviendra donc, chere Agnès, notre amour!

AGNÈS.

O trop funeste amour! Avant que de m'y rendre,
Vous savez quels efforts je fis pour m'en défendre.

n jour, dans ma Cuiſine entré ſecrétement,
ous vîntes me conter votre amoureux tourment;
vous priai cent fois de me laiſſer tranquile;
ous n'écoutâtes point ma priere inutile;
: me ſerrant les mains, embraſſant mes genoux,
ous fîtes éclater les tranſports les plus doux.
ais, piqué des rigueurs de ma vertu mutine,
ous prîtes auſſi-tôt le couteau de Cuiſine.
craignis pour vos jours, j'arrêtai votre main,
t je vous empêchai de vous percer le ſein.
ous jettâtes le trouble, & l'effroi dans mon ame;
ès ce même moment je devins votre femme.
ais, hélas! tout conſpire aujourd'hui contre nous.
n veut, mon cher Pierrot, briſer des nœuds ſi doux.
otre marâtre, enfin, que la rage tranſporte,
e ſoupçonne déja....

PIERROT.

Que le diable l'emporte!
ais n'appréhendez rien; je ſaurai vous venger,
quelqu'un dans ces lieux oſe vous outrager.
almez-vous, belle Agnès; banniſſez les alarmes;
os yeux ne ſont point faits pour répandre des larmes,
s doivent s'occuper à des emplois plus doux.
ous fîtes tout pour moi, je ferai tout pour vous.

AGNÈS.

oint de révolte au moins! Mon fils, qu'il vous ſouvienne,
Que, lorſque je reçus votre main, vous la mienne,
vant que nous coucher, vous me promîtes bien
Que jamais contre un pere....

PIERROT.

Ah ! Je ne promis rien.
Que, diable, dans la tête allez-vous donc vous mett
Ne pouvant rien prévoir, que pouvois-je prometti
Savois-je que mon pere, à ſoixante & quinze ans,
Reprendroit une femme avec de grands enfans ?
Et que de cette femme on m'offriroit la fille,
Pour ne faire par-là qu'une ſeule famille ?
Mais, pour ne rien riſquer dans des périls ſi grands
Fuyez, fuyez, Agnès, avec nos chers enfans,
Ces gages précieux de notre amour parfaite.

AGNÈS.

Non, non, je ne dois point ſonger à la retraite :
Nous découvririons tout. Laiſſez-moi dans ces lieu
Mais ne nous voyons plus.

PIERROT.

Chere Agnès, je le veux :
Il faut vous obéir. Mon pere va m'entendre ;
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre
Pour quelque tems encor, diſſimulons nos feux ;
Et faiſons ſur nos cœurs ces efforts généreux.
Mais, du moins, baiſez-moi, la choſe m'eſt permi
C'eſt une liberté que l'hymen autoriſe.

AGNÈS.

Que me demandez-vous ?

PIERROT.

Rien qu'un petit baiſer.
Cette faveur, Agnès, ne peut ſe refuſer ;
C'eſt tout ce qu'à préſent mon amour ſe propoſe ;
Je me garderai bien d'exiger autre choſe.

AGNÈS.

É bien! soit... mais j'ai peine à sortir de ce lieu:
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.
(*Elle s'en va*)

SCENE VII.

PIERROT, *seul.*

J'ATTENDS ici mon pere: il croira me confondre;
Mais à bon chat, bon rat; je saurai lui répondre.
Il vient. Constance ici devroit suivre ses pas:
Mais elle fera mieux de n'y paroître pas:
La belle vainement chercheroit à me plaire;
Sa présence en ces lieux n'est pas fort nécessaire.

SCENE VIII.

LE BAILLI, PIERROT.

LE BAILLI.

JE vous cherchois, mon fils, & je vous trouve ici.

PIERROT, *d'un air fier.*

A la bonne heure.

LE BAILLI.

Enfin, mon cher fils, Dieu merci,

Vous avez, comme il faut, imité mon adresse
Aux jeux où l'on m'a vu briller dans ma jeunesse
Il s'agit de savoir si dans d'autres exploits,
Où l'on sait que j'étois un compere autrefois,
Vous pourrez dignement égaler votre pere.
Je veux vous marier à Constance ; & j'espere....
Vous secouez la tête ! Expliquez-vous.

PIERROT.

Hélas!
Sans que je dise rien, ne m'entendez-vous pas?

LE BAILLI.

Ah! j'entends ; votre cœur ne ressent rien pour ell
Elle n'est pas peut-être à vos yeux assez belle ?
Est-ce au fils d'un Bailli à regarder aux traits?
Il ne doit consulter que ses seuls intérêts.
Constance, en l'épousant, va vous mettre à vo
aise :
Enfin, que sa beauté vous plaise, ou vous déplaise
Vous serez son époux, j'ai résolu cela,
J'ai donné ma parole.

PIERROT.

Hé bien ! retirez-la.
Quoi ! le Fils d'un Bailli n'aura pas l'avantage
Qu'on ne refuse pas au dernier du Village?
On veut jusqu'à ce point contraindre mon ardeur
Et je ne pourrai pas disposer de mon cœur?

LE BAILLI.

Nous avons un dédit d'une assez grosse somme;
Et si, de le payer, il faut que l'on me somme....

PIERROT.

'aut-il à vos genoux me jetter? M'y voilà.

LE BAILLI.

'arare !.... Il s'agit bien maintenant de cela!
! s'agit de payer, ou tenir ma promesse.
ur moi je ne veux point attirer tout Gonesse.

PIERROT.

[os Manans, s'il le faut, vous prêteront la main:
e Bailli d'un Village en est le Souverain.
es Mitrons peuvent-ils vous causer tant d'alarmes?
ites un mot, je suis prêt à prendre les armes.
e plus affreux danger ne peut m'intimider.
ans un péril pressant, il faut tout hazarder.
ien ne me fait trembler: j'ai du cœur, de l'adresse;
'ose, dès à présent, défier tout Gonesse.
n vain ses Habitans s'armeroient contre vous,
'est assez de moi seul pour les abattre tous.

LE BAILLI.

cet emportement je ferai la réponse,
que fit, en pareil cas, à son fils, Dom Alphonse.
» Vos fureurs ne sont pas une regle pour moi;
» *Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.*

PIERROT

quoi bon me citer ce beau Vers de Corneille,
)ont vous avez cent fois étourdi mon oreille?

LE BAILLI.

e crois que ce coquin se moque encor de moi!
)h! vous m'obéirez, ou vous direz pourquoi.

PIERROT.

» Non, je ne ferai point ce qu'on veut que je fasse.

LE BAILLI.

Vous le ferez, ou bien du logis je vous chasse;
En un mot, je le veux.

PIERROT.

Et moi, ce que je suis
Ne me permet aussi qu'un mot: je ne le puis.

SCENE IX.

LA BAILLIVE, LE BAILLI PIERROT, AGNÉS.

LA BAILLIVE.

MON mari, pour le coup, j'ai découvert l'affa
Ne vous étonnez plus qu'à vos desirs contraire,
Pour ma fille, Pierrot ne montre que mépris:
Voilà l'indigne objet dont son cœur est épris.
(En montrant Agnès.)

LE BAILLI.

Ma Servante!

AGNÈS.

Ah! bon Dieu! moi, l'innocence même

PIERROT.

Ne désavouez point, Agnès, que je vous aime
A quoi bon ces détours? il n'en faut plus cherch
Mon amour est trop grand pour le pouvoir cach

LE BAILLI, *à Agnès.*

Cela seroit-il vrai, petite mijaurée,
Qui faites devant nous la sotte & la sucrée?

PIERR(

PIERROT.

Ah ! faites ſur moi ſeul tomber votre couroux ;
Agnès n'eſt point coupable ; & jamais....

LE BAILLI, *à Pierrot.*

Taiſez-vous.
Ma femme, entre vos mains je remets la coquine:
Allez la renfermer, à clef, dans la Cuiſine.

PIERROT.

Ah ! quel ordre barbare ! Agnès, ma chere Agnès,
Quoi ! je ne verrois plus de ſi charmans attraits !
Je ne permettrai point qu'elle me ſoit ravie ;
Et je ſouffrirois moins ſi l'on m'ôtoit la vie.

LE BAILLI.

Vous ne la verrez plus.

PIERROT.

Ah! mon pere, arrêtez.
En quelles mains, hélas! la laiſſez-vous ?

LE BAILLI.

Sortez.

PIERROT.

Quelqu'un va le payer, ou je me donne au diable...
Je ſors ; mais je crains bien de revenir coupable.

SCENE X.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÉS.

LE BAILLI, *à ſa femme.*

AVERTISSEZ nos gens de l'obſerver de près,
Tandis que je m'en vais entretenir Agnès.

SCENE XI.

LE BAILLI, AGNÉS.

LE BAILLI.

OH! çà, ma chere Agnès, parlons ſans nous contraindre.
Quelque ſujet que j'aie aujourd'hui de me plaindre,
Je vous aime, & je veux vous prendre par douceur.
Mon Fils nourrit pour vous une coupable ardeur,
Tâchez de l'en guérir. Vous ſavez que Conſtance
Doit faire avec Pierrot une étroite alliance;
Avec un bon garçon je veux vous marier.
Feu votre ayeul étoit mon pere nourricier;
Le bon-homme, pour moi ſignalant ſa tendreſſe,
Avec un ſoin extrême éleva ma jeuneſſe.
Il étoit l'Écrivain du Procureur Fiſcal,
Et dans tous les procès ſon faux témoin bannal
Auſſi bien que ſon Maître, il ſavoit la Pratique;
De la chicane, enfin, il m'apprit la rubrique;
Et comment, ſans aller voler ſur le chemin,
On pouvoit s'emparer du bien de ſon voiſin.
Mais il m'apprit encor, ce vieillard reſpectable,
Qu'un pere pour ſon fils doit être inéxorable;
Qu'il doit le châtier, & ne ménager rien,
Sur-tout quand il épouſe un fille ſans bien;
Et que l'on ne peut trop punir une ſervante,
Quand elle eſt aſſez vaine, aſſez impertinente,

Pour oser s'amuser au fils de la maison.
De votre sage aïeul, telle fut la leçon,
Chere Agnès; &, pour prix de ma reconnoissance,
Vos services auront bien-tôt leur récompense.
Arlequin le Bedeau peut vous donner un rang;
Vous savez qu'il vous aime, & qu'il est de mon sang:
A l'épouser demain, chere Agnès, soyez prête.
Je m'oblige à vous faire un trousseau fort honnête.

AGNÈS.

Pourrois-je me résoudre à lui donner ma foi,
Quand je ne l'aime point?

LE BAILLI.

Agnès, écoutez-moi.
Avec ce mien parent, si l'hymen vous engage,
Moi-même je ferai les frais du mariage.
Choisissez d'un quartier de vignes ou de pré;
Foi de Bailli d'honneur, je vous le donnerai.
Votre ayeul m'est si cher, j'honore tant sa cendre,
Qu'il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre,
Pour faire voir à tous, que le dernier vassal
Qui forme les Baillis, est presque que leur égal.

AGNÈS.

Le Bedeau, je l'avoue, est homme de mérite;
Mais de cette faveur, de bon cœur je vous quitte.
C'est répondre fort mal à mes intentions,
Que de payer ainsi vos obligations.
En faveur d'un ayeul votre reconnoissance
Eclate vainement, & je vous en dispense;
Car, si c'est à ce prix que vous vous acquittez,
Je me passerai bien de toutes vos bontés.

LE BAILLI.

Qu'entends-je ! A ce discours, je ne puis rien comprendre.
A la main de mon fils oseriez-vous prétendre ?
Ah ! si je le savois, je vous ferois bien voir
Que ce n'est point en vain qu'on brave mon pouvoir.
Mais quoi ! vous rougissez, & vous baissez la vue...
Agnès, c'est pour le coup que vous seriez perdue ;
Et je me servirois de mon autorité,
Pour vous mettre bien-tôt en lieu de sûreté.

SCENE XII.

LA BAILLIVE, LE BAILLI, AGNÉS.

LA BAILLIVE.

AH ! vraiment, mon mari, voici bien du tapage.
Votre fils, animé de fureur & de rage,
Malgré votre défense, a forcé la maison :
Nos gens, qu'il a chargés de cent coups de bâton,
N'ont pû lui résister, il a su les abattre ;
Et, pour ravoir Agnès, il fait le diable à quatre.

LE BAILLI.

Malheur que je n'ai pu prévoir, ni prévenir !
Mais, tout coup vaille, allons... me perdre... ou le punir.

SCENE XIII.

LA BAILLIVE, AGNÉS.

LA BAILLIVE.

Vous vous faites aimer d'une étrange maniere !
Et voilà bien du train pour une Cuisiniere.
Le beau charivari que vous causez chez nous !
Vous avez tant d'attraits, que, pour l'amour de vous,
Votre galant ici fait naître le désordre,
Et nous donne aujourd'hui bien du fil à retordre.

AGNÈS.

N'insultez pas du moins, Madame, à ma douleur ;
Et, lorsque de Pierrot je prévois le malheur,
Bien loin d'être insensible au chagrin qui m'accable,
Laissez-moi le plaisir de le pleurer coupable.

LA BAILLIVE.

Vous avez animé ce petit libertin,
Agnès; votre malheur n'en est que plus certain.
Puisque vous révoltez le fils contre le pere,
Redoutez les effets de ma juste colere.

AGNÈS.

Madame, puis-je craindre un impuissant couroux,
Quand je suis aujourd'hui plus à plaindre que vous?
Dans ce qu'a fait Pierrot, que trouvez-vous d'étrange.

LA BAILLIVE.

Je creve de dépit, & la main me démange ?...
Mais son galant paroît ; qui le conduit ici ?
Quoi qu'il en soit, sachons ce que fait le Bailli.

SCENE XIV.

PIERROT *l'épée à la main*, AGNÉS.

PIERROT.

GRACE au ciel, escorté d'une troupe mutine,
Je puis vous dérober au sort qu'on vous destine.
De ces funestes lieux, ma chere, éloignons-nous ;
Venez, Agnès, venez, & suivez votre époux.

AGNÈS.

Qu'avez-vous fait, cruel ? Quel horrible tapage !
Ah ! que je me repens de notre mariage !
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien ?
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.
Contre nous vous avez animé votre pere,
Nous serons les objets de sa juste colere ;
Qu'allons-nous devenir ? hélas ! ce sont vos rats
Qui me jettent, cruel, dans tout cet embarras.

PIERROT.

Moquons-nous de cela, prenons tous deux la fuite ;
Nous pouvons de mon pere éviter la poursuite.
Hâtez-vous, suivez-moi.

AGNÈS.

Non, ne l'espérez pas.
Pierrot, je crains le crime, & non point le trépas.
Cette indigne action irrite ma colere.
Allez, dès ce moment, appaiser votre pere ;

Et, ſans pouſſer plus loin vos tranſports furieux,
Méritez votre grace, ou mourez à ſes yeux.
Je ſouffrirai bien moins du deſtin qui m'accable,
A vous perdre innocent, qu'à vous ſauver coupable.

PIERROT.

Les plaiſans ſentimens! vous avez l'air naïf!
Ainſi je vous plairois beaucoup plus, mort que vif?
Je vous ſuis obligé de votre courtoiſie.
Mais, mon pere paroît; vous le voyez, ma mie,
Si nous étions ſortis, il arrivoit trop tard.

SCENE XV.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, PIERROT.

LE BAILLI, *ſans voir Pierrot.*

OU pourrai-je trouver mon fripon, mon pendard?
Si je l'attrape, il va payer pour tous les autres.
(*A Pierrot.*)
Ah! ah! le beau garçon, vous faites donc des vôtres?
Coquin, rends ton épée, ou m'en perce le ſein.
Viens, avance....

PIERROT, *jetant ſon épée.*

Ce mot l'arrache de ma main.
Il me feroit beau voir vous pouſſer une botte!
Je voulois enlever mon Agnès; mais la ſotte

N'a pas voulu me ſuivre ; ainſi vous voyez bien
Que dans ce que j'ai fait elle ne trempe en rien ;
C'eſt ſur moi ſeul que doit tomber votre colere :
Agnès n'eſt point coupable ; & , je le réitere...

LE BAILLI.

Ceſſe de t'occuper de ces frivoles ſoins ;
Tu la ſervirois mieux en la défendant moins.
Je ſais ce que j'en crois.

PIERROT.

S'il faut qu'on la puniſſe,
Ne perdez point de tems, hâtez donc mon ſupplice ;
Sinon, vous me verrez, encor plus furieux,
Dès demain aſſommer, briſer tout en ces lieux.
Par des torrens de ſang, s'il falloit les répandre,
J'irai venger Agnès, n'ayant pu la défendre ;
Et je n'excepterai, dans un tel déſeſpoir,
Que vous ſeul & Conſtance. Adieu. Juſqu'au revoir.

SCÈNE XVI.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, *Suite.*

LE BAILLI.

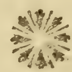
Voyez-vous ce coquin, comme encore il me brave !
(*A ſa Suite.*)
Qu'on aille l'enfermer dans le fond de ma cave :
Prévenons la fureur d'un tel emportement.
(*Une partie de la Suite ſort & court après Pierrot.*)
(*A la Baillive.*)
Et vous, gardez toujours Agnès ſoigneuſement.

SCENE XVII.

LE BAILLI, *le reſte de ſa Suite.*

LE BAILLI.

Quelques réflexions ſont ici néceſſaires,
Pour balancer les droits des Baillis & des peres.
Eh bien! Bailli, tu dois punir un criminel.
Quoi! pere, pourras-tu te montrer ſi cruel?
Bailli, point de quartier, exerce la juſtice.
Pere, ne permets pas que ton cher fils périſſe.
Non, je le punirai, c'eſt l'Arrêt du Bailli...
Oh! non pas, s'il vous plaît, vous en aurez menti.
Puniſſons.... Pardonnons.... Soyons dur.... Soyons
tendre.
Hélas! dans cet état, quel conſeil dois-je prendre?
(*A ſa Suite.*)
Faites entrer les Grands; le Marguillier d'honneur,
Le Bedeau mon parent, & le Carillonneur,
Avec le Magiſter: dans une telle affaire,
L'avis de ces Meſſieurs me ſera néceſſaire.



SCENE XVIII.

LE MAGISTER, ARLEQUIN *Bedeau* LE MARGUILLIER, LE BAILLI, LE CARILLONNEUR.

LE BAILLI, *après qu'ils ſont aſſis.*

JE vois à ce ſoupir, à ces pleurs, ce ſanglot,
Que vous êtes inſtruits des fraſques de Pierrot.
Que des enfans gâtés cauſent de maux aux peres !
Vous êtes mes parens, mes amis, mes comperes;
De grace, honorez-moi de vos ſages avis.
Il s'agit de punir, ou d'abſoudre mon fils.
Chaque jour à mes yeux ſon inſolence augmente;
Et, non content d'avoir debauché ma ſervante,
Il a preſque aſſommé mon Clerc, mon Jardinier.
A qui donc déſormais pourrai-je me fier ?
Un fils, pour qui j'ai fait éclater ma tendreſſe,
Oſe pouſſer ſi loin ſa fureur vengereſſe!
J'en dois faire un exemple ; il m'a déſobéi,
Je le ferai partir pour le Miſſiſſipi ;
Et, me laiſſant guider par ma juſte colere,
Je mettrai ma ſervante à la Salpêtriere.
Vous, Arlequin, parlez.

ARLEQUIN.

On ne ſauroit nier
Que toujours le Bedeau doit marcher le premier ;

Mais j'attendois, Bailli, pour rompre le ſilence,
Que votre autorité m'en donnât la licence.
Je vais donc vous parler ſans feinte & ſans détour.
Vous ſavez, pour Agnès, juſqu'où va mon amour ;
Et, puiſqu'il faut ici que tout mon cœur s'épanche,
Je comptois ſûrement la tenir dans ma manche ;
Mais j'ai fort mal compté. Pour mes feux quel échec !
Votre fils m'a paſſé la plume par le bec :
Et, quoiqu'il ſoit l'auteur de mon ſort déplorable,
Je ne puis le haïr, car je ſuis un bon diable.
Vous vous plaignez qu'il a forcé votre maiſon ;
S'il vous avoit donné quelques coups de bâton,
Il auroit plus de tort ; excuſez la jeuneſſe ;
Il ne venoit ici, qu'enlever ſa Maitreſſe :
Et, quoique l'action vous ſemble un attentat,
Je n'y vois pas de quoi faire feſſer un chat.
Rendez-lui ſon Agnès ; s'il le faut, qu'il l'épouſe ;
Ce mot ſort à regret d'une bouche jalouſe :
Mais, puiſque vous voulez enfin le châtier,
Le meilleur châtiment eſt de le marier.
Il en enragera dans quatre jours, peut-être ;
Sa femme rabattra ſes airs de petit-Maître.
Pour ranger la jeuneſſe, il n'eſt que ce moyen.
Mon avis eſt fort bon, le vôtre ne vaut rien.
Nous avons de l'eſprit, & rien ne s'y dérobe.
Nous ne ſommes pas ſots, nous autres gens de robe.

LE BAILLI.

Magiſter, c'eſt à vous de dire votre avis.

LE MAGISTER.

Il le faut avouer, j'eſtime votre fils ;

Son amitié pour moi ne s'eſt point ralentie ;
Et je ne puis nier que je lui dois la vie.
Un jour que j'étois ivre, il m'en ſouvient toujours ;
Ce généreux garçon me prêta ſon ſecours.
Accablé de ſommeil, étendu dans la place,
Moi-même j'euſſe été l'auteur de ma diſgrace :
Une charrette alloit me paſſer ſur le corps,
Quand, pour me relever, il fait pluſieurs efforts ;
Me charge ſur ſon dos, fier de ſon entrepriſe,
Comme Enée autrefois porta ſon pere Anchiſe.
Pourtant, quoique ſenſible aux bontés de ce fils,
Si j'oſois m'expliquer....

LE BAILLI.

Achevez.

LE MAGISTER.

J'obéis.

Si vous ne puniſſez une telle inſolence,
Jamais vous ne ſerez chez vous en aſſurance :
Puiſque vous êtes Juge, il faut le condamner ;
Et vous ferez fort bien de le morigener.
Son ſort me fait pitié, j'en pleure, j'en ſoupire ;
Mais aux ordres d'un pere, un enfant doit ſouſcrire.
C'eſt un petit mutin : quoiqu'il m'ait bien ſervi,
Je conclus avec vous pour le Miſſiſſipi.

LE BAILLI, *aux autres Conſeillers.*

Vous ne me dites rien ... Vous gardez le ſilence ...
Meſſieurs, ah ! je ſais trop ce qu'il faut que j'en penſe !
Qui ne dit mot, conſent. Je condamne mon fils.
Je ne demande point là-deſſus vos avis ;
La choſe eſt inutile, & n'en vaut pas la peine ;
Car vous n'êtes ici que pour orner la Scene.

(*Les Conſeillers ſortent.*)

SCENE XIX.

LE BAILLI, *seul.*

MON fils va donc partir pour le Mississipi !
Mais que deviendras-tu, quand il sera parti ?
Bailli trop malheureux, te voilà sans lignée ;
Tu n'en peux espérer d'un second hymenée ;
Ta race va finir : quel malheur pour l'Etat !
Dois-je immoler un fils aux clauses d'un contrat ?
Chacun, avec raison, dira que je radote ;
Et l'on m'enrôlera bientôt dans la calotte.

SCENE XX.

UN PAYSAN, LE BAILLI.

LE BAILLI *au Paysan.*

QUE me veut-on ?

LE PAYSAN.

Agnès demande à vous parler :
Elle a quelques secrets, dit-elle, à révéler.

LE BAILLI.

Qu'elle entre.



SCENE XXI.

AGNÉS, LE BAILLI, UN ARCHER

LE BAILLI.

APPROCHEZ-VOUS; venez, la belle fille,
Qui mettez le désordre en toute ma famille.

AGNÈS.

Votre courroux est juste; &, loin de vous blâmer,
Je sais que contre moi tout doit vous animer;
Je ne résiste point au coup qui me menace;
Mais daignez m'accorder une derniere grace:
A mes vœux empressés ne la refusez pas.
Ordonnez à l'Archer qui suit ici mes pas,
Qu'il fasse exactement ce que j'ai su lui dire.
C'est la seule faveur à laquelle j'aspire;
Dans l'état où je suis j'ose la demander.

LE BAILLI, *à l'Archer.*

Faites ce qu'elle veut.

AGNÈS, *à l'Archer.*

Revenez sans tarder.

(*L'Archer sort.*)



SCENE XXII.

AGNÉS, LE BAILLI.

AGNÈS.

ENFIN je vais parler, rien ne doit me contraindre.
De toutes vos fureurs je n'ai plus rien à craindre,
Bailli : que la pitié ne vous retienne plus ;
Tous mes crimes encor ne vous ſont pas connus.
Armez contre mes jours votre pouvoir ſuprême ;
Pour votre aimable fils ma tendreſſe eſt extrême ;
Et, loin de redouter votre juſte courroux,
Je vous dirai bien plus, Pierrot eſt mon époux.

LE BAILLI.

Votre époux ! Ciel ! Qu'entends-je ? Ah friponne !
Ah coquine !
Avez-vous oublié votre baſſe origine ?
Mais pourquoi m'avouer ſi tard un tel forfait ?
Dès le commencement vous deviez l'avoir fait,
Vous dire de mon fils épouſe, & non maitreſſe ;
Mais vous avez voulu faire durer la Piece,
Pour étaler ici tous ces beaux ſentimens
Que j'ai lus & relus cent fois dans les Romans.
Mon fils en pâtira. ...

SCENE XXIII.

Quatre ENFANS *amenés par une Nourrice*, AGNÉS, LE BAILLI, UN ARCHER.

AGNÈS.

SUIVEZ donc vos maximes;
On vous amene encor de nouvelles victimes.
Voici du fruit nouveau qui vous eſt préſenté;
Voyons ſi d'un Bailli toute la dureté
Pourra...

LE BAILLI.

Dans ce moment, ma fureur redoublée....
Mais que vois-je?

AGNÈS, *à ſes enfans.*

Venez, famille déſolée;
Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins
Venez faire parler vos ſoupirs enfantins.
Approchez-vous, mes fils; voilà votre grand-pere,
Embraſſez ſes genoux, appaiſez ſa colere.

LES ENFANS, *à genoux devant le Bailli.*

Mon papa, mon papa, mon papa, mon papa.

LE BAILLI.

Et d'où diable a-t-on fait ſortir ces marmots-là?
Ai-je dans ma maiſon des chambres inconnues?
Oh! pour le coup, il faut qu'ils ſoient tombés des nues.

nt-ils pu parvenir à l'âge où les voilà,
ns qu'aucun du logis ait rien ſu de cela?

AGNÈS.

'y voyez point mes traits, n'y voyez que les vôtres.
; ignorent leur pere, ainſi que beaucoup d'autres.
es gages précieux, que j'oſe vous offrir,
oin de vous irriter, devroient vous attendrir.

LE BAILLI.

our prouver un hymen, petite impertinente,
ous montrez des enfans! La preuve en eſt plaiſante!

AGNÈS, *lui montrant ſon Contrat de Mariage.*

ous me faites rougir, & c'eſt trop m'inſulter:
n voyant ce Contrat, en pourrez-vous douter?

LE BAILLI, *après l'avoir examiné.*

h! je ne dis plus rien; & cet Acte authentique
npoſera du moins ſilence à la critique.

(*En regardant les Enfans.*)

u'ils ſont jolis, gentils! j'en ſuis tout réjoui;
ls reſſemblent au pere, on diroit que c'eſt lui.

(*Il les embraſſe.*)

 toute ma tendreſſe, enfin, je m'abandonne.

(*A l'Archer.*)

aites venir mon fils; allez, je lui pardonne.



SCENE XXIV.

LE BAILLI, AGNÉS, ſes quatr
ENFANS, LA NOURRICE.

LE BAILLI, *à Agnès.*

C'EN eſt fait, je me rends, & Pierrot eſt à vou
Aimez plus que jamais, Agnès, ce cher époux.
Ma femme grondera, fera bien la mauvaiſe;
Mais je m'en moque.

AGNÈS.

Hélas que vous me comblez d'aiſe !
Mais d'où vient tout-à-coup la douleur que je ſen
Le cœur me bat, je tremble.... Eloignez m
Enfans.

LE BAILLI.

Quels tranſports imprévûs ! Quelle mouche vo
pique ?
Chere Agnès, qu'avez-vous ?

AGNÈS, *en criant.*

Seigneur, j'ai la colique.

LE BAILLI.

Ah! je me doute bien d'où peut venir cela.
Ma carogne de femme a joué ce trait-là.
Quel temps a-t-elle pris pour un coup de la ſorte
Ma foi, ſi j'en fais rien, que le diable m'emporte!
Et de m'en informer, je prends peu de ſouci,
Non plus que de chercher remede à tout ceci.

SCENE XXV *& derniere.*

'ERROT, LE BAILLI, AGNÉS *'vanouie*, ARLEQUIN, LA NOURRICE, LES QUATRE ENFANS.

PIERROT, *sans voir Agnès.*

SOUFFREZ qu'à vos genoux, mon pere, je déploie
out ce qu'en ce moment mon cœur ressent de joie.
ous me rendez Agnès.

LE BAILLI.

Ah! mon pauvre garçon!
e vous la rends ici d'une étrange façon;
't nous avons compté tous les deux sans notre hôte.
'otre Agnès va mourir... mais ce n'est pas ma faute.

PIERROT.

h! voilà de ces coups où l'on ne s'attend pas.
Quoi! falloit-il sa mort, pour sortir d'embarras?
Agnès, ma chere Agnès, pour jamais m'est ravie!
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

(*Il veut se frapper.*)

LE BAILLI, *lui retenant la main.*

Ah! mon fils, arrêtez ....

PIERROT.

Pourquoi me fecourir?
Laiffez-vous voir mon pere, en me laiffant mourir.

LE BAILLI.

Quel galimatias! Morbleu, quelle chimere!
Laiffant mourir un fils, fe montre-t-on fon pere?
Je veux que vous viviez.

PIERROT.

Et fi je ne meurs pas,
Que deviendra Conftance, avec tous fes appas?
Faudra-t-il l'époufer? s'en retournera-t-elle?
Vous m'irez, là-deffus, chercher encor querelle.

AGNÈS.

Adieu, mon cher époux; ç'en eft fait, je me meurs.
Venez à mes genoux étaler vos douleurs.

PIERROT.

Chere Agnès, vous mourez: ô rigueur inhumaine!

ARLEQUIN.

Tirons, tous, nos mouchoirs; voici la belle Scene.

PIERROT, *aux genoux d'Agnès.*

Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,
Puifque ma chere Agnès va defcendre au tombeau.
Hélas! fi l'art eût pu rendre Agnès à la vie,
Que de gens en auroient ici l'ame ravie!
Le Spectateur n'eût pas été fi confterné;
Et, fur la bonne bouche, il s'en fût retourné:
Il le faut avouer; c'étoit un coup de de maître;
Mais ce qu'on n'a point fait, je le ferai peut-être.

elle que l'on croit morte, ou près du monument,
evient ſouvent de loin à la voix d'un Amant.
evivez, chere Agnès, c'eſt moi qui vous en prie...
'enez, voilà de l'eau de la Reine d'Hongrie.

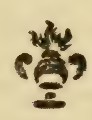
AGNÈS.

Quelle voix me rappelle, & m'arrache au trépas?

PIERROT.

Hé bien! qu'avois-je dit? Ne la voilà-t-il pas?
Ah! que je ſuis content! Puiſqu'Agnès n'eſt pas morte,
Chantons, cabriolons, & de la bonne ſorte.

Les Payſans & Payſannes viennent témoigner leur joie, & forment un Divertiſſement.



DIVERTISSEMENT.

UN PAYSAN. N°. I.

CHANTONS les amours de Pierrot;
Chantons, tous, Agnès de Chaillot.

CHŒUR.

Chantons les amours de Pierrot;
Chantons, tous, Agnès de Chaillot.

LE PAYSAN.

Pierrot aime ſa Ménagere,
Pour lui rien n'eſt ſi beau qu'Agnès.
Notre Bailli ſe déſeſpere,
Il jure & fait bien le mauvais;
Mais dans ces beaux enfans il reconnoît ſes trait
Et dit, ceſſant d'être en colere:
Puiſque ceux-ci ſont déjà faits,
Eſt-ce la peine d'en refaire?
Chantons les amours de Pierrot;
Chantons, tous, Agnès de Chaillot.

(*Le Chœur répete les deux derniers vers.*)

UNE PAYSANNE. N°. II.

Dans les yeux de la belle Agnès,
L'Amour emprunte tous ſes traits:
On fait ſon bonheur de lui plaire.
Pierrot lui trouve tant d'attraits,
Qu'il l'épouſe à peu de frais,
Sans Témoins & ſans Notaire.

(*On danſe.*)

VAUDEVILLE.

N°. III.

QUE jeune étourdi ſe marie,
Pour contenter ſa fantaiſie ;
Je n'en dis mot:
Mais qu'après cinq ans de ménage,
Il aime ſa femme à la rage ;
J'en dis du mirlirot.

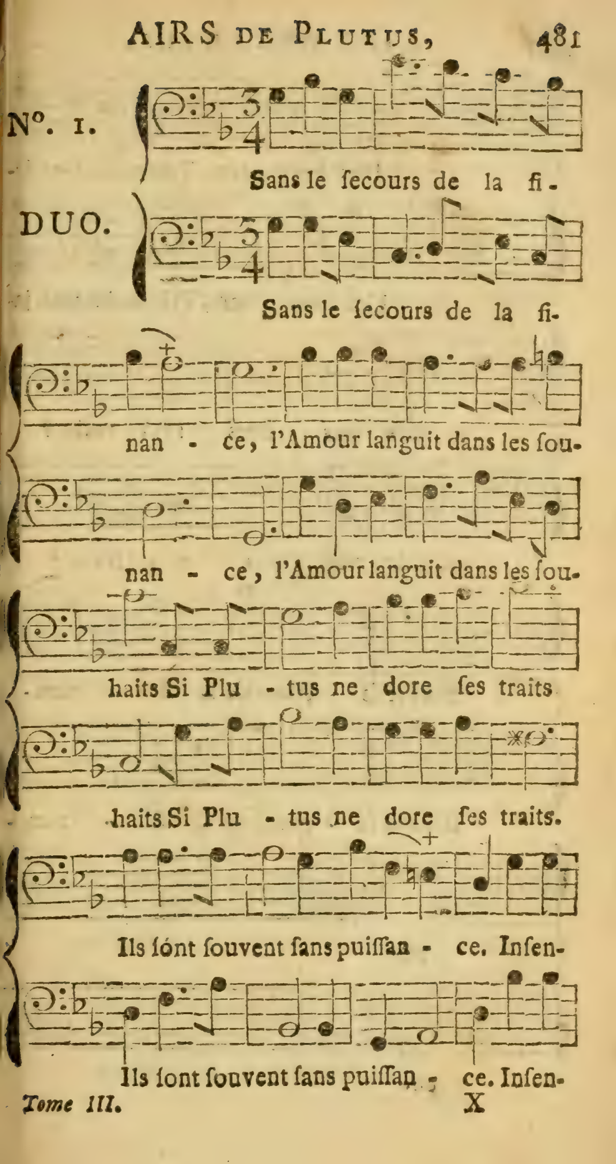
Qu'un Amant, perdant ſa Maitreſſe,
Au ſort d'un rival s'intéreſſe,
Je n'en dis mot:
Mais, lorſque ſa bouche jalouſe
Prononce ce mot: qu'il l'épouſe ;
J'en dis du mirlirot.

Qu'en proie à ſa juſte colere,
Un fils ſoit condamné d'un pere ;
Je n'en dis mot:
Mais qu'un vieux Conſeiller barbare
Contre ſon ami ſe déclare ;
J'en dis du mirlirot.

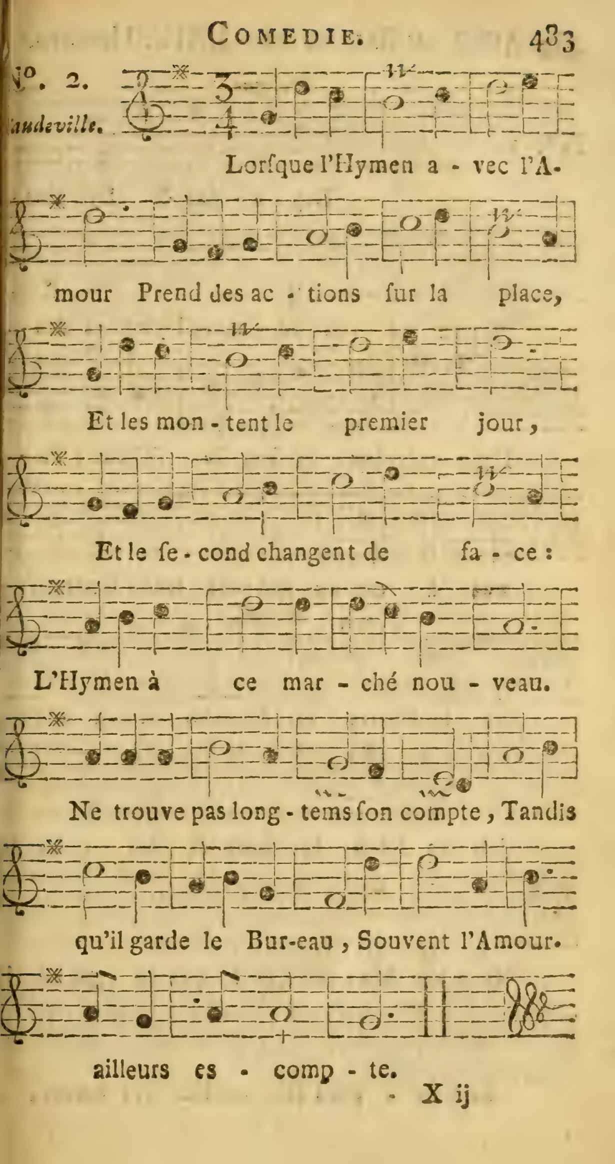
Que, pour gagner une Maitreſſe,
Un jeune Amant uſe d'adreſſe ;
Je n'en dis mot:
Mais que la belle qu'il pourchaſſe,
Ceſſe d'en défendre la place ;
J'en dis du mirlirot.

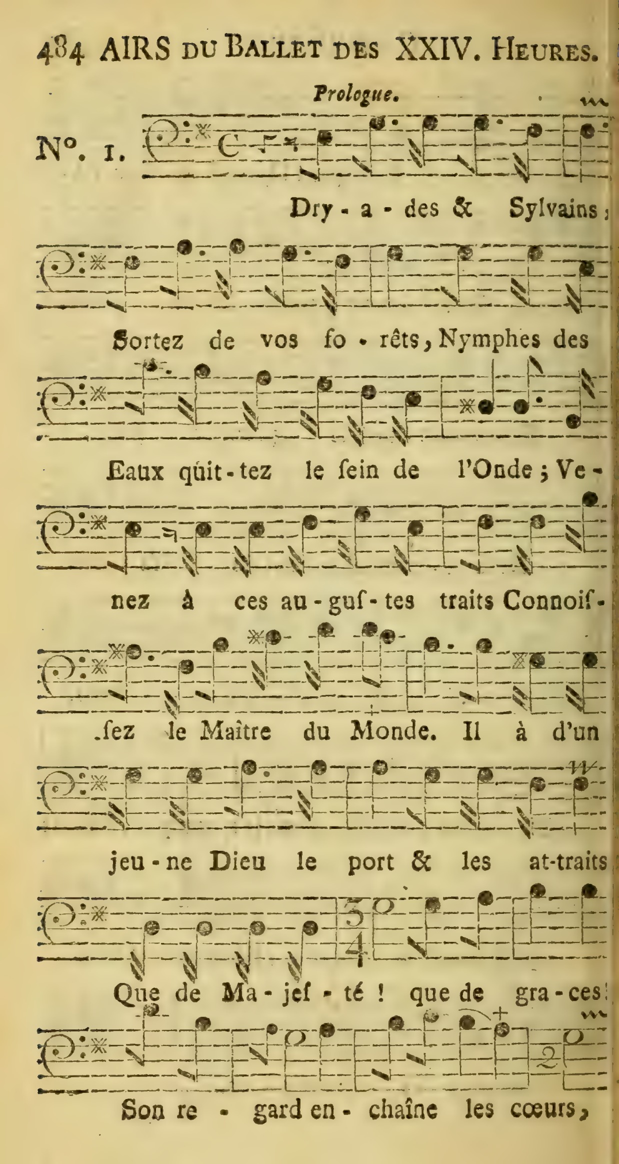
De la nouvelle Parodie,
Que nous a dicté la Folie,
Je n'en dis mot :
Je ne ſais pas comme on la trouve ;
Si le Parterre ne l'approuve,
J'en dis du mirlirot.

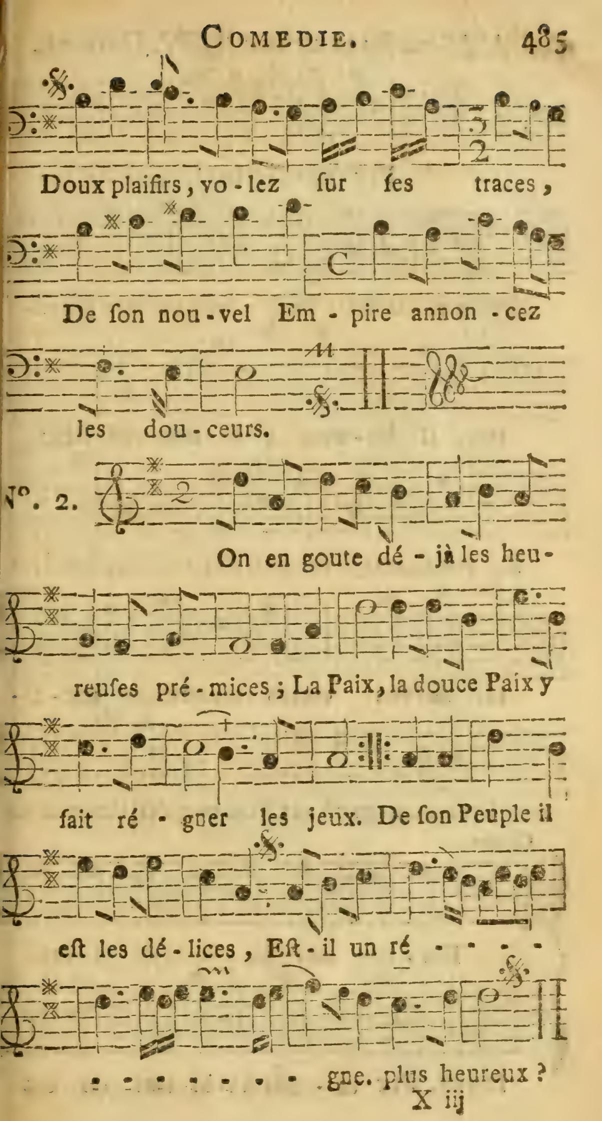
Fin du troiſieme Volume.


N°. 1.
DUO.
Sans le fecours de la fi-
Sans le fecours de la fi-
nan - ce, l'Amour languit dans les fou-
nan - ce, l'Amour languit dans les fou-
haits Si Plu - tus ne dore fes traits
haits Si Plu - tus ne dore fes traits.
Ils ſónt fouvent fans puiſſan - ce. Infen-
Ils font fouvent fans puiſſan - ce. Infen-


ſi - bles beau - tez, Triompha-t-on ja
ſi - bles beau - tez, Triompha-t-on ja
mais de vos fiers at - traits?
mais de vos fiers at - traits?
Sans le ſe - cours de la fi - nan -
Sans le ſe - cours de la fi - nan -
ce.
ce.

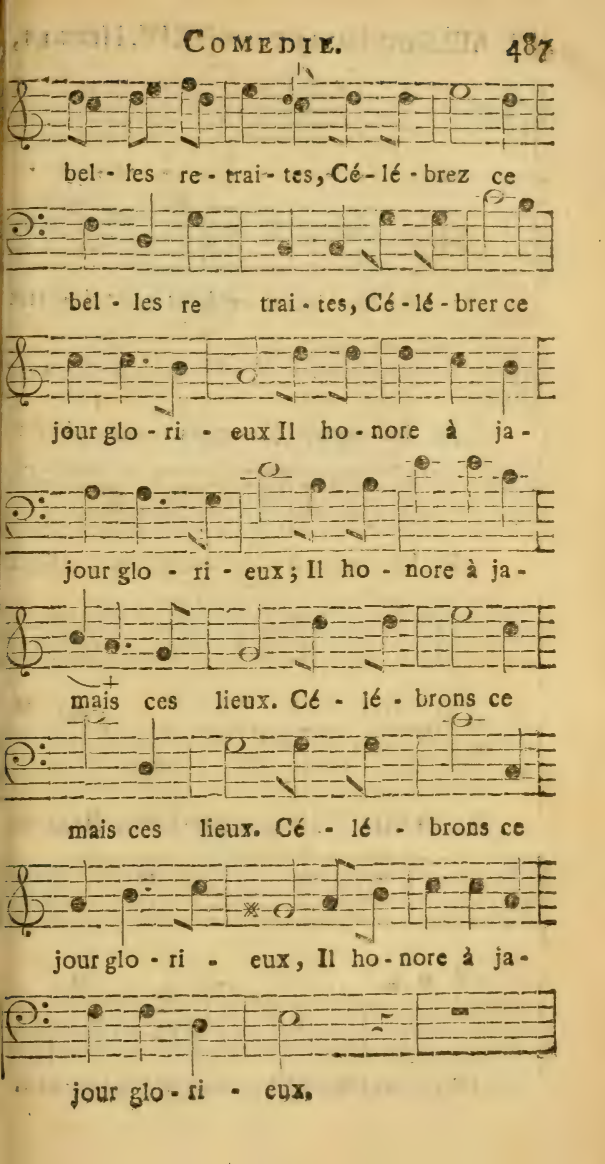

Nº. 2.
Vaudeville.
Lorsque l'Hymen a - vec l'A-
mour Prend des ac - tions sur la place,
Et les mon - tent le premier jour,
Et le se - cond changent de fa - ce :
L'Hymen à ce mar - ché nou - veau.
Ne trouve pas long - tems son compte, Tandis
qu'il garde le Bur-eau, Souvent l'Amour.
ailleurs es - comp - te.

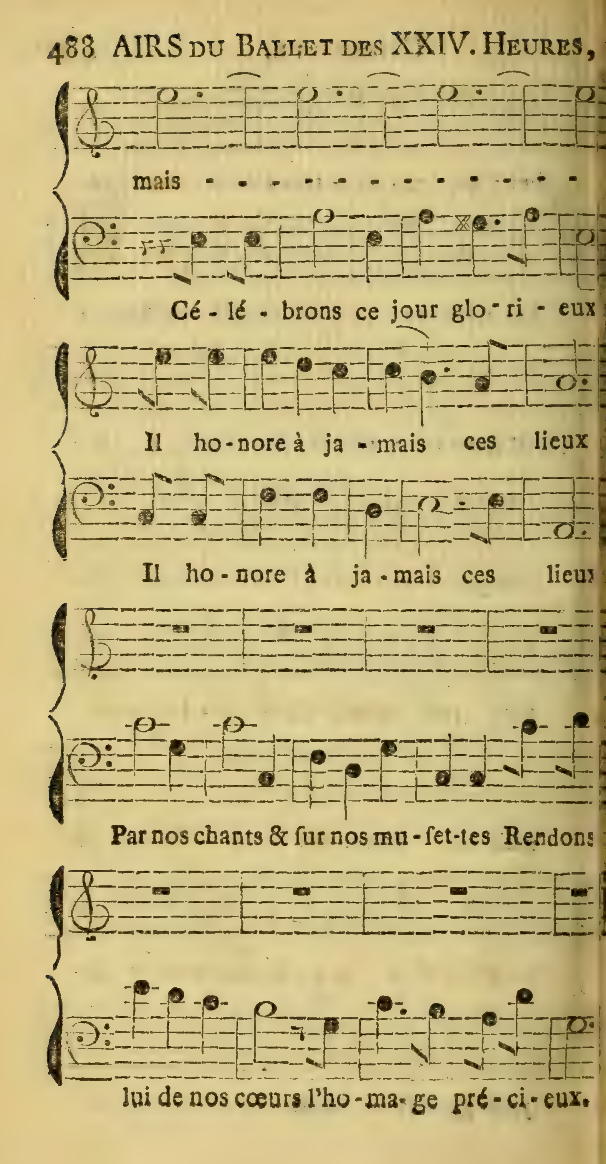

Prologue.
N°. 1.
Dry - a - des & Sylvains;
Sortez de vos fo - rêts, Nymphes des
Eaux quit - tez le ſein de l'Onde ; Ve -
nez à ces au - guſ - tes traits Connoiſ -
ſez le Maître du Monde. Il à d'un
jeu - ne Dieu le port & les at-traits
Que de Ma - jeſ - té ! que de gra - ces!
Son re - gard en - chaîne les cœurs,

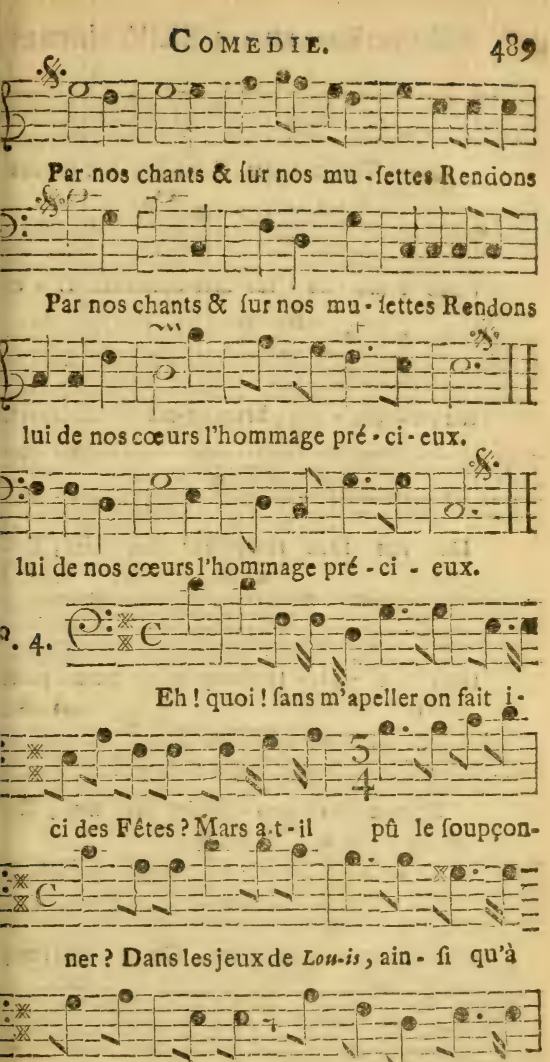


Doux plaiſirs, vo - lez ſur ſes traces,
De ſon nou - vel Em - pire annon - cez
les dou - ceurs.
N°. 2.
On en goute dé - jà les heu-
reuſes pré - mices; La Paix, la douce Paix y
fait ré - gner les jeux. De ſon Peuple il
eſt les dé - lices, Eſt - il un ré - - - -
- - - - - - - - gne. plus heureux ?


N°. 3.
For - tu - nés ha - bi - tans de ces
belles re - traites, Célé - brez ce jour glo - ri -
eux. Il ho - nore à ja - mais ces lieux.
Par vos chants & ſur vos Mu - ſettes, Rendez -
lui de vos cœurs l'hommage pré - ci -
eux; Cet hommage eſt aux Rois ce qu'eſt l'encens aux
Chœur.
For - tu - nés ha - bi - tans de ces
Dieux. For - tu - nés ha - bi - tans de ces

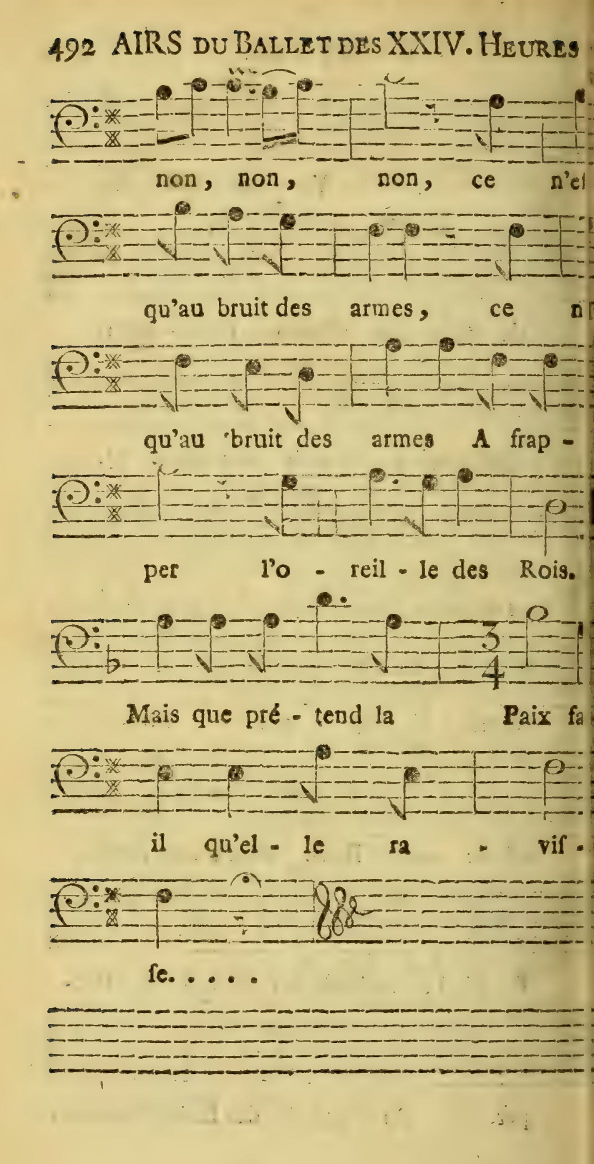

bel - les re - trai - tes, Cé - lé - brez ce
bel - les re trai - tes, Cé - lé - brer ce
jour glo - ri - eux Il ho - nore à ja -
jour glo - ri - eux; Il ho - nore à ja -
mais ces lieux. Cé - lé - brons ce
mais ces lieux. Cé - lé - brons ce
jour glo - ri - eux, Il ho - nore à ja -
jour glo - ri - eux.


mais - - - - - - - - - - - - - -
Cé - lé - brons ce jour glo - ri - eux
Il ho - nore à ja - mais ces lieux
Il ho - nore à ja - mais ces lieux
Par nos chants & ſur nos mu - ſet-tes Rendons
lui de nos cœurs l'ho - ma - ge pré - ci - eux.


Par nos chants & ſur nos mu-ſettes Rendons
Par nos chants & ſur nos mu-ſettes Rendons
lui de nos cœurs l'hommage pré-ci-eux.
lui de nos cœurs l'hommage pré-ci-eux.
4.
Eh ! quoi ! ſans m'apeller on fait i-
ci des Fêtes ? Mars a-t-il pû le ſoupçon-
ner ? Dans les jeux de *Lou-is*, ain-ſi qu'à
les con-quêtes Je dois ſeul or-don-

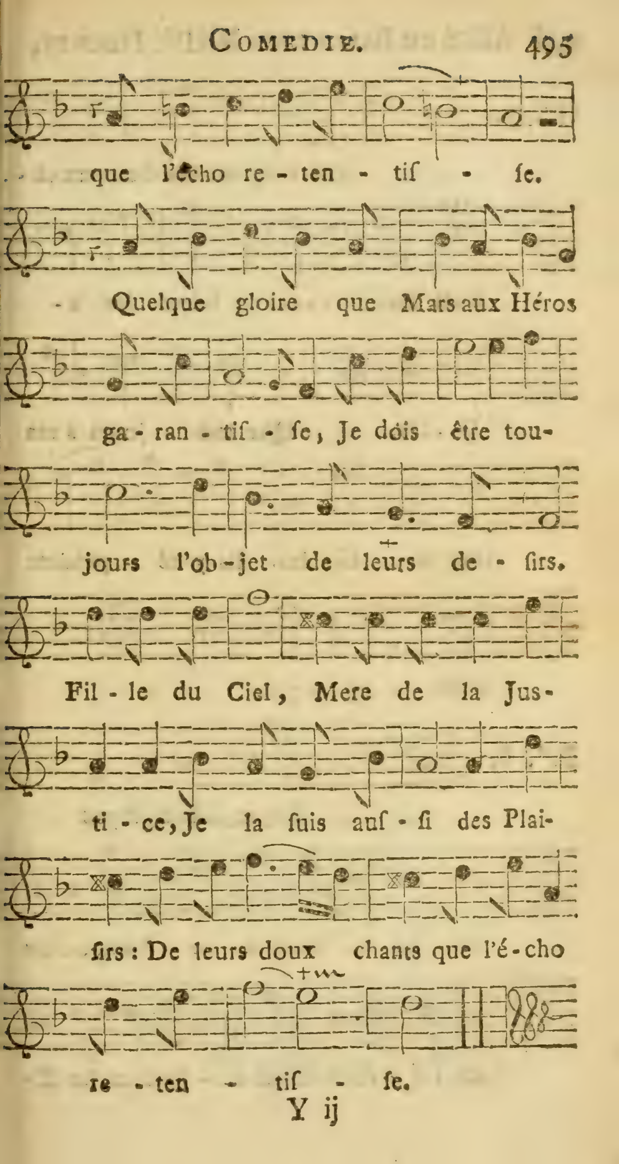

ner. Taisez-vous, ti-mi-des mu-set-tes
Vous a mo-lis - ser mes concerts. E - cl
tez, é - cla - tez, bruy-an-tes trompette
De vos sons remplisser les airs, E -
tez, é - cla - tez bruy-an-te trom - pett
De vos sons rem - plissez les airs, Ec
tez, bruyantes trompettes, De vos sons rem
sez les airs.

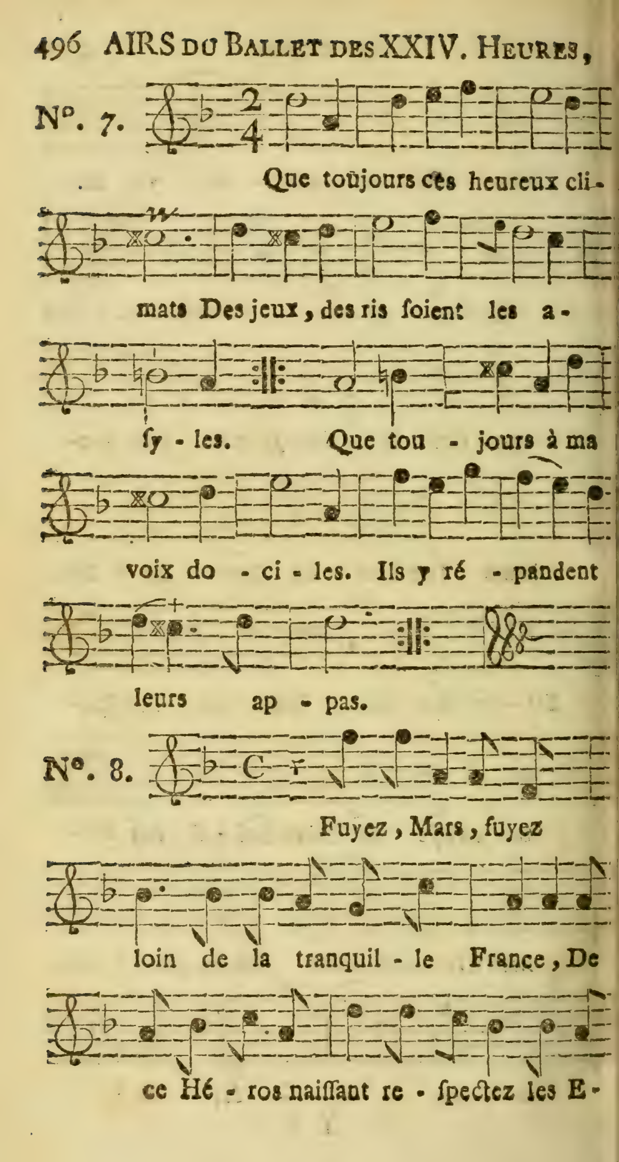

5.
Ve - nez, bril - lez
de tous vos charmes, Hon - neurs,
Gloi - re pro - miſe aux cé - lé-
bres exploits, Non, non, ce n'eſt qu'au bruit des
armes A frap - per l'o -
reil - le des Rois. Non, non, non,
Ce n'eſt qu'au bruit des armes A frap-
per l'o - reil - le des Rois, Non, non,


non, non, non, ce n'e
qu'au bruit des armes, ce n
qu'au bruit des armes A frap -
per l'o - reil - le des Rois.
Mais que pré - tend la Paix fa
3
4
il qu'el - le ra - vif -
fe. . . . .


non, non, non, ce
n'eſt qu'au - bruit des armes, ce
n'eſt qu'au bruit des armes A frap-
per l'o - reil - le des Rois.
Mais que pré - tend la
Paix ? Faut - il qu'el - le ra-
vis - ſe....


N°. 6.
Fil - le du Ciel,
Me - re de la Juſ - ti - ce
Je la ſuis auſ - ſi des Plai -
ſirs; Fil - le du Ciel,
Me - re de la Juſ - ti - ce
Je la ſuis auſ - ſi des plai -
ſirs; De leurs doux chants que
l'é - cho re - ten - tiſ - ſe


que l'écho re - ten - tiſ - ſe.
Quelque gloire que Mars aux Héros
ga - ran - tiſ - ſe, Je dois être tou-
jours l'ob - jet de leurs de - ſirs.
Fil - le du Ciel, Mere de la Jus-
ti - ce, Je la ſuis auſ - ſi des Plai-
ſirs : De leurs doux chants que l'é - cho
re - ten - tiſ - ſe.


N°. 7.
Que toûjours ces heureux cli-
mats Des jeux, des ris ſoient les a-
ſy - les. Que tou - jours à ma
voix do - ci - les. Ils y ré - pandent
leurs ap - pas.
N°. 8.
Fuyez, Mars, fuyez
loin de la tranquil - le France, De
ce Hé - ros naiſſant re - ſpectez les E-

tats. Les vertus, les Ta - lens ont gui-

de ſon en Fance: Si des voi -

ſins ja - loux ir - ritent ſa puiſ -

ſan - ce, Un laurier à la main la

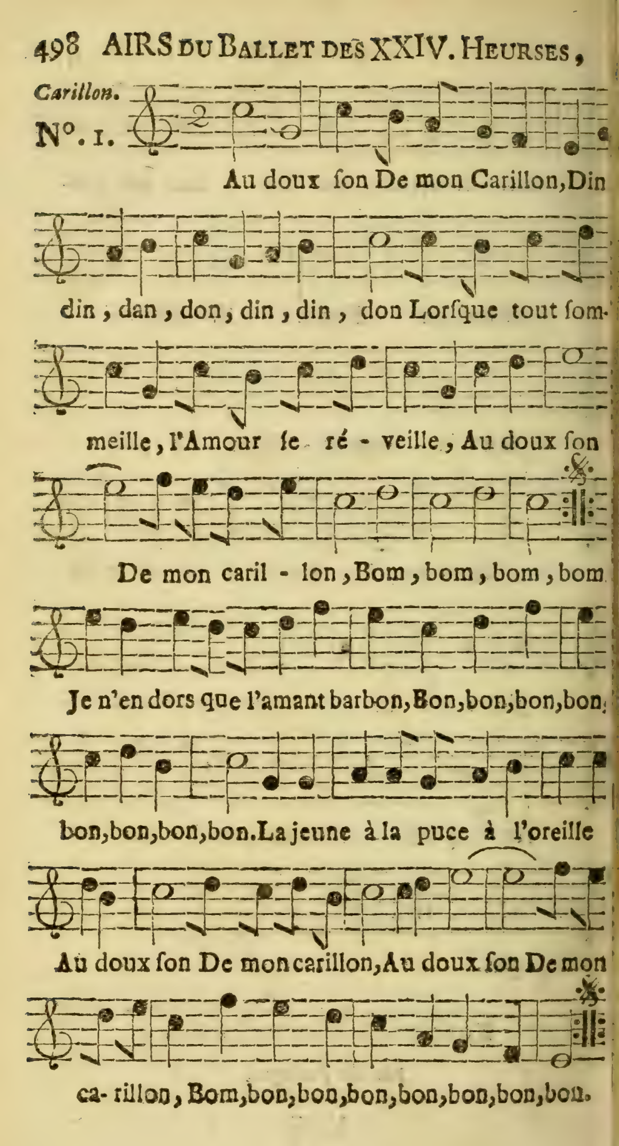
gloire le de - vance, Vous ſe -

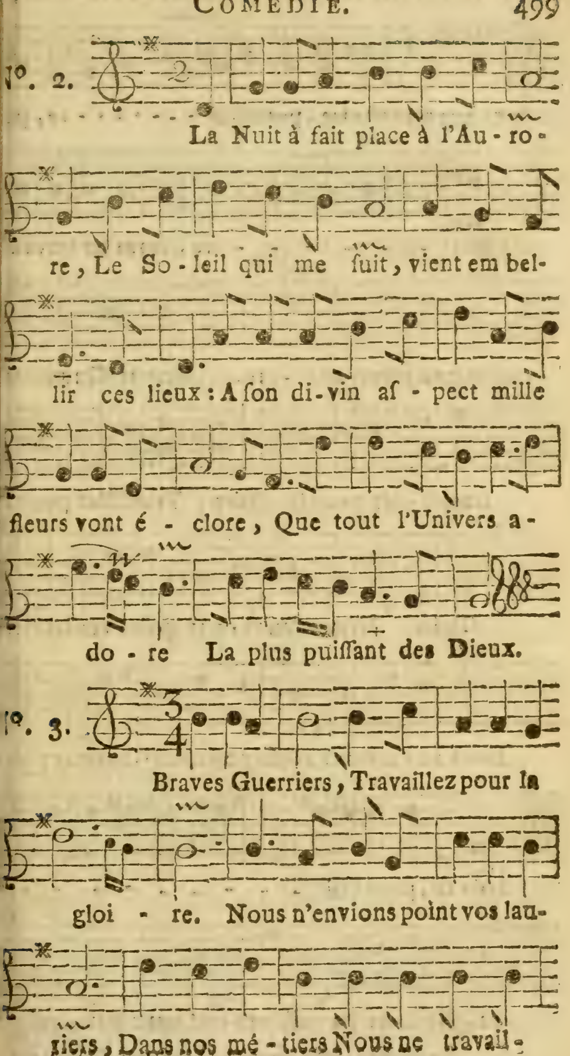
rez trop heu - reux de marcher ſur ſes

pas.

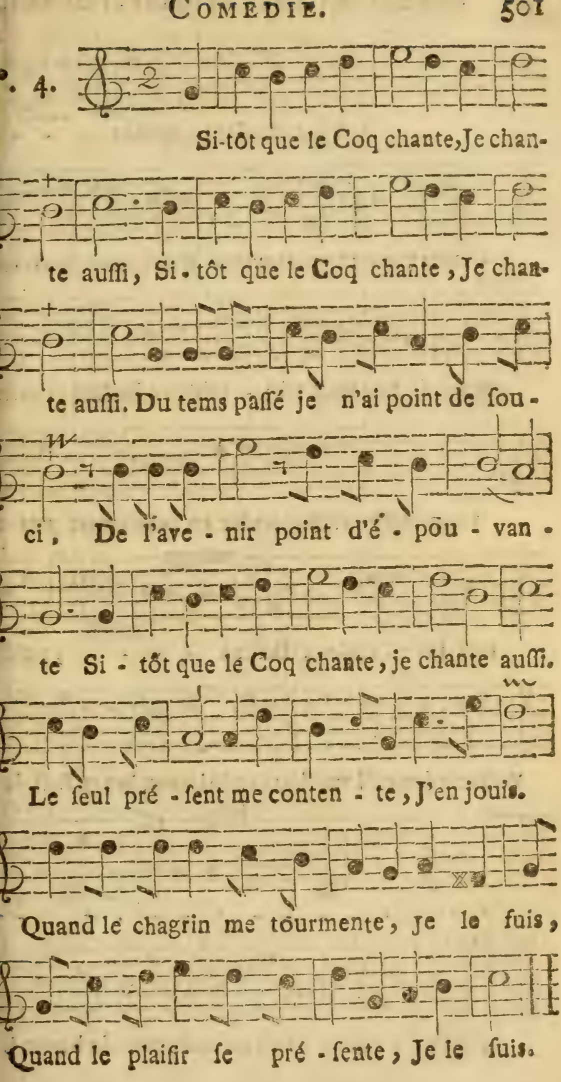
On reprend le *Chœur*, FORTUNE'S HABITANS. &c.

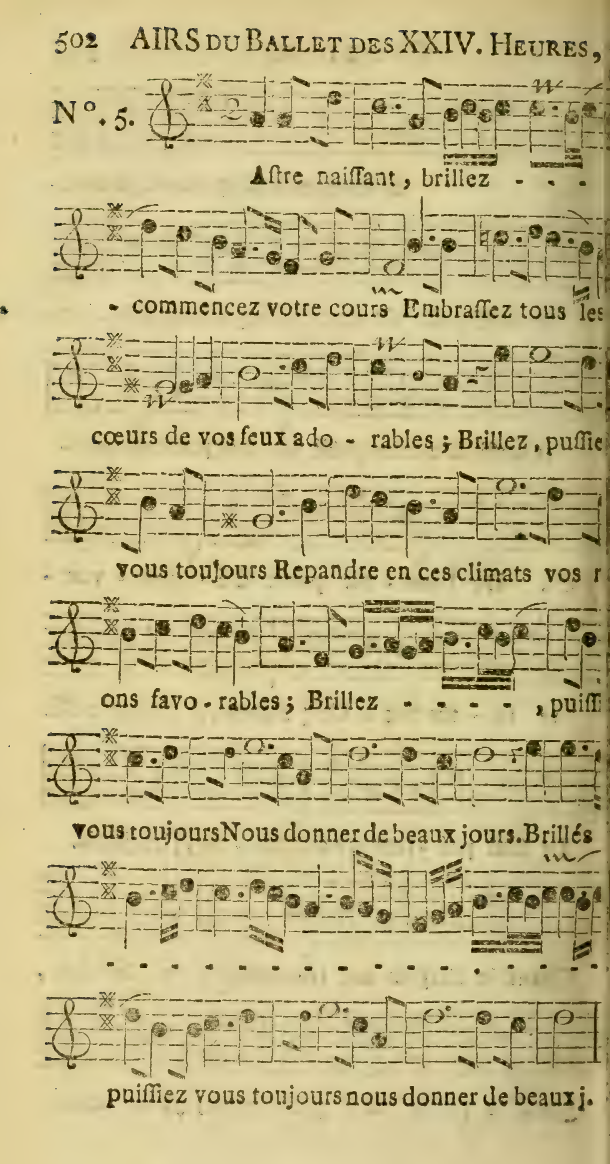
Fin du Prologue.


Carillon.
N°. I.
Au doux son De mon Carillon, Din
din, dan, don, din, din, don Lorsque tout som-
meille, l'Amour se ré - veille, Au doux son
De mon caril - lon, Bom, bom, bom, bom
Je n'en dors que l'amant barbon, Bon, bon, bon, bon,
bon, bon, bon, bon. La jeune à la puce à l'oreille
Au doux son De mon carillon, Au doux son De mon
ca- rillon, Bom, bon, bon, bon, bon, bon, bon, bon.

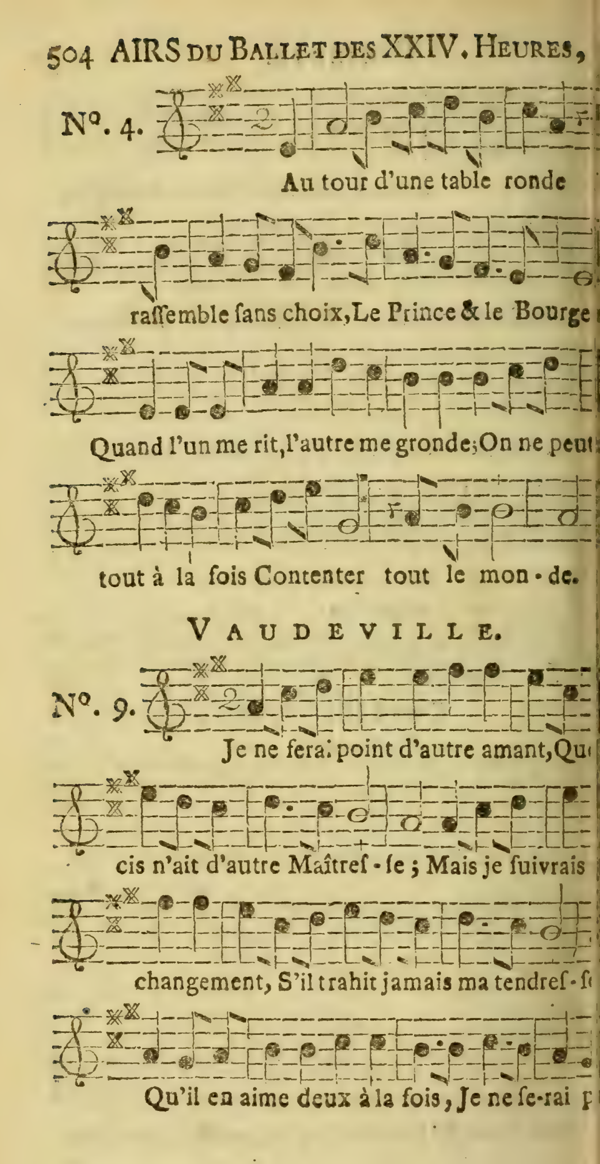

Nº. 2.
La Nuit à fait place à l'Au - ro -
re, Le So - leil qui me fuit, vient em bel-
lir ces lieux : A son di-vin as - pect mille
fleurs vont é - clore, Que tout l'Univers a-
do - re La plus puissant des Dieux.
Nº. 3.
Braves Guerriers, Travaillez pour la
gloi - re. Nous n'envions point vos lau-
riers, Dans nos mé - tiers Nous ne travail-

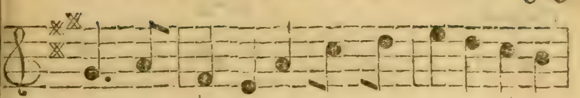

lons que pour boire, pour boi - - - - - - - re, po
boi - - - - - - re, nous ne travail
lons que pour boi - re. Braves Guerriers
travail - lez pour la gloire, Travaillez pour
Gloire. Nous n'en vi - ons point vos laurie
Dans nos métiers Nous ne travail - lons que pou
boi - re, pour boi - - - - - - - - r
re, Nous ne tra vail-lons que pour boi - re.
Le même Air se reprend en Chœur.


N°. 4.
Si-tôt que le Coq chante, Je chan-
te aussi, Si-tôt que le Coq chante, Je chan-
te aussi. Du tems passé je n'ai point de sou-
ci, De l'ave-nir point d'é-pou-van-
te Si-tôt que le Coq chante, je chante aussi.
Le seul pré-sent me conten-te, J'en jouis.
Quand le chagrin me tourmente, je le fuis,
Quand le plaisir se pré-sente, Je le suis.

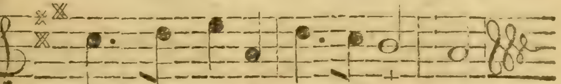

N°. 5.
Aſtre naiſſant, brillez - - -
- commencez votre cours Embraſſez tous les
cœurs de vos feux ado - rables ; Brillez, puiſſie
vous toujours Repandre en ces climats vos r
ons favo - rables ; Brillez - - - - - , puiſſ
vous toujours Nous donner de beaux jours. Brillés
- - - - - - - - - - - - - - - - - -
puiſſiez vous toujours nous donner de beaux j.


. 6.
Amans contens, ſoyez conſtans,
Ne changez jamais de demeu - re. Etes vous
ien, tenez-vous - y, Et n'allez point chercher Mi-
di A qua - torze heu - re.
. 7.
Quand Midi ſonne, Les garçons ne
ſont pas au lit. Son carillon leur donne de l'apetit.
A l'o-deur de la cui - ſine Ils vont piquer des
bons repas, Et leur deviſe n'eſt pas, Qui dors dîne.


N°. 4.
Au tour d'une table ronde
rassemble sans choix, Le Prince & le Bourge
Quand l'un me rit, l'autre me gronde; On ne peut
tout à la fois Contenter tout le mon - de.
VAUDEVILLE.
N°. 9.
Je ne ferai point d'autre amant, Qu
cis n'ait d'autre Maîtres - se ; Mais je suivrais
changement, S'il trahit jamais ma tendres - s
Qu'il en aime deux à la fois, Je ne se-rai p



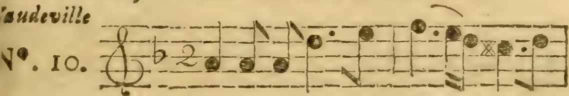
in - com - mo-de, Pour un Amant j'en prendrai



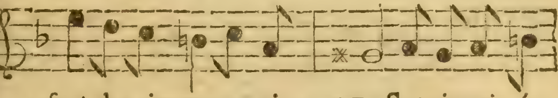
trois, Il faut fuivre la Mo - de.

'audeville

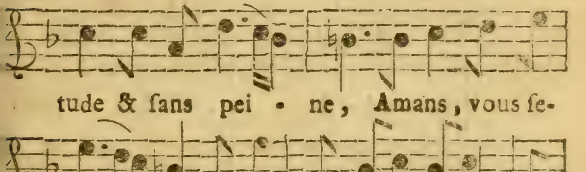
N°. 10.



Dans l'amoureufe chaî - ne Il



faut des rivaux en - vi - eux; Sans inqui - é -

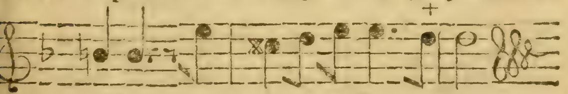


tude & fans pei - ne, Amans, vous fe-

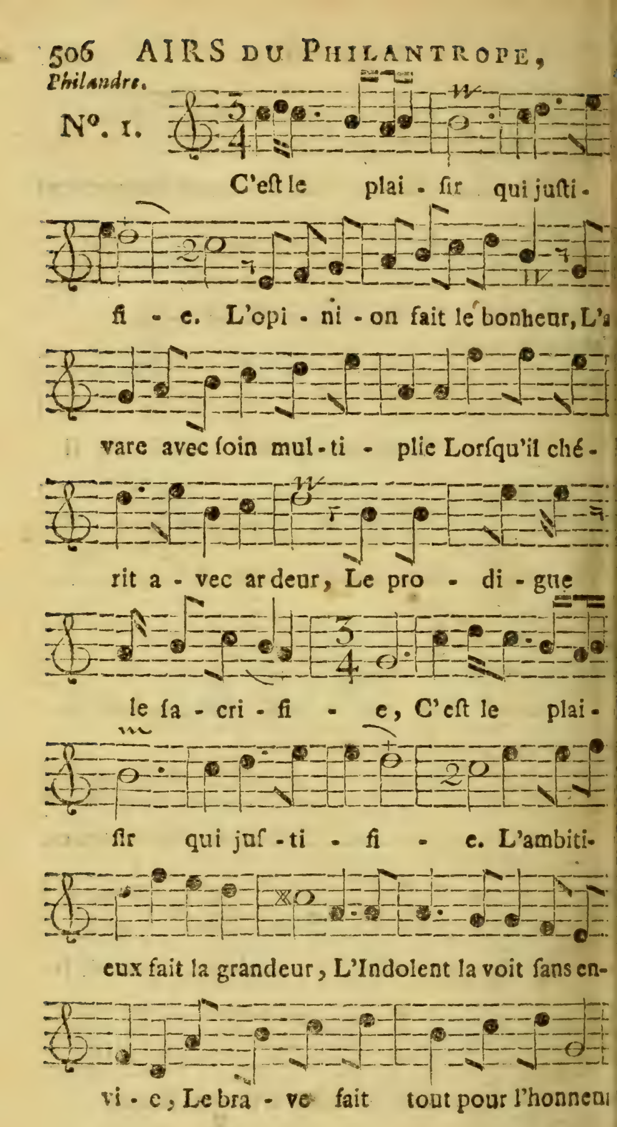
riez moins-heureux. Un bonheur fans allarmes,

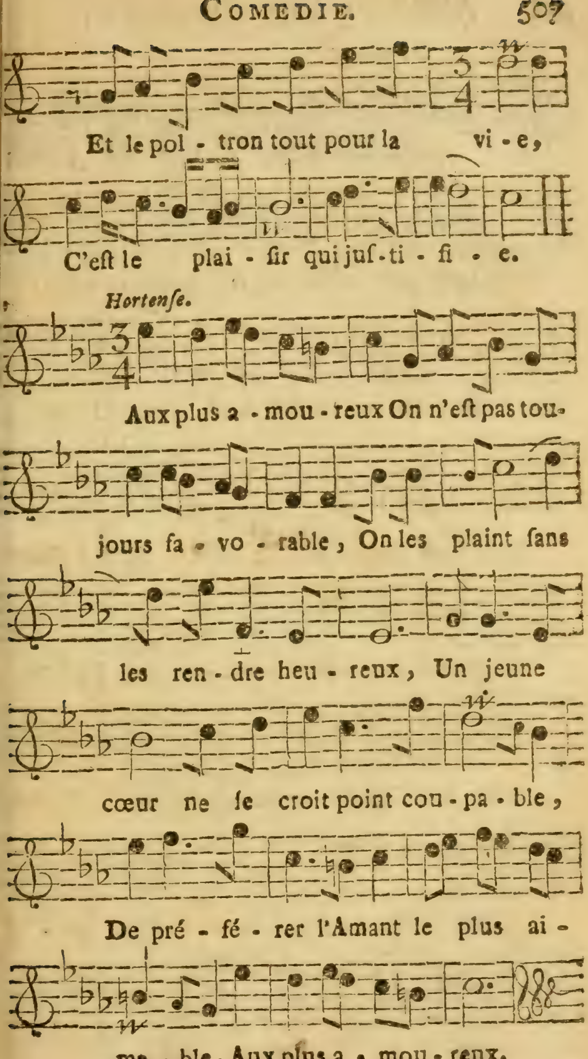


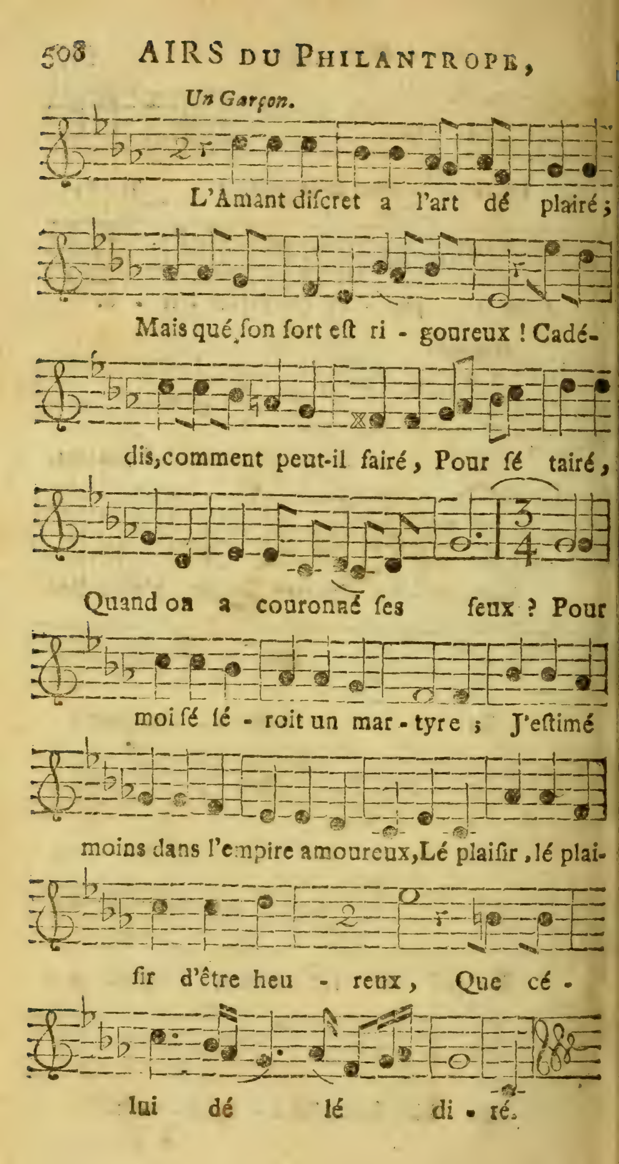
N'eft pas le bonheur le plus doux, Il perd de fes



charmes, Si d'autres n'en font jaloux.

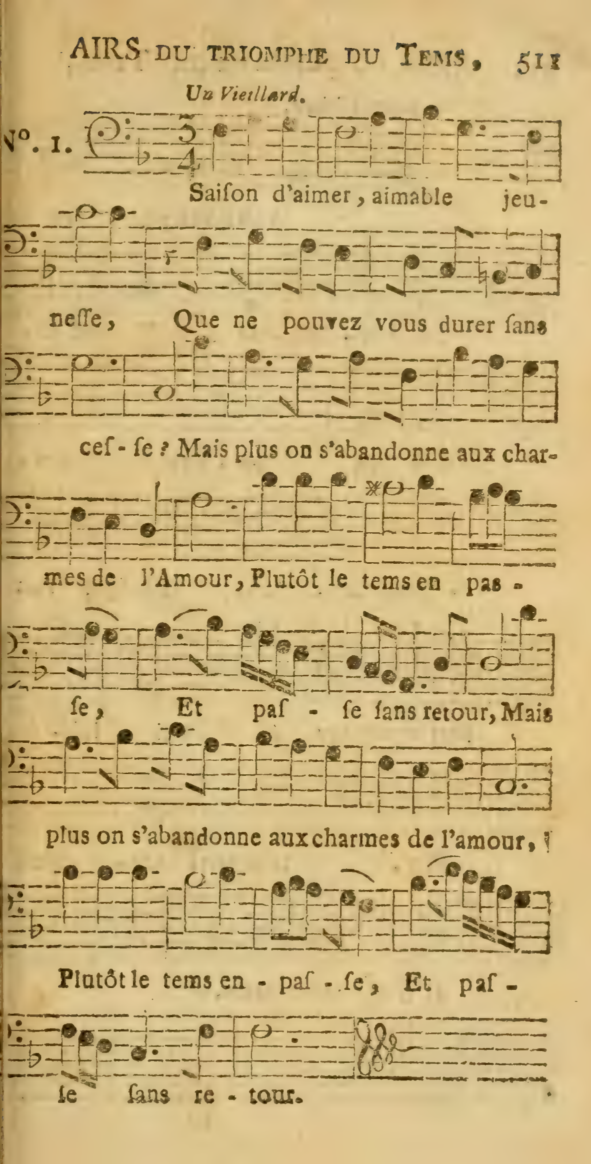

Philandre.
N°. 1.
3
4
C'eſt le plai - ſir qui juſti -
fi - e. L'opi - ni - on fait le bonheur, L'a
vare avec ſoin mul - ti - plie Lorſqu'il ché -
rit a - vec ar deur, Le pro - di - gue
3
4
le ſa - cri - fi - e, C'eſt le plai -
ſir qui juſ - ti - fi - e. L'ambiti-
eux fait la grandeur, L'Indolent la voit ſans en-
vi - e, Le bra - ve fait tout pour l'honneur


Et le pol - tron tout pour la vi - e,
C'eſt le plai - ſir qui juſ - ti - fi - e.
Hortenſe.
Aux plus a - mou - reux On n'eſt pas tou-
jours fa - vo - rable, On les plaint ſans
les ren - dre heu - reux, Un jeune
cœur ne ſe croit point cou - pa - ble,
De pré - fé - rer l'Amant le plus ai -
ma - ble, Aux plus a - mou - reux.

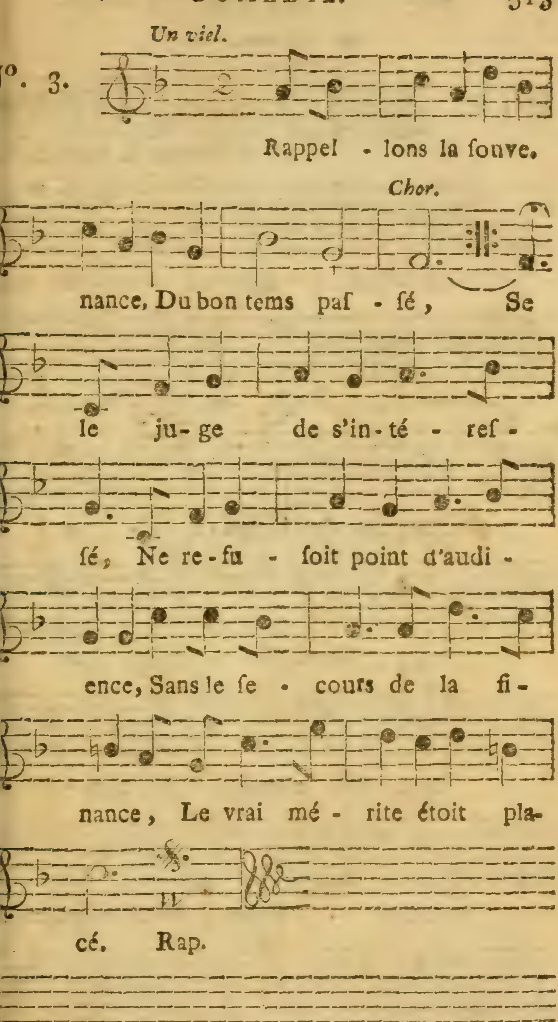

Un Garçon.
L'Amant discret a l'art dé plairé ;
Mais qué son sort est ri - goureux ! Cadé-
dis,comment peut-il fairé, Pour sé tairé,
Quand on a couronné ses feux ? Pour
moi sé sé - roit un mar - tyre ; J'estimé
moins dans l'empire amoureux,Lé plaisir ,lé plai-
sir d'être heu - reux, Que cé -
lui dé lé di - ré.


Une Femme.
Pour é - vi - ter un
en - nueux loi - fir, Toujours je
gronde au gré de mon de - fir. Contre cha-
cun je me dé - chaî - ne.
C'eft en ché - rir fur le plai -
fir, Que de le choi - fir, Où les
autres trouvent la pei -


Philandre.
VAUDEVILLE.
N°. 2.
Haïr n'eſt point du
tout mon fait; La hai-ne pour ce-
lui qui hait Eſt u - ne pei-ne
ſans fe - conde, Au contraire
Il eſt doux d'ai - mer, Et j'aime à
m'enten-dre nom-mer, Ami de
tout le mon - de.


Un Vieillard.
N°. 1.
Saison d'aimer, aimable jeu-
nesse, Que ne pouvez vous durer sans
ces - se ? Mais plus on s'abandonne aux char-
mes de l'Amour, Plutôt le tems en pas -
se, Et paf - se sans retour, Mais
plus on s'abandonne aux charmes de l'amour,
Plutôt le tems en - paf - se, Et paf -
se sans re - tour.


Un petit Vieillard.
N°. 2.
Aux doux plai - firs de
la ten - dref - fe Il faut li -
vrer fes jeu - nes ans,
- Ten, ten, tens, Lorfque l'on
fent approcher la viei - lef - fe
Ten, te - ren, ten, tems
Il n'eft plns tems.


Un viel.
N°. 3.
Rappel - lons la fouve.
Chor.
nance, Du bon tems paſ - ſé, Se
le ju- ge de s'in- té - reſ -
ſé, Ne re- fu - ſoit point d'audi -
ence, Sans le ſe - cours de la fi -
nance, Le vrai mé - rite étoit pla-
cé. Rap.

Une Coquette.

N°. 4.

C'eſt ſouvent le tems de l'a

ſen - ce, Qui ral - lu - me no

feux; Mais il eſt dan - ge -

reux, Que dans l'impa - ti - en -

ce, On ne s'en - gage en

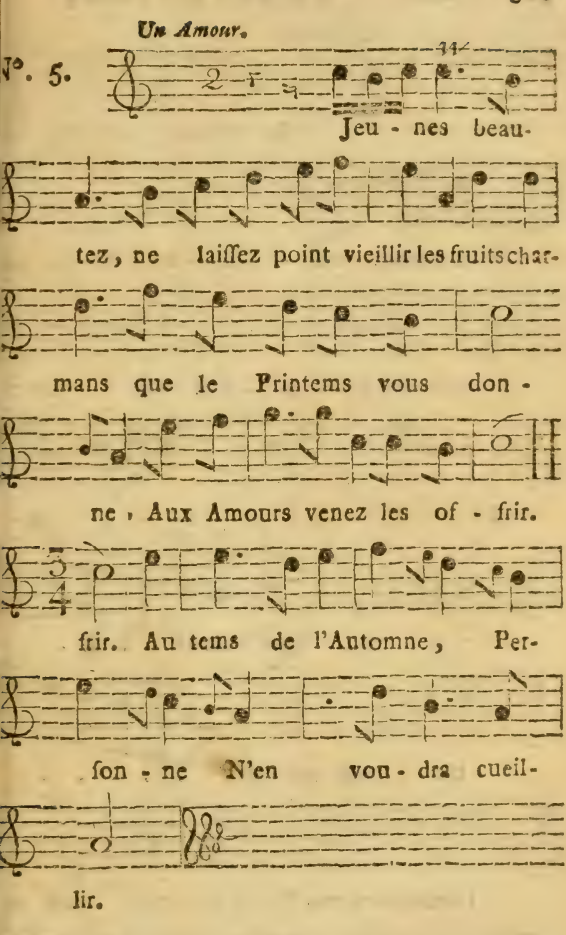
d'au - tres nœuds. Le tom - beau

de la con - ſtance, Pour les cœurs le

plus amou - reux. C'eſt ſouvent, &c.

Un Amour.

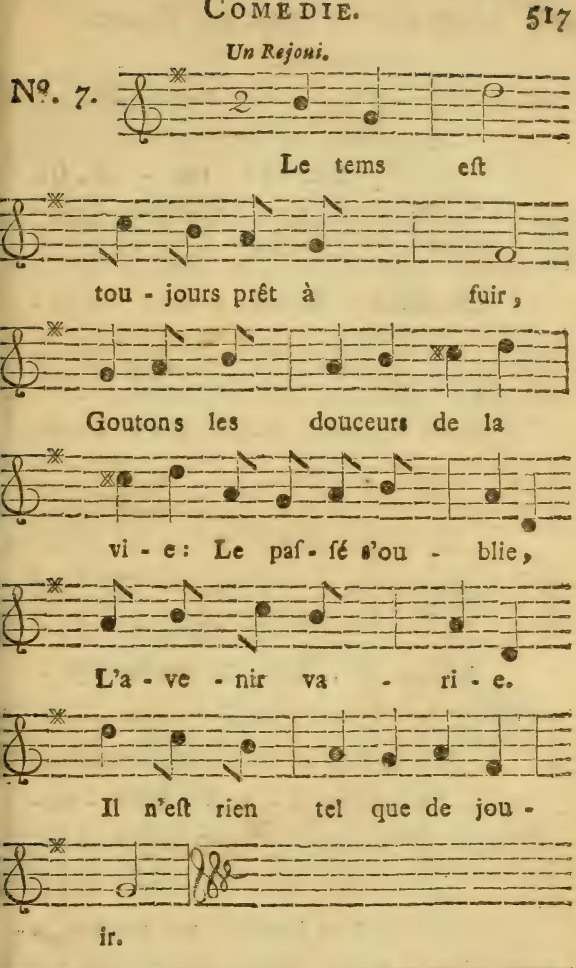
N°. 5.

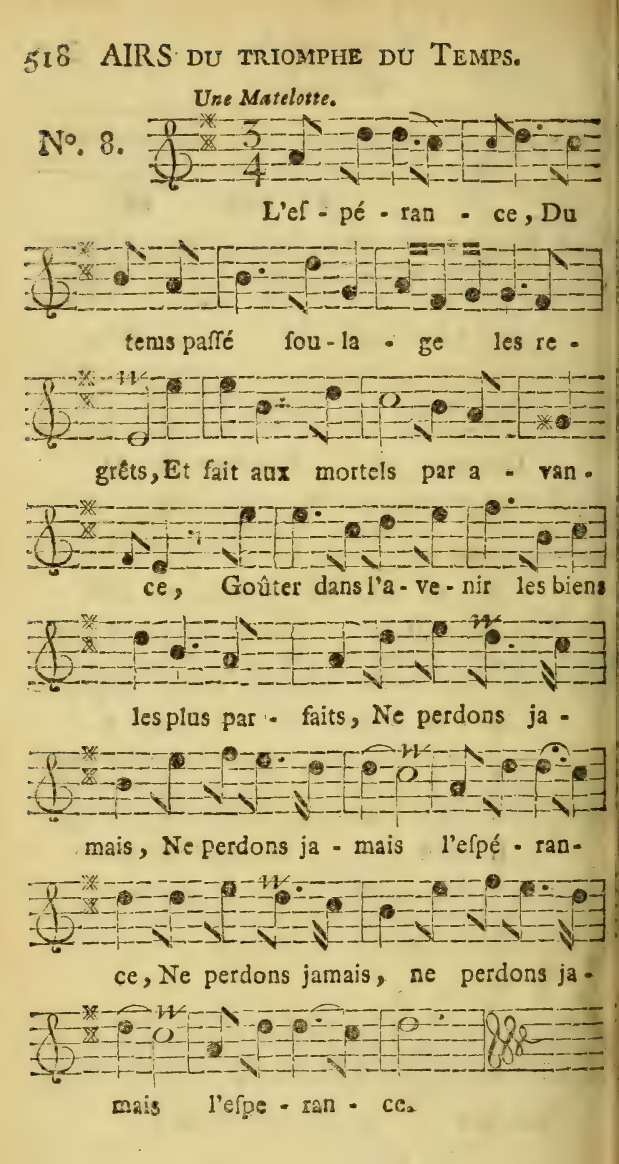

Jeu - nes beau-
tez, ne laissez point vieillir les fruits char-
mans que le Printems vous don -
ne, Aux Amours venez les of - frir.
3
4
frir. Au tems de l'Automne, Per-
son - ne N'en vou - dra cueil-
lir.


Un Rejoui.
VAUDEVILLE.
N°. 6.
Au tems ja - dis, dans l'a
moureux em - pi - ré, Sans être he
reux on sou - pi - roit dix ans:
Au tems présent, à pei - ne l'on de-
si - re, Que l'on est aussi -
tôt con- tens ! Oh ! . . . . .
l'heureux tems, Ton, ten. ton, ten-ne
Oh ! l'heureux tems.

Un Rejoui.

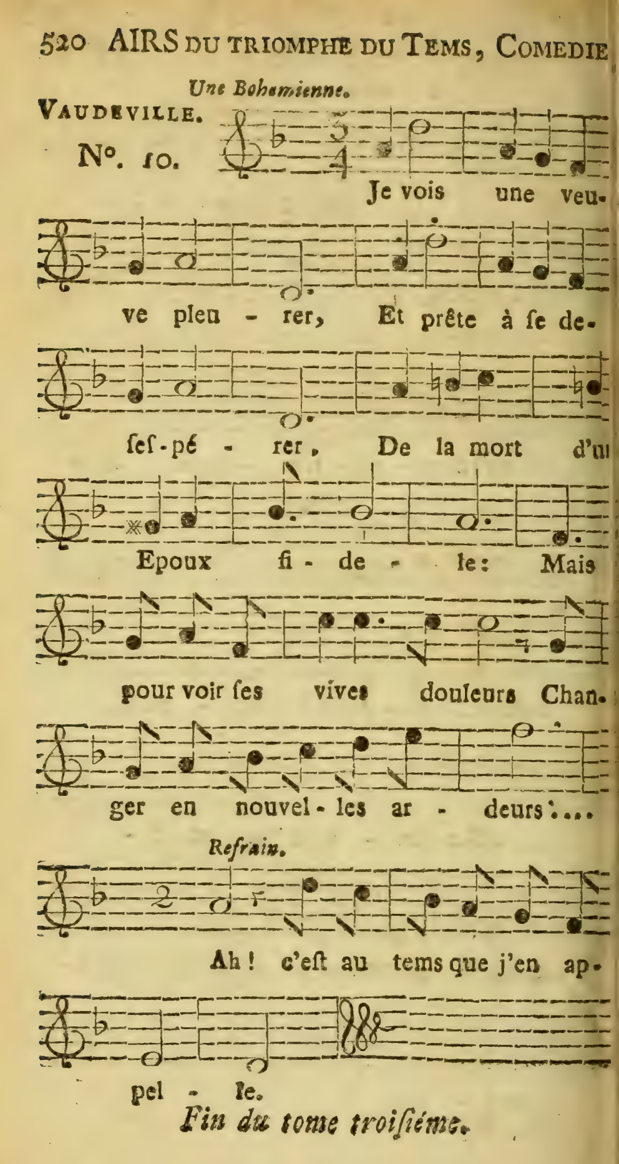
N°. 7.


Le tems est
tou - jours prêt à fuir,
Goutons les douceurs de la
vi - e: Le paf - fé s'ou - blie,
L'a - ve - nir va - ri - e.
Il n'eft rien tel que de jou -
ir.


Une Matelotte.
N°. 8.
L'eſ - pé - ran - ce, Du
tems paſſé ſou - la - ge les re -
grêts, Et fait aux mortels par a - van -
ce, Goûter dans l'a - ve - nir les biens
les plus par - faits, Ne perdons ja -
mais, Ne perdons ja - mais l'eſpé - ran-
ce, Ne perdons jamais, ne perdons ja -
mais l'eſpe - ran - ce.

Une Bohemienne.





Fin du tome troisiéme.





